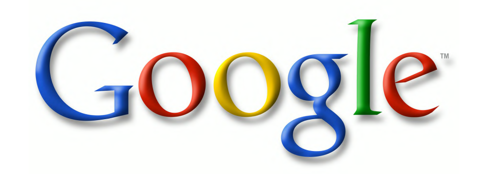


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

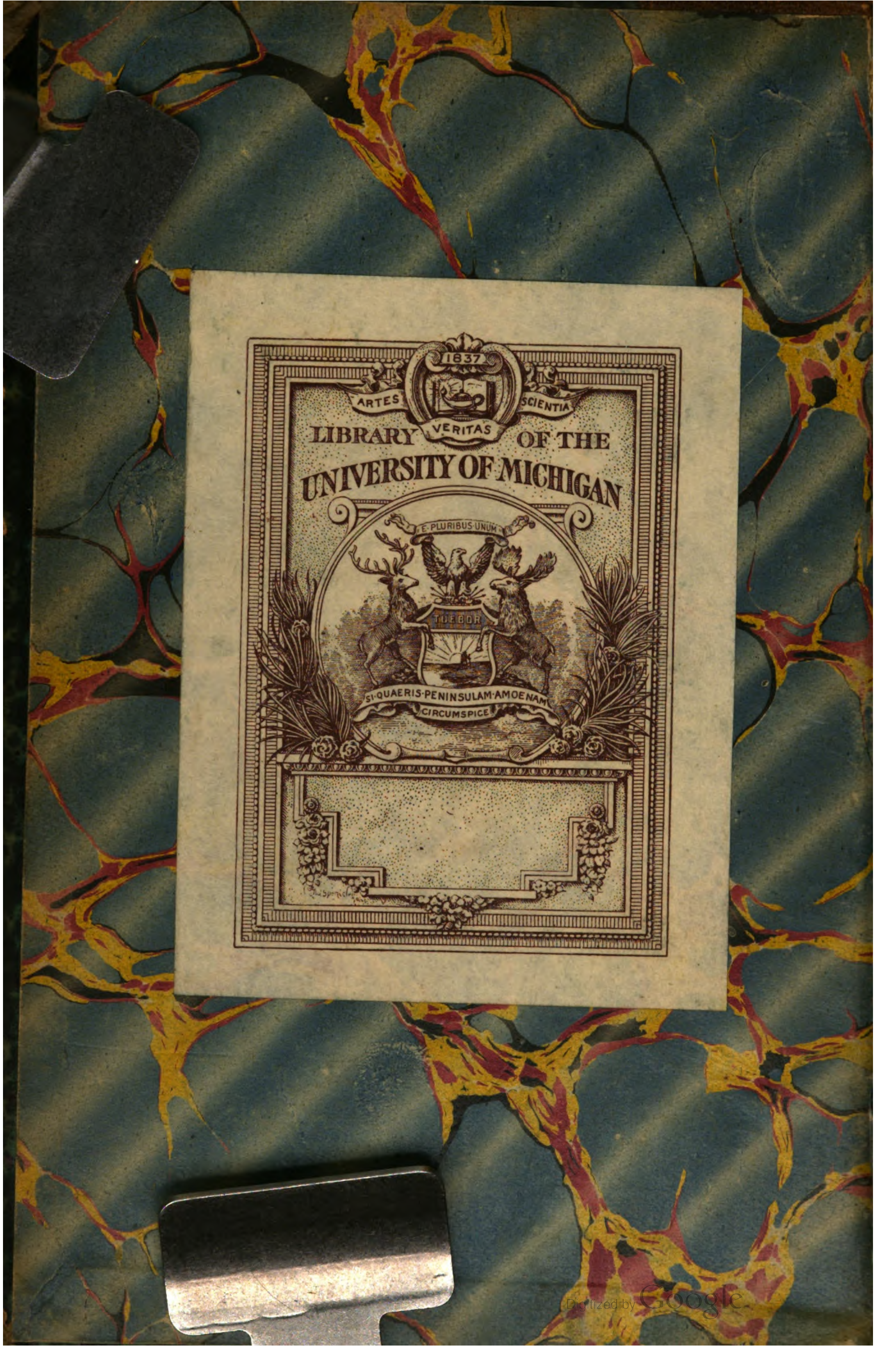
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

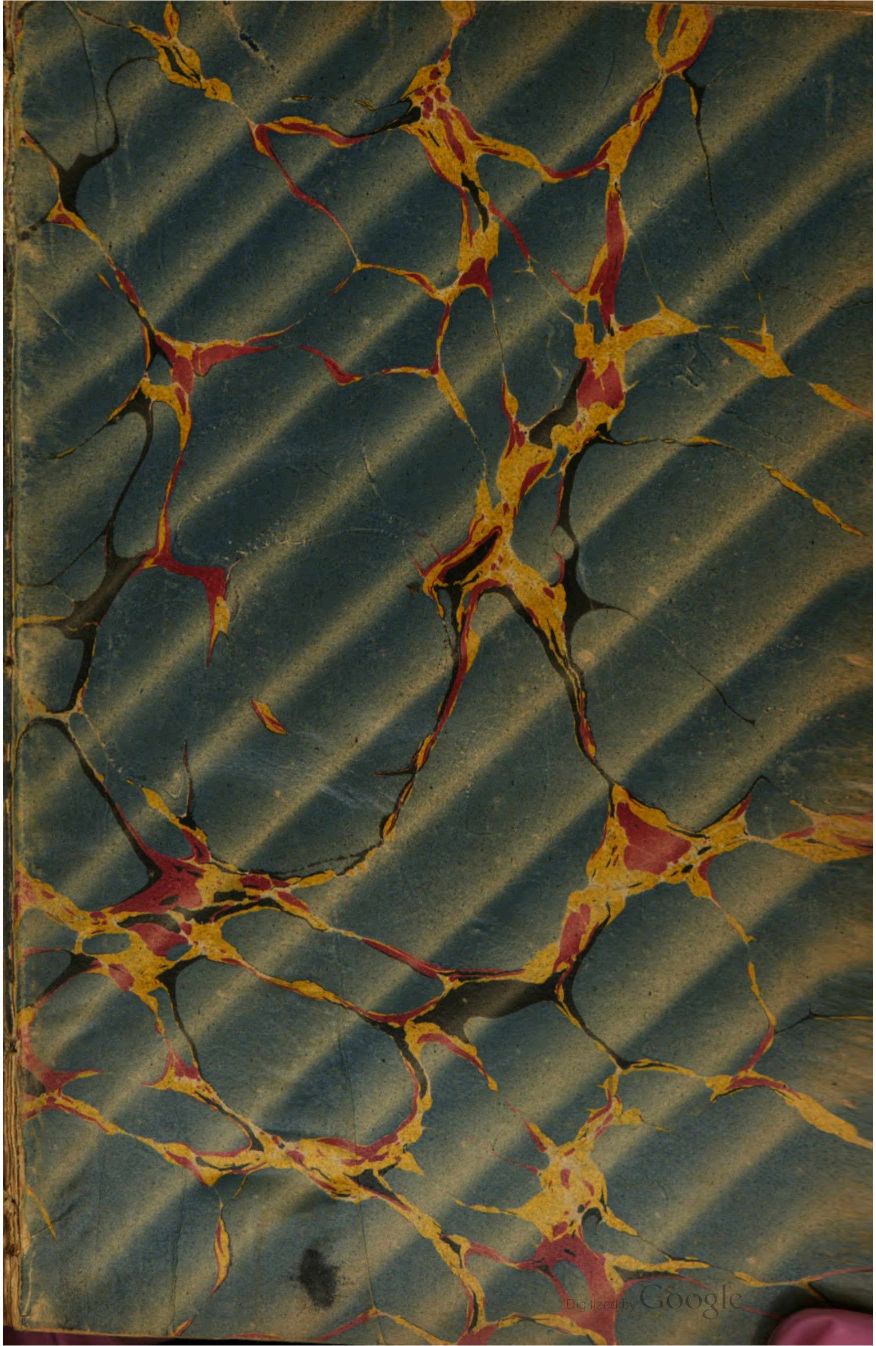
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

848
M45c
M1

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉDOUARD MAYNIAL

La Vie et l'Œuvre

de

Guy de Maupassant

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVII

Digitized by Google

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

3633

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays,

Digitized by Google

AU BARON ALBERT LUMBROSO

HOMMAGE RECONNAISSANT

168370

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION

Raconter la vie de Maupassant, c'est déjà faire l'histoire de son œuvre. Peu d'écrivains, pourtant, ont eu plus que lui le souci de cacher leur existence aux curiosités indiscrètes, et la crainte de se laisser deviner à travers leurs livres. Cette impersonnalité rigoureuse, pour Maupassant, n'était pas seulement, comme pour son maître Flaubert, le principe fondamental de son esthétique, la loi imprescriptible et la condition même de l'art; c'était, plus encore, une disposition naturelle et permanente de son caractère. Toute sa vie n'appartint pas à la littérature; entre l'une et l'autre, il avait établi une distinction scrupuleuse qu'il faisait jalousement observer. Il professait que l'écrivain ne doit rien au public que ses livres et s'indignait contre la publication posthume de documents inédits ou de correspondances privées. Lorsqu'on publia les lettres de Flaubert, il regretta vivement de ne pouvoir s'opposer à ce qu'il considérait comme

Digitized by Google

une profanation; mais du moins il en exprima son mécontentement à plusieurs amis qui ont gardé le souvenir de ses confidences sur ce point; quelques-uns même ont respecté une volonté maintes fois exprimée, en détruisant ses propres lettres après sa mort (1). Cependant, il se laissa entraîner à écrire sur Flaubert une étude qui, précisément, devait paraître en tête des *Lettres à George Sand* (2). Il le fit avec une pieuse réserve, ne s'arrêtant, dans la vie de son maître, qu'aux détails biographiques de première importance, aux grandes dates, aux faits essentiels déjà connus, faisant revivre, avec ses souvenirs personnels, l'homme passionné, sincère et généreux, tel qu'il se livrait à ses amis, dans l'admirable retraite de Croisset, s'attachant surtout à détruire des légendes ou à corriger des erreurs établies sur la doctrine et sur la méthode de l'artiste. Cette notice impartiale, respectueuse et complète, est un modèle; et c'est ainsi, sans doute, que Maupassant aurait voulu être compris et raconté.

(1) Cf. les lettres d'Albert Cahen d'Anvers et de M. H. Cazalis à A. Lumbroso, *Souvenirs sur Maupassant*, pp. 585 et 586.

(2) *Lettres de G. Flaubert à G. Sand, précédées d'une Etude* par G. de Maupassant. Paris, Charpentier, 1884. Cette étude est reproduite en tête du tome VII (*Bouvard et Pécuchet*) des *Œuvres complètes de G. Flaubert*, édit. *Ne varietur*. Soc. franç. d'édit. d'art. Paris.

Digitized by Google

Comment aurait-il jugé certaines divulgations sur les années les plus douloureuses de sa vie, lui qui protesta violemment lorsqu'un éditeur imprudent s'avisa d'insérer son portrait dans un de ses livres (1) ? « Je me suis fait une loi absolue, déclara-t-il à ce propos, de ne jamais laisser publier mon portrait toutes les fois que je peux l'empêcher. Les exceptions n'ont eu lieu que par surprise. Nos œuvres appartiennent au public, mais pas nos figures (2). » A plus forte raison Maupassant défendait-il sa vie privée contre les entreprises ingénieuses des journalistes en quête de copie, et la pensée que ses lettres ou ses papiers pourraient être divulgués un jour le tourmentait visiblement. Il en était arrivé à surveiller le ton de sa correspondance, à s'interdire ces boutades, ces accès d'éloquente franchise, ces confessions brutales qui font pour nous l'intérêt et le charme des lettres de Flaubert. Peut-être le sentiment de sa dignité littéraire lui inspirait-il cette pudeur ombrageuse ; ou, sans doute, la simplicité de son caractère s'effarouchait des curiosités posthumes ; à coup sûr, plu-

(1) Sur cette histoire, cf. p. 159 de la présente étude.

(2) Ecrit en 1890, lettre publiée par A. Lumbroso, pp. 444-445 (hors texte).

Digitized by Google

sieurs expériences récentes, celle de George Sand (1), celle de Flaubert, dont il souffrit, l'avaient mis en garde contre le danger possible. Ses amis observèrent les précautions qu'il prenait pour donner à ses lettres une forme aussi sèche et aussi neutre que possible. « Il ne se laissait aller que fort rarement, dans ce genre d'écrits de nature intime, à des dissertations littéraires et aux jeux d'esprit qu'aurait pu lui suggérer le désir de plaire à une femme, même quand il était en coquetterie réglée avec elle. Il préférait s'en tirer par une brève formule, comme dans l'histoire des six poupées que lui avait envoyées la comtesse P.. à Cannes. C'était plus prudent (2). »

Mais toute sa prudence n'a pu empêcher qu'après sa mort ne commençât dans les journaux et dans les revues cette chasse aux souvenirs et aux documents qui fait partie aujourd'hui de l'histoire littéraire. Il semble que, désormais, la vie d'un écrivain intéresse plus que son œuvre et l'on ne se

(1) Cf. l'article qu'écrivit Maupassant sur *la Correspondance de George Sand* dans *le Gaulois* du 13 mai 1882.

(2) Charles Lapierre. *Souvenirs intimes sur G. de Maupassant.* (*Journal des Débats*, 10 août 1893.) Dans plusieurs de ses nouvelles, notamment dans celle qui est intitulée *Nos lettres* (recueil *Clair de lune*), Maupassant a exprimé à diverses reprises cette inquiétude particulière à l'égard de la correspondance posthume. [Cf. aussi l'épisode bien connu d'*Une Vie*, édit. Ollendorff, non ill., pp. 215 à 218, et la nouvelle *la Veillée*, dans le recueil *le Père Milon*].

Digitized by Google

contente pas toujours de demander à l'une ce qui est rigoureusement nécessaire pour mieux expliquer l'autre. Trop souvent, le désir de satisfaire aux exigences les plus discutables du public sert d'excuse à de singulières recherches. Maupassant n'a pas échappé à cette fatale indiscrétion. Plus même que beaucoup d'autres, le roman tragique de sa vie passionne une curiosité peu noble et peu respectueuse. Longtemps la pieuse sollicitude d'une mère défendit sa mémoire contre cette injurieuse atteinte ; seuls quelques amis contèrent discrètement les souvenirs de ses premières années; ils dirent ce que fut cette existence active, laborieuse, pleine d'exubérance et de santé, jusqu'au jour de la crise douloureuse; ils rappelèrent de charmantes anecdotes sur sa vie de plein air ou sur sa vie errante, qui aidaient à comprendre et faisaient mieux goûter ses livres. Mais, depuis la mort de Mme Laure de Maupassant (1), la chasse au document est devenue plus fructueuse : d'impitoyables révélations ont éclairé peu à peu la fin obscure et misérable du puissant romancier.

Dans cette bibliographie déjà considérable, qui s'est constituée en dix ans autour du nom de Mau-

(1) Mme de Maupassant est morte à Nice, le 8 décembre 1903, dans sa 83e année.

Digitized by Google

passant, on peut cependant faire un choix ; il est permis d'emprunter aux souvenirs de ceux qui l'ont connu, entre 1870 et 1893, à quelques lettres ou papiers inédits, récemment publiés et qui se rapportent à la période de sa plus grande activité littéraire, à son œuvre même, moins impersonnelle, après tout, qu'il ne l'avait souhaité, les éléments d'une biographie aussi complète que possible. D'abord, bien des erreurs ont cours, particulièrement sur ses années de jeunesse, qu'il n'est pas inutile de corriger; parmi toutes les anecdotes que l'on conte, il en est beaucoup de séduisantes et de curieuses, malheureusement légendaires ou fantaisistes. Puis, en dépit de ses protestations, les livres de Maupassant sont le reflet même de sa vie, qu'ils suivent d'étape en étape. Comme aucune disposition psychologique, aucune doctrine esthétique ne gênait chez lui l'observateur sincère de la réalité, il n'y a presque rien d'artificiel dans la matière sur laquelle travaille l'écrivain. Il se donne aux choses avec une complète indépendance d'esprit et les reflète presque inconsciemment. C'est le monde qu'il fréquente, la vie à laquelle il se livre, qui composent en lui, sans contrainte, la nouvelle et le roman, avec une fidélité si absolue que l'on a pu chercher dans son œuvre et retrouver toutes les

Digitized by Google

préoccupations et presque tous les événements qui ont traversé son existence, modifié sa manière d'être et de sentir (1). Enfin, il faut dire sa vie, parce que, en dehors et indépendamment de ce qu'il écrivit, elle fut belle dans sa rapidité inquiète et douloureuse. De sa jeunesse vigoureuse, de sa saine impassibilité peu à pou attendrie de pitié, de ses souffrances aussi, se dégage une incontestable vérité, celle même qu'il énonçait dans son étude sur Flaubert (2) : « Les gens tout à fait heureux, forts et bien portants, sont-ils préparés comme il faut pour comprendre, pénétrer, exprimer la vie, notre vie si tourmentée et si courte? Sont-ils faits, les exubérants, pour découvrir toutes les souffrances qui nous entourent, pour s'apercevoir que la mort frappe sans cesse, chaque jour, partout, féroce, aveugle, fatale ? » Toute l'œuvre de Maupassant s'explique par cette hantise impérieuse de la mort, qui l'étreignit lentement, comme un pressentiment implacable, et qui se mêle chez lui aux sensations les plus violentes et les plus brutales de la vie.

(1) Voir notamment l'article de G. Châtel, *Maupassant peint par lui-même*. (*Revue Bleue* du 11 juillet 1896.)
(2) A propos des crises d'épilepsie auxquelles Flaubert était sujet.

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

1850-1870

ANNÉES D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

Origines lorraines et origines normandes. — Gustave de Maupassant ; Laure Le Poittevin. — Le mariage. — La séparation. — Guy de Maupassant et son père.

Education maternelle ; la villa des Verguies ; — premières lectures et premières promenades. — La nature normande. — G. de Maupassant et son frère Hervé.

Le séminaire d'Yvetot. — La discipline ecclésiastique. — Les premiers vers : l'*Epître à ma cousine*.

Au lycée de Rouen. — Influence de Louis Bouilhet. — Poésie et théâtre. — Quelques farces normandes.

La guerre de 1870. — Souvenirs de l'invasion : *Boule de Suif* et *Mlle Fifi*.

I

Henri-René-Albert-Guy de Maupassant naquit le 5 août 1850, au château de Miromesnil, commune de Tourville-sur-Arques, dans la Seine-Inférieure,

Digitized by Google

à 8 kilomètres de Dieppe (1). La date et le lieu de sa naissance ont donné lieu à plusieurs erreurs ou confusions dans certains dictionnaires de biographie. Peut-être ces erreurs proviennent-elles de l'acte de décès de Maupassant, tel qu'il figure à la mairie du XVIe arrondissement, à Paris, et qui est ainsi rédigé :

L'an mil-huit-cent-quatre-vingt-treize, le sept juillet, à neuf heures du matin. Acte de décès de Henri-René-Albert-Guy de Maupassant, âgé de quarante-trois ans, homme de lettres, *né à Sotteville près Yvetot* (Seine-Inférieure)... etc.

Le château de Miromesnil n'appartenait pas à la famille de Maupassant, qui l'avait pris en location. C'était « un de ces châteaux battus des brises du large, dont le vent d'équinoxe emporte au loin les tuiles, pêle-mêle avec les feuilles des hêtraies (2). » Après ses couches, Mme de Maupassant revint s'installer à Etretat, et c'est dans ce village que Guy passa ses premières années.

Le père de Guy, M. Gustave de Maupassant, appartenait à une ancienne famille lorraine, qui fut

(1) Souvenirs personnels de M. Robert Pinchon, ami de G. de Maupassant, publiés par A. Lumbroso, *Souvenirs sur Maupassant*. Rome, Bocca, 1905. Le livre de M. A. Lumbroso auquel nous ferons de très nombreux emprunts au cours de cette étude est un précieux recueil de souvenirs personnels et de documents inédits. Nous le signalons ici une fois pour toutes.

(2) Hugues Le Roux. *Portraits de cire. Souvenirs sur G. de Maupassant.*

Digitized by Google

anoblie par l'empereur François, époux de Marie-Thérèse. Un Maupassant s'était distingué au siège de Rhodes. Les Maupassant vinrent se fixer en Lorraine à la suite de Marie-Leczinçka; plus tard, ils s'attachèrent à la maison de Condé, et Jean-Baptiste de Maupassant fut chef du conseil de tutelle des princes de Condé et de Conti. Une demoiselle de Maupassant était la maîtresse de Lauzun : elle l'accompagna à la guerre pendant la conquête de la Corse ; un jour qu'elle s'exposait imprudemment au feu de l'ennemi, elle répondit à Lauzun qui la pressait de s'éloigner : « Vous croyez donc que nous autres femmes nous ne savons risquer notre vie qu'en couches? » Le mot est rapporté dans les *Mémoires* de Lauzun (1).

Les Maupassant portaient le titre de marquis, titre à brevet que leurs descendants abandonnèrent, en conservant cependant leurs armes surmontées d'une couronne (2).

Malgré la légende que les Goncourt ont charitablement recueillie dans leur *Journal* (3), il ne semble pas que Maupassant ait, à aucun moment de sa vie, tiré vanité de cette noblesse et de ce titre

(1) J'emprunte cette anecdote et les détails historiques qui précèdent aux souvenirs racontés par Mme Laure de Maupassant au docteur Balestre et communiqués à M. A. Lumbroso, qui les publia dans son livre, pp. 289-290.

(2) Voir la description et la reproduction de ces armes, dans A. Lumbroso, p. 291.

(3) Tome VIII, 9 décembre 1891, et tome IX, 7 janv. 1892.

Digitized by Google

que sa famille avait laissé perdre. Tous les symptômes de la folie des grandeurs que l'on a prétendu trouver dans les dernières années de sa vie consciente sont vraisemblablement imaginaires.

La famille de Maupassant s'établit en Normandie vers le milieu du XVIIIe siècle. Le grand-père de Guy dirigeait une exploitation agricole à La Neuville-Champ-d'Oisel, entre Rouen et les Andelys ; il se signala par son opposition à l'Empire (1). Son père, Gustave de Maupassant, était intéressé dans une charge d'agent de change, chez Stolz, à Paris.

Gustave de Maupassant épousa, le 9 novembre 1846, une jeune fille de la haute bourgeoisie normande, Mlle Laure Le Poittevin. De ce mariage naquirent Guy de Maupassant et son frère plus jeune, Hervé (2).

Lorrain par son père, Normand par sa mère, Guy subit surtout l'hérédité maternelle. La Normandie, où il fut élevé, la première éducation, qu'il reçut tout entière de sa mère, devaient profondément influencer son caractère. Nous aurons à montrer comment la province et la race se retrouvent dans l'œuvre de l'écrivain. Mais c'est ici qu'il faut dire quelle mère admirable fut Laure Le Poittevin.

Elle était née en 1821, à Rouen, du mariage de

(1) *Souvenirs intimes* de M. Ch. Lapierre. (A. Lumbroso, p. 606.)

(2) Hervé de Maupassant est né le 19 mai 1856 au Château-Blanc, commune de Grainville-Ymauville, près Goderville (Seine-Inférieure),

Digitized by Google

Paul Le Poittevin et de M[lle] Turin. Son frère, Alfred Le Poittevin, et elle furent les compagnons de jeux et d'études de Gustave Flaubert et de sa sœur Caroline. Le docteur Flaubert était alors chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu à Rouen; sa femme était une amie d'enfance de M[me] Le Poittevin (1). Il n'y a donc rien de fondé dans la tradition qui fait de Guy de Maupassant le neveu et le filleul de Flaubert. Aucun lien de parenté n'unissait les deux écrivains : mais Flaubert reporta un jour sur celui qui devait être son disciple toute la tendresse qu'il avait eue pour ses premiers et ses meilleurs compagnons de jeunesse, Laure et Alfred Le Poittevin, mère et oncle de Guy.

Ce que fut la camaraderie entre ces quatre enfants, les lettres mêmes de Flaubert nous le disent. De quelques années plus âgé que Flaubert, doué d'un esprit brillant, plein de verve et d'excentricité, Alfred Le Poittevin exerça sur la formation intellectuelle de sa sœur et de ses amis une très grande influence (2). De bonne heure, Laure reçut de son frère le goût des lettres : il la familiarisa avec les classiques, lui apprit l'anglais assez parfaitement pour qu'elle lût Shakespeare dans le texte (3). Lors-

(1) *Souvenirs* de M[me] Renée d'Ulmès dans *l'Eclaireur de Nice*, du 12 décembre 1903.

(2) Cf. *Souvenirs intimes* de Caroline Commanville, en tête de la *Correspondance* de Flaubert, p. VI.

(3) *Souvenirs* de M[me] Renée d'Ulmès.

Digitized by Google

que le jeune Gustave Flaubert, à peine âgé de dix ans, composait des tragédies qu'il jouait lui-même avec ses camarades dans la maison paternelle, Alfred et Laure Le Poittevin assistaient à ces représentations : ils étaient tour à tour acteurs, spectateurs et critiques. Gravement, passionnément, on discutait les œuvres et les théories dramatiques. Alfred et Gustave récitaient des vers, s'entretenaient l'un l'autre dans cette exaltation d'artiste, dans cette sorte d'extase poétique, dans cette recherche fiévreuse et implacable du beau, qui épuisa prématurément Le Poittevin et finit par consumer Flaubert. Dix ans après, écrivant à son ami, Flaubert rappelle ces heures enthousiastes de leur enfance (1) :

Il n'y a rien au monde de pareil aux conversations étranges qui se font au coin de cette cheminée où tu viens t'asseoir, n'est-ce pas, mon cher poète? Sonde au fond de ta vie et tu avoueras comme moi que nous n'avons pas de meilleurs souvenirs, c'est-à-dire de choses plus intimes, plus profondes et plus tendres même, à force d'être

Et l'année suivante, l'invitant à venir le retrouver à Croisset :

Nous serons voisins cet hiver, pauvre vieux, nous pourrons nous voir tous les jours, nous ferons des scé-

(1) *Correspondance*, tome I, pp. 74 et 103.

Digitized by Google

narios. Nous causerons ensemble à ma cheminée, pendant que la pluie tombera ou que la neige couvrira les toits. Non, je ne me trouve pas à plaindre quand je songe que j'ai ton amitié, que nous avons bien des heures libres à passer ensemble. Si tu venais à me manquer, que me resterait-il ? Qu'aurais-je dans ma vie intérieure, c'est-à-dire la vraie (1) ?

Jeune encore, Alfred Le Poittevin mourut, le 3 avril 1848, ayant laissé pressentir le poète de génie qu'il eût été, tel enfin qu'il s'était révélé à Flaubert. Il fut emporté par une maladie de cœur, « tué par le travail (2) ». Ses essais poétiques, ses premières ébauches, comme ce chœur des Bacchantes auquel Flaubert fait allusion dans une de ses lettres (3), et qui sont, au dire de quelques intimes qui les avaient parcourus, d'une « belle intensité d'émotion (4) », demeureront sans doute toujours ignorés (5).

Pour sa sœur Laure, devenue Mme Gustave de Maupassant, Flaubert conserva toute sa vie une affection profonde, à laquelle se mêlaient le souve-

(1) Lettre de l'été 1846.

(2) G. de Maupassant. *Etude sur Flaubert*, p. V. *La Tentation de Saint-Antoine* est dédiée à la mémoire d'Alfred Le Poittevin.

(3) Lettre de l'été 1846. *Correspondance*, tome I, p. 104.

(4) *Souvenirs* de Mme de Maupassant. A. Lumbroso, p. 295.

(5) Il est inexact, comme l'affirme Mme Caroline Commanville dans ses *Souvenirs intimes* sur Flaubert, p. VII, que celui-ci ait parlé de son ami Alfred Le Poittevin dans la *Préface aux Dernières Chansons de L. Bouilhet*.

Digitized by Google

nir et le regret de son premier ami. Il semble pourtant l'avoir perdue de vue quelque temps. Les circonstances les séparèrent l'un de l'autre. Mais un jour, faisant un retour mélancolique sur le passé, Flaubert rappelle à son amie les jours insouciants de leur enfance. Il lui écrit, en 1863 :

Ta lettre m'a apporté comme un souffle d'air frais, toute la senteur de ma jeunesse, où notre pauvre Alfred a tenu une si grande place ! Ce souvenir-là ne me quitte pas. Il n'est point de jour, et j'ose dire presque point d'heure où je ne songe à lui... Je n'ai ressenti auprès d'aucun homme l'éblouissement que ton frère me causait. Quels voyages il m'a fait faire dans le bleu, celui-là ! et comme je l'aimais ! Je crois même que je n'ai aimé personne (homme ou femme) comme lui. J'ai eu, lorsqu'il s'est marié, un chagrin de jalousie très profond ; ç'a été une rupture, un arrachement ! Pour moi, il est mort deux fois et je porte sa pensée constamment comme une amulette, comme une chose particulière et intime. Combien de fois, dans les lassitudes de mon travail, au théâtre, à Paris, pendant un entr'acte, ou seul à Croisset, au coin du feu, dans les longues soirées d'hiver, je me reporte vers lui, je le revois et je l'entends. Je me rappelle avec délices et mélancolie tout à la fois nos interminables conversations mêlées de bouffonneries et de métaphysique, nos lectures, nos rêves, et nos aspirations si hautes ! Si je vaux quelque chose, c'est sans doute à cause de cela. J'ai conservé pour ce passé un grand respect ; nous étions très beaux, je n'ai pas voulu déchoir. Je vous revois tous dans votre maison de la Grande Rue, quand vous vous promeniez en plein soleil sur la terrasse,

Digitized by Google

à côté de la volière. J'arrivais, et le rire du garçon éclatait... J'ai suivi de loin ton existence, et participé intérieurement à des souffrances que j'ai devinées. Je t'ai *comprise* enfin. C'est un vieux mot, un mot de notre temps, de la bonne école romantique. Il exprime tout ce que je veux dire et je le garde (1).

Elle aussi, Laure Le Poittevin, restait fidèle à ce passé; et son respect attendri pour les enthousiasmes et les rêves d'autrefois, l'influence profonde exercée sur elle par son frère et son ami, se retrouvent dans l'éducation qu'elle donnait à son fils Guy, jusque dans ces lectures de Shakespeare qu'elle lui faisait faire, dans cette passion pour les vers et particulièrement pour le théâtre qu'elle lui inspira, dans les premiers essais littéraires qu'elle tint à diriger elle-même.

Il est facile de deviner à quelles souffrances Flaubert fait allusion dans les dernières lignes de sa lettre à Mme de Maupassant; et nous savons aujourd'hui quelle fut cette existence qu'il avait suivie de loin et qu'il venait de comprendre.

A vingt-cinq ans, en 1846, Laure Le Poittevin avait épousé Gustave de Maupassant. Ce fut un mariage d'amour. Laure était d'une grande beauté et Gustave de Maupassant très séduisant : il tenait de sa grand'mère, une créole de l'île Bourbon, ces

(1) *Correspondance* de Flaubert, tome III, p. 273.

Digitized by Google

beaux yeux ensoleillés et voluptueux qu'il transmit à son fils Guy (1).

Le mariage ne fut pas longtemps heureux; ces deux êtres n'étaient guère faits pour s'entendre, la jeune femme, d'âme grave et loyale, très intelligente, curieuse d'art et de littérature, le mari voilant sous des dehors charmants sa médiocrité intellectuelle et sa faiblesse de caractère qui l'entraînait d'aventures en aventures (2). La naissance de ses deux fils consola Mme de Maupassant de ses tristesses d'épouse : Guy naquit le 5 août 1850, Hervé six ans plus tard.

Cependant les dissentiments entre les deux époux s'aggravèrent. Avec une précocité d'observation alarmante, le jeune Guy, dès l'âge de neuf ans, comprenait et jugeait la situation. Mme de Maupassant contait à ce sujet, dans les dernières années de sa vie, ces deux anecdotes amusantes :

Un jour, Guy écrivait à sa mère :

J'ai été premier en composition ; comme récompense, Mme de X... m'a conduit au Cirque avec papa. Il paraît qu'elle récompense aussi papa, mais je ne sais pas de quoi.

Un autre jour, Guy et Hervé étaient invités à

(1) *Souvenirs* de Mme de Maupassant, racontés à Mlle Ray et au docteur Balestre. A. Lumbroso, p. 295.
(2) *Souvenirs* de Mme Renée d'Ulmès. A. Lumbroso, p. 108.

Digitized by Google

une matinée d'enfants chez Mme de Z..., qui recevait à ce moment les hommages de M. de Maupassant. Hervé, malade, ne pouvait y aller; sa mère restait auprès de lui. M. de Maupassant s'offrit avec empressement pour y conduire Guy. Mais, l'enfant, au moment de partir, comme s'il comprenait l'impatience de son père, s'amusait à lambiner en s'habillant, si bien que son père, exaspéré, le menaça de ne pas le conduire à cette fête. — « Ah! — répondit Guy, — je suis bien tranquille, tu as encore plus envie que moi d'y aller. — Voyons; noue les cordons de tes souliers, — dit le père. — Non, — répond Guy, — viens me les nouer. » Stupéfaction du père. — « Allons, — ajoute le gamin, — tu vas venir les nouer; autant vaut te décider tout de suite. » — Et le père noua les cordons (1).

Mme de Maupassant se décida à ne pas prolonger plus longtemps une situation douloureuse pour elle-même, funeste pour l'éducation de ses fils. Une séparation à l'amiable, par acte simple du juge de paix, eut lieu entre les deux époux. Mme de Maupassant reprenait sa fortune, gardait ses enfants et recevait pour eux de son mari une pension annuelle de seize cents francs (2). Elle se retira dans sa

(1) A. Lumbroso, pp. 301, 302.
(2) D'après une lettre de M. Gustave de Maupassant, publiée par A. Lumbroso, p. 476.

Digitized by Google

propriété d'Etretat, et c'est là que ses fils vécurent la plus grande partie de leur enfance. Avant leur séparation, M. et Mme de Maupassant faisaient chaque année un séjour de quelques mois à Paris, mais leur principale résidence était à Etretat.

Même après la séparation, M. de Maupassant continua à venir passer quelque temps aux vacances chez sa femme, mais comme invité, condition qui était nettement établie et acceptée (1). Guy resta constamment en rapports avec son père et toute sa vie il entretint avec lui une correspondance très affectueuse, comme cela ressort de plusieurs lettres de M. de Maupassant récemment publiées (2). Certaines personnes, qui connurent de très près G. de Maupassant, prétendent même que, dans ses conversations, il défendait toujours énergiquement la conduite de son père, malgré l'affection entière, absolue, qu'il avait pour sa mère (3).

II

A Etretat, Mme de Maupassant habitait avec ses

(1) *Souvenirs intimes* de Ch. Lapierre.

(2) A. Lumbroso, pp. 469 à 489.

(3) *Ibid.*, p. 489. Nous n'aurons plus guère à nous occuper, dans la suite de cette étude, du père de Maupassant. M. Gustave de Maupassant est mort le 24 janvier 1899. Il passa les dernières années de sa vie à Sainte-Maxime-sur-Mer, dans le Var.

Digitized by Google

fils la villa des Verguies, qui lui appartenait et qui devait son nom aux vergers innombrables dont est couverte cette partie de la campagne normande. On raconte encore dans le pays une légende naïve et gracieuse, où le « diable des Verguies » joue un rôle essentiel (1).

La villa des Verguies, que Maupassant appela toujours la « chère maison », était à une petite distance de la mer, au bas de la route de Fécamp. C'est de là que partait l'enfant pour aller rejoindre ses amis les pêcheurs, c'est de là qu'il suivait sur cette mer, qu'il aima toute sa vie d'un amour sincère, le vol des barques agiles. Et plus tard, illustre et riche, c'est près de la maison de son enfance qu'il fit construire la jolie villa de la Guillette, pour venir y reposer son corps et retremper son esprit dans la saine et calme existence d'autrefois, devant le paysage familier de ses premières années.

Un grand jardin entourait la maison des Verguies. Mme de Maupassant l'avait dessiné elle-même. Quarante ans plus tard, après le deuil cruel qui avait brisé sa vie, elle évoquait encore le beau jardin, rempli de bouleaux, de tilleuls et de sycomores, d'épines roses et blanches, de houx superbes, la maison peinte en blanc, d'aspect rustique, le balcon revêtu de vigne vierge, de jasmin et de

(1) Cette légende est rapportée par A. Lumbroso, dans son livre, p. 298.

Digitized by Google

chèvrefeuille, les vastes pièces ornées de vieux meubles de famille, les crédences et les bahuts découverts dans l'abbaye de Fécamp et chargés de merveilleuses faïences rouennaises (1).

Guy de Maupassant passa son enfance, jusqu'à treize ans, dans cette maison. Il n'y eut pas d'autre éducatrice ni de meilleure compagne que sa mère. Entre la mère et le fils, durant toute leur vie, l'affection fut profonde et l'entente absolue. Aussi, pendant ses dernières années, Mme de Maupassant vécut uniquement du souvenir de son fils, revendiquant avec orgueil la part très large qu'elle avait prise dans la formation de ses goûts et la culture de son esprit.

Elle poussait si loin le culte du cher disparu qu'elle protesta publiquement lorsque, en 1901, un gardien du square Solférino, à Rouen, se prétendit frère de lait de Maupassant. Par une coïncidence singulière, c'est précisément dans le square Solférino que se trouve le buste du grand écrivain; un journaliste et plusieurs badauds avaient même constaté la ressemblance frappante du gardien avec l'effigie en bronze. Mme de Maupassant tint à honneur de dissiper cette légende et de déclarer qu'elle seule avait été la nourrice de son fils. Elle écrivit une lettre indignée au *Journal* :

(1) *Souvenirs* de Mme de Maupassant. A. Lumbroso, p. 297.

Digitized by Google

J'ai été, dit elle, la nourrice de mon fils Guy, et je ne permettrai à personne d'usurper ce titre. Je ne pensé pas, en effet, qu'une personne étrangère puisse s'arroger un pareil droit, pour avoir, pendant quatre ou cinq jours à peine, allaité mon enfant. Je me trouvais à Fécamp, chez ma mère, lorsque je fus atteinte d'une indisposition assez légère. C'est alors que la fille d'un fermier voisin fut appelée pour me venir en aide : c'est là toute la vérité... (1).

L'anecdote, si mince soit-elle, est curieuse et vaut la peine d'être contée; car elle peint à merveille l'intransigeance farouche de cette affection maternelle. Mme de Maupassant, qui revendiquait jalousement l'honneur d'avoir nourri elle-même son fils, ne permit à aucun étranger de l'élever et de l'instruire, elle voulut être la première à éveiller son imagination et à former son goût. La sûreté de son intelligence, cette instruction classique qu'elle tenait de son frère lui permirent de diriger et de suivre l'essor de ce jeune esprit, observateur déjà, épris du rêve et curieux de la vie.

Elle se plaisait à rappeler comment elle sentit naître en lui l'amour des lettres et comment elle l'aida de ses conseils. Elle avait toujours pensé que Guy serait un écrivain : l'enfant ressemblait beaucoup à son oncle Alfred, au délicat poète, au fin lettré que la mort avait pris trop jeune. Plus tard,

(1) A. Lumbroso, pp. 120, 296, 297.

Digitized by Google

chez Guy devenu jeune homme, Flaubert observe et note cette ressemblance physique :

Ton fils, écrit-il à Mme de Maupassant, me rappelle tant mon pauvre Alfred ! J'en suis même parfois effrayé, surtout lorsqu'il baisse la tête, en récitant des vers (1) !

Mme de Maupassant se garda bien de contrarier cette vocation littéraire qu'elle découvrait chez son fils. Elle qui avait reçu de ses compagnons d'enfance, Gustave Flaubert, Louis Bouilhet, Alfred Le Poittevin, le respect des lettres, elle qui fut la confidente de leurs premiers rêves et de leurs premières poésies, elle se réjouit au contraire sincèrement de retrouver chez son enfant les émotions et les enthousiasmes de sa jeunesse. Elle l'encouragea, elle le soutint dans la lutte difficile qu'il allait engager; elle lui épargna cette résistance de la famille qui épuise quelquefois l'énergie et la volonté des jeunes écrivains; elle l'initia d'abord lentement, le guida avec une attention très avertie, et devint plus tard presque sa collaboratrice.

Avant de lui apprendre à penser, elle voulut lui enseigner à voir. Elle fit pour son fils, lorsqu'il n'était encore qu'un enfant, ce que Flaubert devait faire un jour pour lui, quand il commençait à écrire. Elle éveillait son intelligence à la vie des choses, fixait son imagination vagabonde sur les

(1) *Correspondance*, tome IV, pp. 145-146.

Digitized by Google

réalités humbles, pittoresques ou grandioses, lui faisait comprendre et aimer la nature, l'intéressait aux aspects changeants de la mer et du ciel, au vol des mouettes sur les vagues, aux jeux du soleil sur la falaise et sur la campagne, aux mille détails caractéristiques du riche pays normand. Et ainsi elle lui laissait pressentir, ce qui fut la grande leçon de Flaubert, que « les accidents du monde, dès qu'ils sont perçus, apparaissent déjà transposés comme pour l'emploi d'une illusion à décrire (1) ».

Pour donner à son fils cet enseignement en action, pour mieux se mettre à sa portée et surveiller toutes ses impressions, M[me] de Maupassant s'astreignait à partager les jeux, les promenades et même les plus folles équipées du jeune Guy. Elle aimait à rappeler quelques-unes de ces aventures, où ils se laissaient entraîner tous les deux, également intrépides, également imprudents. Un jour, ils s'étaient promenés sur la plage d'Etretat, insoucieux de la marée montante; les vagues arrivèrent et leur fermèrent la retraite. La corde à nœuds qui sert à se hisser au haut de la falaise de cent mètres a été retirée. Alors ils se décident à grimper. Mais de gros morceaux de roche se détachent, menacent d'entraîner M[me] de Maupas-

(1) Flaubert. Préface aux *Dernières Chansons* de L. Bouilhet. p. 184.


Digitized by Google

sant qui, surexcitée par le danger, suit son fils en une ascension éperdue, arrive enfin, la jupe déchirée, les cheveux épars : on dirait une évasion de l'abîme... (1).

Mme de Maupassant s'occupait aussi de l'instruction de son fils, et dirigeait ses lectures. Guy lisait avec passion; et seuls les livres pouvaient fixer un instant son imagination toujours en quête d'aventures et calmer sa nature turbulente, faite plutôt pour les échappées vagabondes de la vie au grand air que pour la discipline méthodique du travail. Extrêmement précoce, l'enfant apprit à lire rapidement et il avait une mémoire très complaisante : vers dix ou onze ans, quand on le préparait à la première communion, sa mère lui lisait deux fois un chapitre du catéchisme et il le savait par cœur, demandes et réponses (2).

Parmi les écrivains qui procurèrent à Guy de Maupassant ses premières émotions littéraires, il faut citer Shakespeare. Sa mère lui fit lire *Macbeth* et *le Songe d'une nuit d'été* (3). C'était précisément dans Shakespeare qu'Alfred Le Poittevin avait appris l'anglais à sa sœur (4), et c'était aussi Shakespeare

(1) *Souvenirs* de Mme de Maupassant. A. Lumbroso, p. 307. Voir d'autres anecdotes charmantes sur la première enfance de Guy, *ibid.* p. 299.
(2) *Souvenirs* de Mme de Maupassant. A. Lumbroso, p. 302.
(3) *Ibid.*, p. 303.
(4) Cf. plus haut, p. 19.

Digitized by Google

que Flaubert parcourait fiévreusement au collège, à quatorze ans, mêlant à la lecture d'*Othello* celle de *Catherine Howard*, et de l'*Histoire d'Ecosse* de W. Scott (1). Mme de Maupassant nous dit quelle impression profonde produisirent sur son fils ces premiers livres (2). Il comprit pour la première fois comment on peut, par des mots, évoquer les êtres et peindre les choses, animer d'une vie supérieure, débordante, éternelle, cette nature variée dont il subissait et sentait toute la puissance. *Le Songe d'une nuit d'été* l'enchanta surtout : il y retrouvait toutes les impressions primitives, ces frissons obscurs et délicieux qu'il avait ressentis, ces rêves fantastiques auxquels il se laissait entraîner dans sa contemplation muette de la mer et des rochers, des plaines et des bois.

Entre la lecture et le jeu, il fallait pourtant réserver quelques heures pour l'étude. Guy n'avait pas de gouvernante ; les premières leçons qu'il reçut furent celles de sa mère ; l'abbé Aubourg, vicaire d'Etretat (3), lui donnait quelques leçons de grammaire et d'arithmétique, et lui enseigna le latin. L'enfant s'intéressa, paraît-il, à l'étude du latin, qu'il apprit vite à lire facilement (4). Il ne connaissait aucune langue étrangère moderne. En revan-

(1) *Correspondance* de Flaubert, tome I, p. 12.
(2) A. Lumbroso, p. 303.
(3) Plus tard curé de Saint-Jouin, près d'Etretat.
(4) D'après les souvenirs du Dr Balestre.

Digitized by Google

che il parlait couramment le patois normand, avec lequel il s'était familiarisé dans ses courses et ses jeux parmi les pêcheurs de la côte.

Aux leçons de sa mère, Guy préférait cependant la vie libre qu'elle lui laissait mener, cette vie « de poulain échappé », — le mot est de Mme de Maupassant elle-même, — et c'est encore cette existence saine, sans contrainte, aventureuse parfois, qui exerça l'influence la plus durable sur la formation de son tempérament d'artiste.

S'il n'y a pas, dans tout l'œuvre de Maupassant, de descriptions mieux rendues ni plus suggestives que celles de la Haute Normandie, cela tient à ce que toute son enfance s'est mêlée intimement, indissolublement à ce paysage normand. Les impressions de l'enfance sont, non seulement les plus tenaces, mais aussi les plus sincères, parce qu'on les éprouve sans s'en apercevoir, sans penser à les noter et à en tirer parti, parce qu'elles pénètrent l'âme lentement, imposent une façon de voir contre laquelle on ne se défend pas, et arrivent à donner aux idées elles-mêmes une forme particulière. Semblable à l'héroïne de son roman *Une vie*, dont il a peint les années de jeunesse en cette terre normande, Maupassant a « semé partout des souvenirs, comme on jette des graines en terre, de ces souvenirs dont les racines tiennent jusqu'à la mort (1) ». Et

(1) *Une Vie*, p. 26.

Digitized by Google

il les retrouve en refaisant toute l'histoire d'une existence qu'il a sans doute connue et dont, en tout cas, il a emprunté bien des traits à sa propre vie, et à celle des personnes qui entourèrent son adolescence. Des falaises d'Yport aux enclos plantés de pommiers qui bordent la grande route du Havre, dans un cadre très restreint, mais que la nature a fait extraordinairement varié, l'auteur promène pendant de longues années ses personnages et retrouve avec eux les menus événements et les distractions habituelles qui marquèrent sa jeunesse : c'est lui qui s'en va en mer, avec les marins d'Yport, pour visiter les grottes des environs, ou pour pêcher et « lever au clair de lune les filets posés la veille(1) » ; c'est lui encore qui navigue sur les étangs « à travers de vrais chemins taillés dans une forêt de roseaux secs », passant toute une journée à ramer, assis entre ses deux chiens, tout préoccupé de projets de chasse ou de pêche (2); et c'est enfin de ses propres chevauchées qu'il se souvient, à travers les vastes plaines fouettées par le vent marin (3).

Il acquit à ces exercices une santé robuste et une vigueur physique remarquable. Ses photographies, ses portraits, les souvenirs de ceux qui l'ont connu entre dix et vingt ans nous le montrent avec

(1) *Une Vie*, p. 27.
(2) *Ibid.*, p. 189.
(3) *Ibid.*, pp. 194 et suiv.

Digitized by Google

sa carrure solide, son cou puissant de jeune taureau, toute l'énergie indomptable d'un « gourmand de la vie », comme il s'appelait lui-même à cet âge.

De plus, il puisa dans cette existence indépendante une connaissance profonde du peuple qu'il fréquentait et qu'il approchait de très près. Il vivait en complète intimité avec les pêcheurs et les paysans, choisissant ses camarades parmi eux, vivant de leur vie, partageant leurs dangers, prenant sa part de leurs plaisirs naïfs. Que d'histoires, qu'il devait conter un jour dans ses nouvelles, sont l'expression d'une humble réalité qu'il avait observée, notée, vécue peut-être par lui-même! C'est qu'entre lui et ces enfants de pêcheurs dont il faisait ses compagnons, il n'établissait aucune distinction; mais l'égalité absolue était de règle dans les jeux et dans les excursions auxquels il les associait. Voici une anecdote, contée par Mme de Maupassant, et qui montre avec quelle familiarité charmante, pleine de tact, il traitait les amis qu'il avait adoptés. Un jour, il avait projeté une partie avec un fils de pêcheur, Charles, et un jeune garçon d'une famille bourgeoise. La mère du jeune homme accueillit Guy de Maupassant avec amabilité, mais traita l'autre camarade avec hauteur ;

— Charles, dit-elle, portera le panier de provisions, naturellement.

Charles rougit de honte ; on le traitait en domes-

Digitized by Google

tique. Mais Guy a senti l'affront inutile et injuste; il intervient :

— Certes, Madame, nous porterons le panier chacun à notre tour; et c'est moi qui commence (1)!

Aussi Guy était-il adoré de tous les pêcheurs de la côte. Ils l'emmenaient avec eux en mer, et l'enfant n'hésitait pas à affronter le gros temps. Le plus souvent on le confiait au pilote de Fécamp. Mais quelquefois aussi il s'en allait au hasard des rencontres, et Mme de Maupassant se rappelait encore l'anxiété dans laquelle la mirent certaines absences prolongées en des jours de tempête (2). Le souvenir de ces équipées se retrouve dans plus d'une nouvelle de l'écrivain. Et plus tard, songeant à cette vie aventureuse dont l'obsession le poursuivait toujours, Guy de Maupassant disait : « Je sens que j'ai dans les veines le sang des écumeurs de mer. Je n'ai pas de joie meilleure, par des matins de printemps, que d'entrer avec mon bateau dans des ports inconnus, de marcher tout un jour dans un décor nouveau, parmi des hommes que je coudoie, que je ne reverrai point, que je quitterai, le soir venu, pour reprendre la mer, pour m'en aller dormir au large, pour donner le coup de barre du côté de ma fantaisie, sans regret des maisons où des vies naissent, durent, s'encadrent, s'éteignent,

(1) A. Lumbroso, p. 305.
(2) A. Lumbroso, p. 304.

4

Digitized by Google

sans désir de jamais jeter l'ancre nulle part, si doux que soit le ciel, si souriante que soit la terre... (1). » La vie errante du yacht *Bel-Ami* permit à Maupassant de retrouver un jour ces inoubliables impressions de son enfance.

Il ne semble pas qu'à ses promenades et à ses jeux Guy ait beaucoup associé son frère Hervé, de six ans plus jeune que lui; d'ailleurs, Hervé ne tint pas une grande place dans son existence, et nous n'aurons guère à parler de lui dans la suite de cette étude (2).

III

Quand son fils eut treize ans, Mme de Maupassant jugea bon de l'arracher à cette oisiveté vagabonde. Des affaires de famille l'appelaient fréquemment à

(1) *Souvenirs* de Mme de Maupassant. A. Lumbroso, p. 292.

(2) Hervé de Maupassant était sous-officier de cavalerie dans une garnison de Bretagne, en 1877. Guy emprunta à son frère quelques traits du personnage de *Bel-Ami.* Plus tard, Hervé, qui avait beaucoup de goût pour la botanique et qui avait formé un herbier de grande valeur, dirigea à Antibes une exploitation horticole dont son frère avait fait généreusement tous les frais. A la suite d'une insolation, il fut atteint d'une paralysie générale qui nécessita son internement dans une maison de santé; Guy de Maupassant payait la pension de son frère. Hervé mourut le 13 novembre 1889; il était marié et laissait une fille. Guy de Maupassant fut très frappé par la maladie et la mort de son frère. C'est à la suite de ces événements douloureux qu'il écrivit certaines pages symptomatiques de son volume *Sur l'Eau.*

Digitized by Google

Fécamp; elle ne pouvait pas toujours surveiller d'aussi près qu'elle l'aurait souhaité une éducation qu'elle voulait complète, et sa tendresse maternelle commençait à s'alarmer des dangers ou des tentations possibles. Si délicats que fussent ses soins, si solide que fût sa propre culture, elle sentait que d'autres leçons étaient nécessaires à l'enfant.

Guy entra au séminaire d'Yvetot. Il se trouva très malheureux, n'étant en rien préparé à la réclusion et à la discipline qui succédèrent sans transition aux libres escapades d'Etretat. On a dit ce qu'était à cette époque le séminaire d'Yvetot, « cette citadelle de l'esprit normand (1) », où se rencontraient les fils des cultivateurs riches et ceux de l'aristocratie locale; ils y venaient apprendre le latin, quelques-uns par vocation sincère du sacerdoce, les plus nombreux pour échapper au service militaire; et tous y prenaient des manières spéciales et un accent particulier qu'ils gardaient, paraît-il, toute la vie et reconnaissaient après bien des années chez leurs anciens condisciples.

Guy de Maupassant échappa du moins à cette empreinte, et le séminaire, d'où il tenta maintes fois de s'évader et d'où l'on finit par le renvoyer, n'eut sur la formation de son caractère et de son esprit aucune influence décisive. Tout lui pesait, tout lui était hostile dans cette maison. Avant tout, l'inter-

(1) Hugues Le Roux, *Portraits de cire.*

Digitized by Google

nat répugnait à sa nature indépendante. Il regrettait ses courses en mer, ses amis les pêcheurs. Aussi s'ingéniait-il à tomber malade pour obtenir des congés supplémentaires ; à peine était-il revenu à Etretat qu'il retrouvait la santé (1). Ses camarades, vulgaires pour la plupart, souvent ridicules, lui étaient antipathiques, et il se vengeait sur eux des ennuis du collège, en exerçant sa verve à leurs dépens (2). Ses maîtres mêmes n'étaient guère épargnés : un jour, il s'amusa à parodier devant d'autres élèves le cours du professeur de théologie qui leur avait peint les tourments de l'enfer (3). Enfin la discipline des prêtres, les mœurs ecclésiastiques déconcertèrent sa franchise brutale (4). Il avait l'âme aussi peu religieuse que possible ; il serait facile de suivre plus tard, à travers son œuvre, et tout au moins jusqu'aux trois dernières années de sa vie, les progrès d'un rationalisme intransigeant que sa mère ne chercha jamais à combattre en lui. Elle-même, d'ailleurs, avait, sur ce point, les idées fort larges, et on lui prête certains propos que son fils n'aurait pas désavoués (5). De lui, l'un de ses amis a rapporté cette confession :

(1) Ad. Brisson, *l'Enfance et la jeunesse de Maupassant*, dans *le Temps* du 7 décembre 1897.

(2) *Souvenirs* de Mme de Maupassant. A Lumbroso, p. 304.

(3) A. Brisson, *art. cit.*

(4) Hugues Le Roux, *art. cit.*

(5) A. Albalat, *Mme de Maupassant*, dans *le Journal des Débats* du 12 décembre 1903.

Digitized by Google

Si loin que je me souvienne, je ne me rappelle pas avoir jamais été docile sur ce chapitre. Tout petit, les rites de la religion, la forme des cérémonies me blessaient. Je n'en voyais que le ridicule (1).

Cette déclaration semble pourtant en contradiction avec les souvenirs que Mme de Maupassant racontait sur la première communion et la confirmation de Guy (2) ; il communia, disait-elle, avec ferveur, et tira quelque vanité enfantine de l'habileté et de l'à-propos de ses réponses à l'archevêque de Rouen, qui l'interrogeait sur le catéchisme.

Quoi qu'il en soit de cette crise juvénile de mysticisme, il paraît certain qu'une irréductible incompatibilité d'humeur entre l'enfant et ses maîtres ecclésiastiques hâta sa sortie du séminaire. Il n'avait pas encore achevé sa seconde qu'il en fut impitoyablement expulsé, pour sa plus grande joie, sans doute, et dans des circonstances qu'il n'est pas inutile de rapporter.

Pour se consoler de la vie claustrale à laquelle il était condamné, le jeune Guy s'était mis à composer des vers : il noircit plusieurs cahiers de pièces de circonstance que sa mère devait retrouver un jour et conserver pieusement. Certains de ces vers ont été publiés (3). Quelques-uns ne sont pas

(1) Hugues Le Roux, *art. cit.*
(2) A. Lumbroso, pp. 300-301.
(3) Cf. surtout l'article déjà cité d'A. Brisson, dans *le Temps*.

Digitized by Google

dépourvus de grâce; on cite volontiers la pièce qui commence ainsi :

La vie est le sillon du vaisseau qui s'éloigne....

et où plusieurs images exactes développent régulièrement une idée peu originale. Sans aucun doute, ces poésies d'écolier n'ajoutent rien à la gloire de l'écrivain, mais elles ne lui furent pas tout à fait inutiles, puisque c'est à l'une d'elles qu'il dut son affranchissement. Il avait composé une longue épître en strophes d'octosyllabes; il la dédia à sa cousine, qui venait de se marier, et sut mêler à des félicitations non dépourvues de mélancolie une chaude protestation contre le *cloître solitaire*, les *soutanes* et *les surplis* (1). Les vers furent saisis ; il est vrai que le jeune poète n'avait guère songé à les dissimuler. On ne peut dire si la sentimentalité précoce (2) de l'épître choqua plus que les boutades pourtant inoffensives contre le régime de la maison ; toujours est-il que le supérieur du séminaire saisit avec empressement ce prétexte de se défaire d'un élève insoumis et inquiétant. Il le fit reconduire chez lui.

L'enfant fut ravi et il est peu vraisemblable que la mère ait été contrariée. Elle laissa son fils retrouver ses chères habitudes, savourer l'indépendance

(1) Cette pièce est citée *in extenso* dans l'étude d'A. Brisson.
(2) M. A. Brisson dit *libertinage*; l'expression nous paraît quelque peu exagérée.

Digitized by Google

reconquise, reprendre ses courses, ses rêveries et ses jeux ; mais, à la rentrée suivante, elle l'envoya comme pensionnaire au lycée de Rouen.

IV

Au lycée comme au séminaire, Guy aligna des rimes, mais cette fois avec plus de méthode et, semble-t-il aussi, avec plus de succès. Il eut du moins la bonne fortune d'être dirigé et conseillé dans ses essais poétiques par un vrai poète à qui sa mère l'avait recommandé, Louis Bouilhet. Le poète de *Melœnis* et des *Fossiles* avait été, en effet, avec Flaubert, un ami d'enfance d'Alfred et de Laure Le Poittevin. Il suffit de parcourir la correspondance de Flaubert et de lire la belle préface qu'il mit en tête des *Dernières Chansons* de son ami, pour voir quelle place Louis Bouilhet occupait dans ces souvenirs d'enfance, dans ces jeux et ces conversations littéraires qui établirent entre les trois jeunes gens une intimité inoubliable. Louis Bouilhet resta jusqu'à sa mort le confident le plus cher de Flaubert : évoquerons-nous ces nuits de dimanche, passées dans le cabinet de Croisset, ces *gueulades*, comme les appelait pittoresquement Flaubert, ces « chères et communes inquiétu-

Digitized by Google

des (1) » ? Dirons-nous ces séances singulières où les deux amis s'enfermaient dans la pièce aux rideaux fermés, et fumaient leur narguilé devant un grand feu, les « lumières flambant et les vers ronflant..., tandis que l'hippogriffe intérieur les faisait voyager sur ses ailes (2) » ?

Par amitié pour Flaubert,et en même temps par un sentiment de pieuse affection envers la mémoire d'Alfred Le Poittevin, Louis Bouilhet s'intéressa au jeune Guy de Maupassant. Il eut sur lui une influence qui aurait été décisive, si elle s'était prolongée plus longtemps. « Si Bouilhet eût vécu, disait Mme de Maupassant, il eût fait de mon fils un poète. C'est Flaubert qui voulut en faire un romancier (3). » Mais Bouilhet mourut le 18 juillet 1869, alors que son disciple doutait encore de sa vocation.

Maupassant a rendu quelque part hommage à l'enseignement de son premier maître :

Bouilhet, que je connus le premier d'une façon un peu intime, deux ans environ avant de gagner l'amitié de Flaubert, à force de me répéter que cent vers, peut-être moins, suffisent à la réputation d'un artiste, s'ils sont irréprochables et s'ils contiennent l'essence du talent et de l'originalité d'un homme, même de second-

(1) *Correspondance* de Flaubert, tome II, p. 53 (lettre à L. Bouilhet du 9 avril 1851).

(2) *Ibid.*, p. 31 (lettre à L. Bouilhet du 19 décembre 1850.)

(3) Mot rapporté par Albalat, *loc. cit.*

Digitized by Google

ordre, me fit comprendre que le travail continuel et la connaissance complète du métier peuvent, un jour de lucidité, de puissance et d'entraînement, par la rencontre heureuse d'un sujet concordant bien avec toutes les tendances de notre esprit, amener cette éclosion de l'œuvre courte, unique et aussi parfaite que nous la pouvons produire (1).

Au lycée de Rouen, Guy travaillait avec ardeur, et il n'eut aucune peine à en sortir bachelier. Pourtant, la poésie l'intéressait visiblement plus que les études classiques ; et il passa la plus grande partie de son temps à méditer les conseils de Bouilhet et à soumettre à son jugement des pièces qu'il improvisait assez facilement, comme ce copieux discours en deux cents alexandrins qu'il avait composés pour une Saint-Charlemagne (2). Corrects, mais d'un enthousiasme quelque peu factice, les vers de cette époque ne font guère pressentir encore le talent naissant de l'écrivain. Ce sont, pour la plupart, des vers écrits pour des femmes : telle, l' « épître à Mme X..., qui le trouvait sauvage », ou la pièce intitulée *Jeunesse*, qui se distingue plus par l'ardeur du sentiment que par l'originalité de la forme :

(1) *Etude sur le roman*, en tête de *Pierre et Jean* (édit. Ollendorff, non ill., p. XXVIII.)

(2) A. Brisson, *loc. cit.* On a retrouvé aussi au cahier d'honneur de la classe de philosophie du lycée de Rouen des vers de Guy de Maupassant, datés de 1868 et intitulés *le Dieu Créateur*.



Heureux, heureux celui qui peut verser son âme,
Ses inspirations, espoirs, rêves joyeux,
Chagrins et peurs enfin dans le sein d'une femme,
Fleuve où l'on boit des maux l'oubli mystérieux (1).

Ces vers, ainsi que d'autres pièces d'inspiration identique, — notamment *Dernière soirée passée avec ma maîtresse*, que publia la *Revue des Revues* (2) — se rapportent sans doute à cette première liaison du jeune homme avec la belle E..., dont Mme de Maupassant parle dans ses Souvenirs (3). Guy avait dix-huit ans, quand il les écrivit.

Avec le goût cultivé et surveillé pour la poésie, il sentit s'éveiller en lui, vers la même époque, une passion pour le théâtre qui ne devait jamais l'abandonner. Pendant les vacances du lycée, il organisait à la villa des Verguies de véritables représentations dramatiques dont il faisait presque tous les frais, ou de modestes charades qu'il composait et jouait avec ses amis. Ces divertissements ne rappellent-ils pas précisément ceux que Flaubert enfant faisait partager à ses amis Ernest Chevalier, Alfred et Laure Le Poittevin, ces pièces qui se jouaient sur le billard de la vieille maison, à Rouen, ces « matinées », presque classiques, où Molière

(1) A. Brisson, *Portraits intimes*, 4e série.
(2) Mai 1900.
(3) A. Lumbroso, p. 303.

Digitized by Google

alternait avec Berquin, et Scribe avec Marmontel (1)?

Ces premiers soucis d'artiste n'excluaient pas chez Guy de Maupassant une certaine gaieté malicieuse qui lui inspira de bonne heure le goût de la mystification et le talent de la caricature. Il excellait à l'une et à l'autre. Pendant toute sa vie, il devait conserver et satisfaire, par saillies, ce besoin de railler, d'inventer des charges plaisantes, de soutenir des paradoxes burlesques pour étonner un public plus ou moins naïf. Nous aurons à conter quelques-unes de ses plus fameuses boutades et à suivre dans son œuvre la trace de cet esprit frondeur qu'il devait à ses origines normandes et que l'on retrouverait chez Flaubert. Et, comme Flaubert justement, il choisit pour victime de ses premières farces le *bourgeois*, le *bourgeois* ignorant et sot, en qui il détestait déjà « les croyances absolues, les principes dits immortels, toutes les conventions, tous les préjugés, tout l'arsenal des opinions communes ou élégantes (2). » Mme de Maupassant racontait plusieurs de ces espiègleries d'enfance. Un jour, Guy se déguise en jeune fille, dissimule sa moustache naissante sous une couche épaisse de poudre de riz et se fait présenter, sous

(1) *Correspondance* de Flaubert, tome I, pp. 3 à 6.
(2) G. de Maupassant, *Etude sur Flaubert*, p. LIX.

Digitized by Google

le nom de Renée de Valmont (1), à une vieille Anglaise pudibonde en villégiature à Etretat. Une conversation s'engage, au cours de laquelle Mlle de Valmont, les yeux baissés et la mine modeste, révèle candidement qu'elle arrive de Nouméa et qu'elle a à son service, outre ses deux femmes de chambre, un dragon et un cuirassier. Ces révélations provoquent le rire de l'auditoire complice et la colère de la pauvre Anglaise à qui il fallut faire de sérieuses excuses ; mais, sans doute, Maupassant s'est souvenu du type et de la scène lorsqu'il écrivit *Miss Harriet*. Une autre fois, il se divertit aux dépens d'un touriste naïf, en lui faisant croire que les vagues, les jours de tempête, transportent les barques des pêcheurs au sommet des falaises (2).

Nous n'aurions pas signalé ces menues anecdotes si nous ne les jugions très significatives pour expliquer la formation de l'écrivain, et particulièrement sa méthode d'observation. Il n'y eut peut-être pas, dans toute la vie de Maupassant, de période plus féconde que ces années de jeunesse où, se croyant poète et ne songeant guère à écrire des nouvelles, il amassait inconsciemment des notes inépuisables et collectionnait des sujets ou des types pour ses futures études. Tout ce qu'il doit à

(1) Valmont est un chef-lieu de canton des environs de Fécamp. G. de Maupassant signa ses premiers vers et ses premières nouvelles dans les journaux du pseudonyme de Guy de Valmont.

(2) A. Lumbroso, pp. 306-307.

Digitized by Google

la Normandie, c'est à cette époque-là qu'il se l'est assimilé; c'est à Rouen, à Yvetot, à Etretat, à Fécamp, sur les falaises ou dans les vergers, dans les foires, au seuil des cabarets, dans les vieux presbytères de campagne qu'il a rencontré, connu fait causer, étudié sans le vouloir tous les personnages que nous retrouvons dans son premier roman et dans le quart au moins de ses nouvelles. Ils y sont tous, marins, pêcheurs et paysans, filles de ferme et filles de joie, prêtres, hobereaux et cabaretiers, le père Boniface, Céleste Magloire, maît'Belhomme, et même « ce cochon de Morin », lequel n'habitait pas du tout La Rochelle; ils y sont tous, présentés avec une telle fidélité, avec une si belle sincérité artistique que certains, dit-on, s'affligèrent de n'être point flattés et se plaignirent hautement qu'on les pût reconnaître (1). N'était-ce pas, là encore, une élégante mystification?

V

Mais bientôt un événement considérable, en arra-

(1) Voir ce que dit à ce sujet Henry Fouquier, dans son discours prononcé à l'inauguration du monument de Maupassant à Rouen.

Digitized by Google

chant Maupassant à ce fructueux vagabondage, vint lui fournir de nouveaux sujets d'observation. Il avait vingt ans lorsque la guerre de 1870 éclata. Rouen fut envahi. Guy s'engagea et fit campagne. Les souvenirs de l'invasion lui inspirèrent plus tard de nombreuses nouvelles (1). Il s'est plu à conter les anecdotes dont il avait été le témoin, sinon le héros, et à mettre en scène les personnages qu'il avait connus, depuis le piteux Walter Schnaffs jusqu'à l'héroïque père Milon. L'existence réelle de l'un au moins de ces personnages est attestée par Mme de Maupassant (2); l'on connaît aujourd'hui jusqu'au nom véritable de *Boule de Suif*, une femme de mœurs galantes qui habitait Rouen au moment de la guerre (3); les autres personnages de la nouvelle sont également pris sur le vif; et quant à l'aventure qui fait le sujet du récit, elle paraît véridique, bien que la principale intéressée ait tenu, jusqu'à la fin de sa vie, à protester énergiquement contre le dénouement. On sait aussi que l'héroïne de *Boule de Suif* ne fait qu'une seule et même personne, non pas avec Mlle Fifi, comme on

(1) Les fragments publiés du roman *l'Angelus* contiennent aussi des impressions de l'invasion de Rouen par les Prussiens. (*Revue de Paris*, 15 mars 1895.) Le début de *Boule de Suif* renferme la description de la retraite du petit corps d'armée dans lequel Maupassant faisait campagne comme garde mobile.

(2) A. Brisson, *loc. cit.*

(3) Elle s'appelait Adrienne Legay, elle est morte sans ressources, il y a une dizaine d'années; Mme de Maupassant regrettait de n'avoir pu lui venir en aide, ayant été informée trop tard de sa situation,

Digitized by Google

l'a écrit par distraction (1), mais avec l'héroïne de *Mlle Fifi*, la brune Rachel.

La paix rétablie, Maupassant partit pour Paris, et ici commence une nouvelle période dans l'histoire de sa vie. Les années d'enfance, l'éducation maternelle, le contact journalier avec la nature normande, tous les rêves de jeunesse, les projets littéraires, les ambitions secrètes sembleront s'éloigner pour quelque temps, et céder la place à des habitudes et à des préoccupations différentes. Le changement est surtout apparent, et nous aurons à montrer comment la vie parisienne ne fit guère qu'affiner un tempérament déjà tout formé et prêt à s'affirmer en une œuvre personnelle.

(1) M. A. Brisson, dans l'article déjà cité. *Mlle Fifi* est le surnom du jeune officier allemand, le marquis Wilhem d'Eyrick.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

1871-1880

LA PRÉPARATION DE L'ŒUVRE

La vie de Paris.

Maupassant au Ministère de la Marine. — Canotage : l'équipage de *la Feuille à l'Envers*. — *Mouche*. — Premiers scénarios.

Maupassant et Flaubert : introduction à la vie artistique. — Relations littéraires : E. Zola. — Tourguéneff. — *La queue de Zola* — Catulle Mendès : *la République des lettres*.

Maupassant au Ministère de l'Instruction publique : Bardoux — H. Roujon.

Les premières œuvres : Vers inédits. — *Au bord de l'eau*. — Le journalisme : articles divers — *la Dernière Escapade* — *la Vénus Rustique* — *Désirs* — *le Mur*. — Procès d'Etampes — Le volume *Des Vers*.

Les nouvelles : *la Main* — *le Donneur d'eau bénite*, etc. — *Boule de Suif* — Histoire des *Soirées de Médan*.

Le théâtre : pièces inédites ; comédies et drames. — *La Maison turque à la feuille de rose*. — *La Répétition*. — *Histoire du vieux temps*.

Maupassant a parlé quelque part (1) de « cette

(1) Fragments de *l'Angelus*, publiés dans *la Revue de Paris* du 15 mars 1895, p. 461.

Digitized by Google

petite nostalgie invincible des dépaysés, dont souffrent, quand ils sont emprisonnés dans les cités, par leur devoir ou leur profession, presque tous ceux dont les poumons, les yeux et la peau ont eu pour nourriture première le grand ciel et l'air pur des champs et dont les petits pieds ont couru d'abord dans les chemins des bois, les sentes des prés et l'herbe des rives ». Sans doute, il ressentit lui-même cette première impression de tristesse et d'angoisse quand il quitta, pour venir habiter Paris et s'enfermer dans le bureau étroit et sombre d'un Ministère, les falaises et les herbages de la Normandie. Son enfance s'était mal accommodée du séjour des villes ; il souffrit à Yvetot et à Rouen, où son regret de la campagne s'aggravait de toutes les contraintes de l'internat. Si la vie de Paris s'empara de lui, s'il s'abandonna avec une fougue toute juvénile à la fièvre d'une existence nouvelle, du moins il conserva pour les plaisirs de son adolescence, pour les joies saines du plein air, un goût violent qu'il satisfaisait sans réserve. Aussi le vrai Maupassant de cette époque est-il moins encore le poète, l'apprenti écrivain, habitué des salons littéraires et des petits journaux, que le canotier exubérant et vigoureux, roi de l'aviron entre Chatou et Maisons-Laffitte. C'est précisément celui-ci que ses amis ont le mieux connu et nous ont raconté avec le plus de complaisance.

Digitized by Google

Tous ceux qui fréquentaient Maupassant, entre 1871 et 1880, ont gardé le souvenir d'un gai compagnon, matois, énergique et cordial,qui adorait la campagne, les ripailles des villageois, le canotage et les farces (1). « Son aspect, nous dit l'un d'eux, n'avait rien de romantique. Une ronde figure congestionnée de marin d'eau douce, de franches allures et des manières simples... Nous nous imaginions volontiers que l'insomnie, la dyspepsie et certains troubles nerveux faisaient partie de la dignité de l'écrivain. Maupassant, le Maupassant d'alors, n'avait aucunement la mine d'un névrosé. Son teint et sa peau semblaient d'un rustique fouetté par les brises, sa voix gardait l'allure traînante du parler campagnard. Il ne rêvait que courses au grand air, sport et dimanches de canotage. Il ne voulait habiter qu'au bord de la Seine. Chaque jour, il se levait dès l'aube, lavait sa yole, tirait quelques bordées en fumant des pipes, et sautait, le plus tard possible, dans un train, pour aller peiner et pester dans sa geôle administrative. Il buvait sec, mangeait comme quatre et dormait d'un somme; le reste à l'avenant... (2). » E. Zola, qui

(1) Voir surtout les *Souvenirs* de M. Henry Roujon dans *la Grande Revue* du 15 fevrier 1904. [Compte-rendu d'André Chaumeix dans *le Journal des Débats*, février 1904.] — Les *Notes d'un ami* par Paul Alexis. — Les *Souvenirs* publiés par Charles Lapierre dans *le Journal des Débats* du 10 août 1893. — Les *Souvenirs* de Robert Pinchon en tête du *Théâtre* de Maupassant, publié à Rouen en 1891.

(2) H. Roujon, *loc. cit.*

Digitized by Google

le connut à la même époque, le dépeint comme un beau gars, plutôt petit, mais bien pris dans sa taille, vigoureux, la moustache fournie et frisée, la chevelure épaisse, le regard fixe, à la fois observateur et vague, le front carré (1) ; le *facies* d'un petit taureau breton, ajoutait Flaubert. Un autre (2) note aussi sa robustesse de santé, son teint haut en couleur, sa solide carrure d'épaules.

La vigueur de Maupassant frappait tous ceux qui le voyaient de près. On sait même que J. Lemaître regarda avec plus de bienveillance que d'intérêt ce robuste bourgeois campagnard qui lui fut un jour présenté par Flaubert et en qui, par un préjugé quelque peu naïf, dont il s'excuse avec bonne grâce, il ne voulut pas tout d'abord discerner le fin lettré qu'il était déjà (3).

D'ailleurs, Maupassant lui-même avait le culte de sa force physique et le souci perpétuel de sa santé. Il s'enorgueillissait des exploits athlétiques qui témoignaient de son endurance : ainsi il faisait facilement une course de quatre-vingts kilomètres à pied, et un jour il descendit la Seine de Paris à Rouen, en ramant et en portant deux amis dans sa yole (4). En revanche, il se préoccupait du plus

(1) E. Zola, *Une campagne*, pp. 323-331.
(2) Henri Fouquier.
(3) *Les Contemporains*, 5e série, pp. 1 et suiv.
(4) A. Lumbroso, p. 40.

Digitized by Google

léger malaise, et s'alarmait déjà de maladies imaginaires, avec cette anxiété nerveuse qui devait le poursuivre toute sa vie. Il se plaignait de sa santé à Flaubert (1), qui finit par être inquiet et pressa son ami de se laisser examiner par son médecin Fortin, simple officier de santé qu'il considérait comme très fort (2).

I

Pour vivre à Paris, Maupassant avait accepté au Ministère de la Marine (3) une place de quinze cents francs, qu'il devait échanger plus tard contre une situation plus lucrative au Ministère de l'Instruction publique. A coup sûr, il ne dut pas être un employé fort zélé : il partageait fort équitablement son temps entre les parties de canotage qui, pour lui, étaient l'essentiel, et les essais poétiques qu'il écrivait, aux heures de bureau, sur le papier de l'administration, et qu'il soumettait le dimanche à son maître Flaubert.

Et cependant ce séjour dans les Ministères devait

(1) En août 1876. Cf. *Correspondance* de Flaubert, tome IV, p. 240.

(2) *Correspondance* de Flaubert, tome IV, p. 379.

(3) Exactement : *Ministère de la Marine et des Colonies*, à cette époque-là.

Digitized by Google

marquer dans la carrière de Maupassant et laisser de curieux souvenirs jusque dans son œuvre. Dès cette époque, la vie du bureau, le spectacle des mystères administratifs, la fréquentation de ses chefs et de ses collègues étaient pour lui la source de jouissances sincères et l'occasion de farces inépuisables. Il satisfaisait là ce penchant à la mystification qui ne l'abandonna jamais, ce besoin de charge à outrance qui égaya toute sa jeunesse. Ceux qui le rencontraient aux dîners de Catulle Mendès, artistes et écrivains, préoccupés surtout de graves problèmes d'esthétique, épris de discussions littéraires, s'étonnaient de lui voir apporter dans la conversation des anecdotes documentées et des invectives énergiques contre le personnel du ministère. Sur ce point, il ne tarissait pas (1). Il poursuivait dans un milieu nouveau ces observations scrupuleuses, cette enquête attentive sur la simplicité humaine, qu'il avait entreprises naguère avec les pêcheurs et les paysans d'Etretat, ses premiers compagnons. Et plus tard, dans ses nouvelles, il se souviendra de la chronique des bureaux et des types d'employés qu'il a connus, comme il se rappelle les aventures de son enfance et toutes ses impressions de la terre normande. Sur cette existence humble et monotone des petits bureaucrates, fertile en incidents comiques et en

(1) Cf. H. Roujon, *loc. cit.*

Digitized by Google

situations divertissantes, il a composé de charmants récits, qui sont parmi les plus expressifs et les plus *vrais* qu'il ait contés : *l'Héritage*, *la Parure*, *A cheval*, mettent en scène des personnages que l'auteur avait dû rencontrer, et si le héros de la nouvelle *En famille* (1) est employé au Ministère de la Marine, ce n'est certainement point par une simple coïncidence.

J'étais un employé sans le sou... J'avais au cœur mille désirs modestes et irréalisables qui me doraient l'existence de toutes les attentes imaginaires... Comme c'était simple, et bon, et difficile de vivre ainsi, entre le bureau à Paris et la rivière à Argenteuil! Ma grande, ma seule, mon absorbante passion, pendant dix ans, ce fut la Seine. Ah! la belle, calme, variée et puante rivière, pleine de mirages et d'immondices! Je l'ai tant aimée, je crois, parce qu'elle m'a donné, me semble-t-il, le sens de la vie (2) !...

Ces lignes, qu'il écrivait, quinze ans après, songeant avec un mélancolique regret aux joies simples de son insouciante jeunesse, expriment très exactement ce qui fut, entre 1872 et 1880, la plus chère préoccupation de Maupassant; la rivière, la Seine entre Asnières et Maisons-Laffitte, les parties de yole, les levers du soleil dans les brumes matinales

(1) *En famille* parut pour la première fois dans *la Nouvelle Revue* du 15 février 1881.

(2) Début de la nouvelle intitulée *Mouche*, dans *l'Inutile Beauté* (1890).

Digitized by Google

du fleuve, la lune argentant l'eau frémissante, toute cette poésie naturelle et profonde, cette joie instinctive des yeux, cette volupté triomphante de la santé et de la force.

Les souvenirs de canotier, les impressions de sa vie sur l'eau forment aussi tout un cycle bien distinct, dans l'ensemble de ses nouvelles. Qu'il peigne la cohue tapageuse et pittoresque de la *Grenouillère*, un dimanche d'été (1), qu'il évoque les parties de pêche dans l'île Marante, par les soirs d'automne, où le ciel ensanglanté « jette dans l'eau des figures de nuages écarlates, empourpre le fleuve entier... et dore les arbres roussis (2) », qu'il rappelle les jours de vagabondage autour de Paris, « ces promenades dans les bois reverdis,... ces ivresses d'air bleu dans les cabarets au bord de la Seine, et ces aventures d'amour si banales et si délicieuses (3) », c'est toujours à des anecdotes ou à des épisodes personnels qu'il demande la matière de ses récits.

Le samedi et le dimanche étaient pour Maupassant « les jours sacro-saints du canotage (4) », et Flaubert lui-même hésitait, ces jours-là, à convoquer ou à visiter son disciple. Ses amis se rappellent

(1) Dans *Yvette* et dans *la Femme de Paul* (recueil de *la Maison Tellier*); les deux descriptions sont presque identiques.
(2) *Deux Amis* (Recueil de *Mlle Fifi*).
(3) *Souvenir*, dans *les Contes du jour et de la nuit*.
(4) *Correspondance* de Flaubert, IV, 200 (lettre de juillet 1874).

Digitized by Google

encore et ont dit ce qu'étaient ces parties d'Argenteuil, de Sartrouville ou de Bezons. On nous a montré Maupassant « auréolé d'un reste de chapeau de pêcheur à la ligne, le torse dans un tricot rayé, ses gros bras de rameur nus jusqu'à l'épaule (1) »; il accueillait ses amis à la gare par de joyeux propos de bienvenue, souvent immodestes, et qu'il avait soin de lancer d'une voix retentissante s'il apercevait à proximité quelque gros personnage décoré, quelque pudique famille en piquenique. Puis on descendait à la Seine ; dans la yole, tout en ramant ou en veillant à la voile, il racontait sans fatigue des farces indécentes, de grasses histoires longuement détaillées, dont il riait le premier à faire chavirer le bateau (2). D'autres ont dit l'entrain inimaginable de ces repas champêtres qui terminaient la journée : « Nul ne savait, comme Maupassant, organiser un dîner, composer la société, diriger la cuisine, décorer la table et mener la conversation la plus intéressante et la plus spirituelle (3). » Et l'on a décrit enfin quelques-uns de ces retours picaresques, par les nuits d'été, dans les trains bondés de coulissiers et de bons bourgeois cossus, en villégiature à Saint-Germain ou à Chatou : les journaux de l'époque relataient les complots et les attentats de nihi-

(1) H. Roujon, *loc. cit.*
(2) *Ibid.*
3 Lettre du Dr Landolt publiée par A. Lumbroso, pp. 581-582.

Digitized by Google

listes ; dans un compartiment complet, Maupassant affectait la plus vive inquiétude, fronçait les sourcils, louchait sans cesse vers une petite caisse en bois blanc qu'il tenait sur ses genoux et qui renfermait simplement une pendule de voyage ; puis il chuchotait à ses amis, assez fort cependant pour se faire entendre des autres voyageurs, les théories les plus subversives et les instructions les plus tragiques, parlait de bombes, de dynamite, de machine infernale, du bon petit joujou précieux qu'il avait là pour faire danser à la société son entrechat suprême. Le tout assaisonné d'un accent russe très prononcé. L'aventure réussit au delà de toute espérance ; Maupassant et ses amis furent arrêtés au saut du train, fouillés, interrogés par un commissaire prévenu en hâte (1). Rien ne manquait alors au succès de la journée : las d'une saine fatigue musculaire, ivre de soleil et de grand air, tout débordant encore d'une gaieté enfantine et sincère, Maupassant goûtait la joie suprême d'avoir mystifié le bourgeois !

C'est dans la charmante nouvelle intitulée *Mouche* qu'il faut chercher le tableau le plus complet et le plus fidèle de ces années inoubliables. Maupassant s'y est peint lui-même avec ses compagnons d'alors, dans le décor et dans l'exercice de sa vie

(1) D'après des souvenirs recueillis dans *le Figaro* du 2 novembre 1901.

de canotier ; il en a conté une anecdote puérile et touchante, il a mis en scène, sous les surnoms qu'ils s'étaient donnés, de joyeux amis qui n'ont eu aucune peine à se reconnaître et qui ont confirmé son récit par leurs propres souvenirs (1). Nous ne rappellerons pas le sujet de la nouvelle ; nous n'en évoquons le souvenir ici que pour y chercher l'expression la plus exacte de la vie de Maupassant à cette époque. Lui-même nous présente cette bande de cinq chenapans, — l'expression est de lui, — devenus plus tard des hommes graves ; il nous introduit dans cette « affreuse gargote d'Argenteuil, dans cette colonie inexprimable qui ne possédait qu'une chambre-dortoir », et où il avouait avoir passé les plus folles soirées de son existence (2).

Nous n'avions souci de rien, dit-il, que de nous amuser, et de ramer, car l'aviron pour nous, sauf pour un, était un culte. Je me rappelle de si singulières aventures, de si invraisemblables farces... que personne aujourd'hui ne les pourrait croire. On ne vit plus ainsi aujourd'hui, même sur la Seine, car la fantaisie enragée qui nous tenait en haleine est morte dans les âmes actuelles. A nous cinq nous possédions un seul bateau, acheté

(1) Voir surtout les souvenirs de M. Léon Fontaine, rapportés par A. Brisson (*Temps* du 7 décembre 1897), ceux d'Henry Céard, *la Toque et Prunier* (dans *l'Evenement* du 22 août 1896), ceux de M. Robert Pinchon (dans une lettre publiée par A. Lumbroso, *op. cit.*, p. 132), ceux de M. Charles Lapierre, *ibid.*, p. 608.

(2) *Mouche*, édit. ill. Ollendorff, pp. 117-118.

Digitized by Google

à grand'peine et sur lequel nous avons ri comme nous ne rirons plus jamais.

Et voici les « cinq chenapans », avec leurs surnoms pittoresques : *la Toque*, spirituel et paresseux, « le seul qui ne touchât jamais une rame, sous prétexte qu'il ferait chavirer le bateau », et *la Toque* c'est M. Robert Pinchon, plus tard bibliothécaire de la ville de Rouen ; —*N'a qu'un œil*, mince, élégant, très soigné, arborant le monocle auquel il devait son surnom, et *N'a qu'un œil* c'est tel inspecteur à la Compagnie de l'Est qu'il serait facile de désigner plus clairement ; — le « très malin » *Petit-Bleu*, qui n'est autre que M. Léon Fontaine, — et *Tomahawk* et *Joseph Prunier* enfin, lequel était Maupassant lui-même (1).— Leur yole, qu'ils avaient baptisée *la Feuille à l'envers*, naviguait tous les dimanches entre Asnières et Maisons-Laffitte.

Une aimable personne, Mlle Mouche, tenait la barre : elle égayait par son babil les matelots de l'équipage et s'efforçait de les rendre tous heureux. Le soir venu, on s'installait dans une auberge riveraine. La chère était médiocre, les lits détestables, mais, à vingt ans, la gaieté et le plaisir remplacent toutes choses et il n'est pas un dîner qui paraisse maussade avec de tels assaisonnements (2).

(1) C'est sous le pseudonyme de Joseph Prunier que Maupassant publia en 1875 sa première nouvelle.

(2) *Souvenirs* de M. Léon Fontaine, recueillis par A. Brisson (*loc. cit.*).

Digitized by Google

L' « affreuse gargote d'Argenteuil » n'était pas l'unique campement de la bande joyeuse. Parfois Maupassant fuyait les endroits trop civilisés pour une retraite plus discrète. Il allait s'installer dans un cabaret isolé de Bezons ou de Sartrouville; et là il écrivait des vers qu'il soumettait au jugement de Flaubert, et dont quelques-uns figurent dans le recueil qu'il devait faire paraître en 1880; certaines pièces, qu'il jugea sans doute moins heureuses, n'ont pas été publiées avec les autres; mais sa mère ou ses amis les ont conservées pour lui, et quelques-unes ont été imprimées après sa mort (1): l'une de ces pièces raconte une partie de canotage et la rencontre que fit le poète d'une compagne aimable et peu farouche; le dénouement alerte ne manque pas de grâce :

Poète au cœur naïf, il cherchait une perle;
Trouvant un bijou faux, il le prit, — et fit bien;
J'approuve, quant à moi, ce dicton très ancien:
« Quand on n'a pas de grive il faut manger un merle. »

C'est également dans la modeste maisonnette du bord de l'eau que Maupassant élabora plus d'un scénario pour des comédies et des drames qui ne devaient jamais être écrits. Il communiquait ses essais, ses brouillons et ses notes à *Petit-Bleu*, confident attitré de ces tentatives littéraires. M. Léon Fontaine a recueilli quelques-unes de ces œuvres

(1) Notamment dans l'étude déjà citée d'A. Brisson,

Digitized by Google

fugitives, notamment une comédie en un acte, *la Demande*, et un drame en trois actes, *la Comtesse de Béthune*.

Le canotage n'était pas, en effet, la seule préoccupation de Maupassant, même aux plus beaux jours de *la Feuille à l'envers*. La poésie et le théâtre, qui passionnaient déjà son enfance, semblent le tenter ou tout au moins l'intéresser encore : entre deux dimanches de grand air et de pleine eau, il continue son apprentissage littéraire, sous la discipline exigeante et affectueuse de Flaubert. On dirait même que les vers qu'il écrit à cette époque ne sont pour lui qu'une sorte d'exercice de virtuosité ou d'assouplissement, et qu'ayant pressenti sa véritable vocation il se prépare, par un jeu difficile, à cette langue aisée, claire et précise qu'il allait mettre au service d'une observation très clairvoyante et longuement exercée. Malgré la rareté de ses confidences, ses amis devinaient sans doute ce qu'il voulait faire. Mais quand ils l'interrogeaient ou cherchaient à hâter son inspiration, il répondait simplement : « Rien ne presse ; j'apprends mon métier (1). »

II

Il l'apprenait patiemment, courageusement, avec

(1) Rapporté par H. Roujon, *loc. cit.*

Digitized by Google

un maître difficile. Pendant sept ans, de 1873 à 1880, Flaubert surveilla, soutint ou dirigea toutes les expériences littéraires de Maupassant; et c'est ici le lieu de dire quelle influence décisive le maître exerça sur le disciple, et quelles relations intimes unirent les deux écrivains.

Contrairement à une erreur assez répandue, Maupassant n'était pas le neveu ou le filleul de Flaubert. Il n'y avait entre eux aucun lien de parenté. Mais nous avons montré quelles raisons Flaubert avait de s'intéresser au fils et au neveu des deux meilleurs camarades de son enfance, Alfred et Laure Le Poittevin. Lorsque Guy vient s'établir à Paris, Flaubert s'intéresse tout de suite à ce jeune homme « spirituel, lettré, charmant », pour lequel il éprouve une instinctive tendresse (1) ; malgré la différence de leurs âges, il le considérait et le traitait comme un ami (2).

Il avait promis à Mme de Maupassant de lui donner quelques conseils, de veiller sur ses premiers essais, de lui faciliter l'accès des salons littéraires ou des journaux qui pouvaient lui être utiles.

Flaubert prit très au sérieux son rôle et sa responsabilité de maître. Il surveillait et conseillait son disciple jusque dans ses lectures (3). Surtout

(1) *Correspondance* de Flaubert, IV, 127 (octobre 1872).
(2) *Ibid.*, IV, 145 (février 1873).
(3) Cf. notamment, *Correspondance*, IV, 153 et 303.

Digitized by Google

il le mettait en garde contre un certain penchant à l'insouciance et à la mollesse, il l'excitait au travail :

Il faut encourager ton fils, — écrit-il à Mme de Maupassant, — dans le goût qu'il a pour les vers, parce que c'est une noble passion, parce que les lettres consolent de bien des aventures et parce qu'il aura peut-être du talent : qui sait? Il n'a pas jusqu'à présent assez produit pour que je me permette de tirer son horoscope poétique, et puis à qui est-il permis de décider de l'avenir d'un homme ? Je crois notre jeune garçon un peu flâneur et médiocrement âpre au travail. Je voudrais lui voir entreprendre une œuvre de longue haleine, fût-elle détestable...

Et plus tard, comme Maupassant se plaignait à lui de son ennui, de la vie monotone et fatigante qu'il menait, Flaubert se permet d'affectueux reproches :

Enfin, mon cher ami, vous m'avez l'air bien embêté et votre ennui m'afflige, car vous pourriez employer plus agréablement votre temps. Il *faut*, entendez-vous, jeune homme, il *faut* travailler plus que cela. J'arrive à vous soupçonner d'être légèrement caleux. Trop de canotage! trop d'exercice! oui, Monsieur! Le civilisé n'a pas tant besoin de locomotion que prétendent messieurs les médecins. Vous êtes né pour faire des vers, faites-en! « Tout le reste est vain », à commencer par vos plaisirs et votre santé... D'ailleurs votre santé se trouvera bien de suivre votre vocation. Cette remarque est d'une phi-

(1) *Correspondance*, IV, 146 (février 1873).

Digitized by Google

losophie ou plutôt d'une hygiène profonde... De cinq heures du soir à dix heures du matin tout votre temps peut être consacré à la Muse... Voyons, mon cher bonhomme, relevez le nez ! A quoi sert de recreuser sa tristesse ? Il faut se poser vis-à-vis de soi-même en homme fort, c'est le moyen de le devenir. Un peu plus d'orgueil saperlotte ! Le garçon était plus crâne (1). Ce qui vous manque, ce sont « les principes ». On a beau dire, il en faut, reste à savoir lesquels. Pour un artiste, il n'y en a qu'un : tout sacrifier à l'art. La vie doit être considérée par lui comme un moyen, rien de plus (2) ...

Cette longue citation était nécessaire pour montrer quelle discipline intransigeante Flaubert imposait à son disciple, quels sacrifices il exigeait, quelle *hygiène*, suivant son mot, il lui prescrivait au nom de l'art. Mais peu à peu ses leçons devinrent plus directes et plus précises, une sorte de collaboration désintéressée et féconde s'établit entre eux. Quelle meilleure préparation Flaubert pouvait-il donner à Maupassant que de l'initier et de l'associer à l'élaboration consciencieuse de ses propres ouvrages ? Aussi ne se contente-t-il pas de demander à son ami de menus services, de le charger de missions délicates à la direction du Vaudeville, chez l'éditeur Lemerre, et plus tard au Mi-

(1) Allusion à l'oncle de Maupassant, Alfred Le Poittevin, que Flaubert appelait toujours *le garçon*.

(2) *Correspondance* de Flaubert, IV, 302-303. (Lettre du 15 juillet 1878).

Digitized by Google

nistère de l'Instruction publique (1). Il l'employait aussi à des recherches topographiques ou à des enquêtes bibliographiques nécessaires à la composition de *Bouvard et Pécuchet* qui l'occupait alors. Un jour, notamment, il se fait faire une description détaillée de la côte normande entre Antifer et Etretat, puis entre Fécamp et Senneville, pour donner un décor plus exact à la promenade de ses deux bourgeois ; il se fait expliquer longuement la falaise, les valleuses et le plateau (2). Une autre fois, quand il prépare son dernier chapitre : *l'Education*, il prie Maupassant de parcourir le catalogue de la bibliothèque, au ministère de l'Instruction publique, et d'y relever les livres qui lui seraient nécessaires pour son programme d'études et son exposé de méthodes (3). Enfin, il s'adresse à lui pour certains renseignements de botanique, qu'un naturaliste avait refusé ou négligé de lui fournir (4). En prenant une part si active à la préparation d'un livre, dont il devait pieusement surveiller la publication, après la mort de son maître, Maupassant apprenait la valeur de l'observation directe et de la documentation précise.

(1) *Correspondance*, IV, 152-153 (juin 1873), 201 (juillet 1874), 341 (octobre 1879), 314-315 (janvier 1879).
(2) *Ibid.*, IV, 279-280 (novembre 1877).
(3) *Ibid.*, IV, 356-357 (janvier 1880).
(4) *Ibid.*, IV, 382-385.

Digitized by Google

A cette école, la principale faculté qui se développe en lui, c'est « une manière individuelle de voir et de sentir »; et bientôt, apprenant à traduire ses impressions de la réalité, il cessa de se plaindre à son maître, comme il l'avait fait en une heure de découragement, de la monotonie des événements, de la banalité du monde, ou de la mesquinerie des passions humaines (1). Tout en excitant son disciple au travail, Flaubert le mettait en garde contre cette hâte à publier qui entraîne toujours les jeunes écrivains et qui les perd quelquefois. Quand Mme de Maupassant demandait à son ami : — Guy ne peut-il quitter le Ministère et se consacrer aux lettres? — il répondait : — Pas encore! N'en faisons pas un raté (2).

Avec plus d'expérience et d'autorité, il continua ces leçons d'observation que Maupassant avait dès l'enfance reçues de sa mère. Il lui donnait l'habitude de regarder les choses et de choisir ce qui, en elles, pouvait profiter à sa « consommation littéraire ». Souvent, il lui disait avec bonhomie : « Va te promener, mon garçon, observe autour de toi, et tu me raconteras en cent lignes ce que tu auras vu. » Maupassant suivait ces prescriptions à la lettre, il travaillait d'après nature avec un zèle

(1) Cf. Lettres de Flaubert à Maupassant, du 23 février 1873 et du 15 juillet 1878.
(2) A. Lumbroso, p. 309.

Digitized by Google

quelquefois imprudent et l'on a conté, à ce sujet, une anecdote charmante qui mérite d'être vraie : désireux d'éprouver les sensations exactes que peut produire, chez un sujet simple, un coup de pied bien placé, il expérimenta, moyennant quelque argent, sur une victime complaisante, mais reçut lui-même une râclée instructive d'un autre paysan qui s'était mépris sur la sincérité de ses intentions (1).

Flaubert corrigeait comme des devoirs les observations du jeune homme. Il coupait impitoyablement les épithètes inutiles, redressait la cadence d'une période, « se fâchait lorsque deux phrases se suivant avaient le même dessin et le même rythme (2) ». Maupassant ne se décourageait pas, remportait patiemment au Ministère ses notes criblées de ratures, et préparait avec plus de soin le nouvel essai qu'il devait présenter au maître le dimanche suivant.

D'ailleurs, par sa nature même et son éducation antérieure, Maupassant se trouvait tout préparé à recevoir les leçons de Flaubert. Il y avait chez les deux écrivains, de même race et de même tempérament, une disposition commune à considérer la

(1) Cette anecdote est contée tout au long par P. Marion dans *la République française* du 22 mars 1904. La scène se passe dans un champ de Canteleux, près de Dieppedalle.

(2) A. Brisson, *loc. cit.*

Digitized by Google

vie comme spécialement faite pour l'art : c'est en observant tout près de lui la nature et l'homme que l'artiste se documentera, il devra toujours chercher à découvrir des combinaisons nouvelles de ces deux éléments, et son investigation ne sera jamais stérile, car les combinaisons sont inépuisables. Aussi le détail précis prend-il dans le roman une importance capitale, et l'effet rendu sera d'autant plus puissant que le détail, par sa petitesse même et souvent par sa banalité, sera plus vécu, plus proche de la réalité moyenne. Telle est la méthode que Flaubert inculqua à Maupassant, par son enseignement et par son exemple.

C'est pendant cette période de sa vie que Maupassant se lia, grâce à Flaubert, avec la plupart des écrivains et des artistes qui furent ses amis. Il les rencontrait presque tous à Croisset, lorsqu'il allait passer ses dimanches auprès de son maître, ou bien à Paris, dans le modeste salon qu'il a décrit lui-même, dont il a raconté les réceptions et dépeint les familiers (1). C'est là qu'il connut Tourguéneff, Alphonse Daudet, Emile Zola, Paul Alexis, Catulle Mendès, Emile Bergerat, J.-M. de Heredia, Huysmans, Hennique, Céard, Léon Cladel, Gustave Toudouze, Edmond de Goncourt, l'éditeur G. Charpentier, Philippe Burty, Georges Pouchet,

(1) *Etude sur Gustave Flaubert*, pp. LXI et suiv

Digitized by Google

Frédéric Baudry. Presque tous, il les retrouvait aux jeudis de Zola, où il voyait aussi Edouard Rod, Duranty, Cézanne, Th. Duret, François Coppée, Maurice Bouchor, Marius Roux, et même, à de lointains intervalles, Taine, Renan, Maxime du Camp et Maurice Sand (1).

Avec plusieurs d'entre eux, Maupassant entretint des relations très cordiales : notamment, à partir de 1876, il fréquenta beaucoup Tourguéneff, qui s'intéressait à ses débuts et lisait ses premiers manuscrits (2). Plus tard, Tourguéneff contribua à répandre en Russie les œuvres de son jeune ami.

En 1880, Maupassant, qui songeait à publier, dans *le Gaulois* une série d'articles sur les grands écrivains étrangers, voulut commencer la série par une étude sur Tourguéneff; celui-ci, qui avait, au moins autant que Flaubert, l'horreur de la critique et le respect ombrageux de l'art, se déroba gentiment à ce qu'il considérait comme une sorte de « réclame amicale ». Maupassant dut s'incliner; il se borna à consacrer à son ami une très courte chronique sous ce titre : « L'inventeur du mot *nihilisme* (3) »; et il n'écrivit l'article dont il avait conçu le projet qu'après la mort de Tourguéneff, trois ans plus

(1) P. Alexis : *Emile Zola ; Notes d'un ami*, p. 180.
(2) Cf. E. Halperine-Kaminsky : *Iwan Tourguéneff d'après sa correspondance avec ses amis français*, pp. 267 à 275.
(3) *Gaulois*, du 21 novembre 1880.

Digitized by Google

tard (1). Il préparait une nouvelle étude sur le grand romancier russe, destinée à la *Revue des Deux-Mondes*, quand il tomba malade, à la fin de 1891.

Les Goncourt ont rapporté dans leur *Journal* (2) ce qu'étaient ces réunions d'amis à Croisset, auxquelles Maupassant assistait. Ils notent tout particulièrement le souvenir d'une certaine soirée de Pâques, où Flaubert avait invité ses intimes (3).

Nous partons, Daudet, Zola, Charpentier et moi, pour aller dîner et coucher chez Flaubert, à Croisset. Maupassant vient nous chercher, en voiture, à la gare de Rouen, et nous voici reçus par Flaubert... La soirée se passe à conter de grasses histoires, qui font éclater Flaubert, en ces rires qui ont le *pouffant* des rires de l'enfance.

Moins solennelles encore étaient les séances chez Zola. Les après-midi du jeudi, successivement rue Saint-Georges et rue de Boulogne, réunissaient régulièrement les familiers de la maison dont la plupart se rencontraient aussi l'été à Médan. Parmi eux s'était formé, dès 1876, un petit groupe

(1) *Gaulois*, du 5 septembre 1883.
(2) Notamment, t. VI, 28 mars 1880
(3) Cf. la lettre d'invitation de Flaubert à Maupassant pour ce jour-là (*Correspondance*, IV, 378-379). Le texte des Goncourt permet de préciser la date de cette lettre jusque-là incertaine. — La lettre de Flaubert nous apprend qu'il avait aussi invité pour cette même soirée Jules Lemaître.

Digitized by Google

de jeunes écrivains, les cinq, ceux que les journaux de l'époque appelaient « la queue de Zola ». L'un des cinq a raconté comment s'était constituée l'association dont G. de Maupassant faisait partie (1) : il y fut amené et présenté par Paul Alexis, qui l'avait rencontré chez Flaubert, et qui avait fait la connaissance de Léon Hennique, d'Henry Céard et de Huysmans en plein Parnasse, à *la République des Lettres*, que dirigeait Catulle Mendès. Une amitié véritable, des tendances littéraires communes les unissaient : ils devaient affirmer l'une et manifester les autres en publiant, quatre ans plus tard, aux côtés du maître, les fameuses *Soirées de Médan*.

Grâce à ses nouveaux amis, grâce aussi à la recommandation de Flaubert, Maupassant eut accès à *la République des Lettres;* il était également de ces dîners que donnait Catulle Mendès, rue de Bruxelles, et que Flaubert présida quelquefois. Maupassant vint s'asseoir à cette table fraternelle, « souriant et courtois, comme un homme qui se trouverait en son milieu naturel (2) » ; peut-être jugeait-il que les discussions d'esthétique y tenaient, pour son goût, trop de place ; mais il y rencontrait du moins quelques hommes de lettres qu'il ne connaissait pas encore, Henry Roujon, Léon Dierx, Stéphane Mallarmé, Villiers de l'Isle-

(1) Paul Alexis, *op. cit.*, pp. 181-183.
(2) Henry Roujon, *loc. cit.*

Digitized by Google

Adam. En août 1876, à la suite d'un article malveillant sur Renan, paru dans *la République des Lettres*, mais dont Catulle Mendès n'était pas l'auteur, Flaubert mena grand bruit : il fit rayer son nom de la liste des collaborateurs, refusa l'envoi du journal, et engagea Maupassant à l'imiter, « à lâcher franchement » Mendès et ses amis malgré l'accueil chaleureux qu'ils lui avaient fait (1). Maupassant ne suivit pas le conseil de son maître : il expliqua l'article, sans l'excuser (2), et, deux mois plus tard, fit paraître dans *la République des Lettres*, qui avait déjà publié des vers de lui, une étude enthousiaste sur Flaubert (3).

A mesure qu'il se faisait connaître dans plusieurs cercles de lettrés par ses premières publications, — parfois soustraites à la censure rigoureuse de Flaubert et d'ailleurs signées d'un pseudonyme, — Maupassant eut accès dans certains salons où l'on patronnait les jeunes écrivains. Souvent il y était introduit par son maître ; grâce à lui notamment, il fut invité à Saint-Gratien, chez la princesse Mathilde ; lorsque Maupassant eut publié ses premières pièces, *Histoire du vieux temps* et *la Répétition*, Flaubert s'entremit pour les faire jouer chez la princesse par Mme Pasca (4). Mau-

(1) *Correspondance* de Flaubert, IV, pp. 239-241.
(2) *Ibid.*, IV, p. 242.
(3) *Ibid.*, IV, p. 246.
(4) *Ibid.*, IV, pp. 322 et 354.

Digitized by Google

passant fréquentait aussi le salon de Mme Eugène Yung, la femme du directeur de *la Revue bleue*, et celui de Mme Adam, qui dirigeait *la Nouvelle Revue*.

III

En 1878, Maupassant avait quitté le Ministère de la Marine pour celui de l'Instruction publique. Il se félicita d'abord du changement, parce que sa nouvelle situation semblait lui assurer plus de loisir. « Vous voilà un peu plus tranquille, lui écrit Flaubert; vous allez retravailler (1). » C'est qu'en effet il éprouvait chaque jour davantage le désir d'une indépendance absolue, qui lui permettrait de se consacrer tout entier à la littérature. Aussi ne tarde-t-il pas à se plaindre de son métier, absorbant et tyrannique, qui dérobait à la poésie ses meilleures heures. Et Flaubert se lamente avec lui :

Que je vous plains de n'avoir pas le temps de travailler ! Comme si un bon vers n'était pas cent mille fois plus *utile* à l'instruction du public que toutes les sérieuses balivernes qui vous occupent (2) !

C'est encore Flaubert qui avait recommandé son

(1) *Correspondance*, IV, p. 285.
(2) *Ibid.*, IV, p. 312 (novembre ou décembre 1878).

Digitized by Google

disciple à Bardoux, ministre de l'Instruction publique dans le ministère Dufaure; Bardoux attacha d'abord Maupassant à son cabinet en qualité de secrétaire; puis il le fit nommer, au commencement de 1879, employé au premier bureau du Cabinet et du Secrétariat (1). A la fin de la même année, Maupassant reçut le ruban d'officier d'Académie (2), qu'il ne porta, paraît-il, qu'une fois, dans une soirée ministérielle (3); ce petit incident devait bien l'amuser, plus tard, lorsqu'il faisait cette profession de foi intransigeante que ses amis ont recueillie : « Je n'écrirai pas dans la *Revue des Deux Mondes*. Je ne serai pas de l'Académie. Je ne serai pas décoré. » Nous aurons d'ailleurs à montrer qu'il n'a pas tenu bon jusqu'au bout sur les trois points.

Au ministère de l'Instruction publique Maupassant retrouvait un de ses amis de *la République des Lettres*, Henri Roujon, qui était alors à la Direction de l'enseignement primaire (4). Maupassant, paraît-il, faisait avec beaucoup de conscience sa besogne, qui lui était pourtant fastidieuse et qui l'arrachait à de plus chères occupations. Mais il n'en rêvait pas moins au jour où il pourrait s'éva-

(1) Cf. la nomination dans le *Bulletin de l'instruction publique*, du 1er février 1879.
(2) *Ibid.*, année 1879, p. 1105.
(3) *Souvenirs* de M. Charles Lapierre.
(4) H. Roujon, *loc. cit.*

Digitized by Google

der tout à fait, ayant conquis sa liberté par une œuvre décisive. Ce jour arriva quand il eut publié *Boule de Suif;* alors seulement, affranchi de toute inquiétude matérielle par un traité avantageux avec un journal, se sentant sûr de sa vocation et maître de son talent, il quitta le ministère. Encore eut-il soin, pour se réserver la faculté de reprendre son poste, de demander un congé d'un an, qu'il obtint avec la complicité de son nouveau ministre, Jules Ferry, et de M. Alfred Rambaud, alors chef du Cabinet.

IV

La publication de *Boule de Suif*, dans *les Soirées de Médan*, bientôt suivie d'un volume de vers édité par la librairie Charpentier, marque la fin de cette seconde période. Nous avons essayé de montrer quelle était à cette époque la vie de Maupassant, très mouvementée, pleine de gaieté et de force, d'exubérance et de jeune enthousiasme ; nous avons vu quelles impressions nouvelles enrichissent son observation, quelle discipline rigoureuse forma et assouplit son talent, dans quels milieux littéraires il se complut. Il reste à faire l'histoire de ses premières œuvres, pour expliquer comment

Digitized by Google

il choisit sa voie entre les divers genres qui sollicitaient alors l'activité de son esprit : le théâtre, la poésie et la nouvelle.

C'est presque uniquement comme poète que Flaubert a connu Maupassant ; ce sont les vers de son disciple qu'il examinait, corrigeait et recommandait parfois dans certaines revues ou dans certains journaux. Sans doute, dès cette époque, Maupassant songeait et se préparait longuement à une autre forme d'art. Mais la poésie était chez lui plus spontanée et plus facile ; en outre, elle satisfaisait mieux ce désir de production immédiate, ce besoin de se faire connaître qui caractérisent tout écrivain à ses débuts. Aussi écrivit-il beaucoup de vers entre 1872 et 1880 ; et même il en publiait un grand nombre qu'il ne soumettait pas au jugement de son maître.

Comme s'il voulait mieux marquer la distinction qu'il faisait entre ses premiers essais et l'œuvre future qu'il sentait en lui, il signa presque toujours ses poésies d'un pseudonyme, Guy de Valmont, Maufrigneuse ou Joseph Prunier (1). De tous ces pseudonymes, Guy de Valmont est celui dont il fit le plus grand usage : il l'avait formé en associant à son prénom le nom d'un chef-lieu de canton des environs de Fécamp (2). La pièce intitulée *Au bord*

(1) Cf. G. Vicaire, art. *Maupassant*, dans *le Manuel de l'amateur de livres français du XIX[e] siècle*. Fascicule 14, 1903.

(2) Cf. plus haut, p. 48.

Digitized by Google

de l'eau, ainsi que *la Dernière escapade*, qui parurent pour la première fois dans *la République des Lettres*, en 1876, sont signées Guy de Valmont (1).

Tous les vers de cette époque ne se retrouvent pas dans le recueil que Maupassant publia en 1880 chez Charpentier ; pour ce livre, il dut faire un choix, sous le contrôle et avec les conseils de Flaubert (2). Tous même ne furent pas imprimés du vivant de l'écrivain; après sa mort, M[me] de Maupassant communiqua à quelques amis plusieurs cahiers manuscrits, et les pièces les plus intéressantes parurent alors pour la première fois dans certains journaux (3).

Nous nous occuperons seulement ici des pièces qui ont une histoire, soit par les conditions dans lesquelles elles furent composées, soit par les circonstances de leur publication.

Le recueil paru en 1880 ne comprend que des vers écrits après 1875. Il y a une grande différence d'inspiration et de forme entre ces pièces et celles que Maupassant composa entre 1865 et 1875 et

(1) La pièce intitulée *la Dernière escapade* fut réimprimée dans *le Gaulois* en 1878 M. le vicomte de Spœlberch de Lovenjoul me signale aussi *En Canot*, paru sous le même pseudonyme dans *le Bulletin français* (10 mars 1876) et réimprimé dans *le Gaulois* (12-13 février 1896.)

(2) Cf. notamment *Correspondance* de Flaubert, IV, p. 378.

(3) On trouvera ces vers inédits de Maupassant surtout dans l'étude déjà citée de M. A. Brisson. Cf. aussi *le Temps* du 7 décembre 1897; *le Journal des Débats*, du 7 juillet 1893; *les Annales politiques et littéraires*, du 10 décembre 1897.

Digitized by Google

dont on a conservé le manuscrit, portant des annotations et des corrections qui sont sans doute de la main de Flaubert. Les fragments qui en ont été publiés attestent surtout un enthousiasme sincère pour la nature, dont le jeune poète sentait profondément le charme et goûtait sans mesure toutes les joies. Ce sont le plus souvent des visions nostalgiques d'herbages, de pommiers en fleurs, de marines, qui hantent l'imagination du rhétoricien enfermé au lycée de Rouen ; puis les premières amourettes, chantées sur un mode quelque peu déclamatoire ; en ces déclarations brûlantes, espérances, prières ou regrets, madrigaux, sonnets ou épîtres, l'influence de Musset est sensible. Plus tard, parmi d'autres pièces où Maupassant a noté ses impressions de la Seine et de la banlieue parisienne, comme il chantait naguère la campagne normande, parmi ses souvenirs de canotage, quelques vers philosophiques, d'un ton plus soutenu, apparaissent : c'est, par exemple, *l'Espérance et le Doute* (1), comparaison régulière entre le sort de Christophe Colomb et l'incertitude de la destinée humaine. Parfois, certains petits paysages exotiques, reflet de lune sur des tables de nacre et sur des tours de porcelaine, lanternes peintes, broderies étranges, sont comme une imitation lointaine de

(1) Cf. *Annales politiques et littéraires*, 12 décembre 1897, p. 373. Cette pièce est datée de Paris, 1871.

Digitized by Google

celui qui avait été, en poésie, le premier maître de Maupassant, de Louis Bouilhet (1).

Avec une indulgence que l'on ne s'explique pas toujours, Flaubert trouvait que ces premiers vers « valaient bien tout ce qu'on imprime chez les *Parnassiens* (2) ». Avec le temps, ajoutait-il, le jeune homme gagnerait de l'originalité, une manière individuelle de voir et de sentir. Mais il aurait voulu lui voir entreprendre « une œuvre de longue haleine (3) » et c'est sans doute sur les conseils de son maître que Maupassant composa des pièces plus importantes, ces espèces de nouvelles en vers, comme *Au bord de l'eau*, *le Mur*, *Vénus rustique*, *la dernière Escapade*, qui figureront, quatre ans plus tard, dans le recueil de Charpentier.

L'une des premières en date est celle qui s'intitule *Au bord de l'eau*, et qui parut en 1876 dans *la République des lettres*. Le manuscrit, signé Guy de Valmont, avait été envoyé à Catulle Mendès avec une chaude recommandation de Flaubert. C'est cette même pièce que Jules Lemaître se rappelle avoir entendu lire par le maître de Croisset quand il se rencontra pour la première fois chez lui avec Maupassant (4). L'enthousiasme débordant de

(1) *Ibid.* La pièce intitulée *le Sommeil du mandarin* est datée de Paris, 1872.
(2) *Correspondance*, IV, p. 146 (lettre du 23 février 1873).
(3) *Ibid.*
(4) *Contemporains*, V, p. 2.

Digitized by Google

Flaubert inspira quelque méfiance à Catulle Mendès et à M. Henry Roujon, qui était alors secrétaire de la rédaction à *la République des lettres*. Pourtant les vers furent lus, relus, acceptés et imprimés sans retard entre une pièce de Léon Dierx, un fragment d'E. Poë et un extrait d'une féerie de Flaubert, *le Royaume du pot-au-feu*. « On lut les vers du nouveau-venu ; quelques parnassiens, qui ne badinaient pas sur les questions de facture, firent leurs réserves. Mais on s'accorda généralement à penser que l'auteur était « un monsieur (1) ».

Il est inexact, comme on le croit d'ordinaire, que c'est cette pièce de vers, *Au bord de l'eau*, qui valut quelques années plus tard à Maupassant la grosse réclame d'un scandale et d'un procès à Etampes. Il s'agissait en réalité d'un autre poème, également réimprimé dans le volume *Des Vers*, et nous aurons à rappeler cette aventure. L'erreur s'explique peut-être par les termes d'une lettre que Flaubert écrivit alors à son disciple et qui fit grand bruit ; c'est la lettre même qui fut publiée en tête du volume, en 1880. Le sujet de la pièce incriminée y est ainsi résumé : « Deux amants, une lessivière, le bord de l'eau ! » et il est certain que cette courte allusion ne peut s'appliquer aux vers qui étaient poursuivis, et qu'elle convient parfaitement,

(1) H. Roujon, *loc. cit.*

Digitized by Google

en revanche, à ceux dont nous venons de nous occuper. Cette confusion de Flaubert, qui était pourtant fort au courant de l'affaire, comme le prouvent ses autres lettres, est assez difficile à justifier.

Cette même année 1876, Maupassant publia dans *la République des Lettres* une étude sur Flaubert. A cette occasion, le maître, sincèrement touché, écrit à son disciple :

Vous m'avez traité avec une tendresse filiale. Ma nièce est enthousiasmée de votre œuvre. Elle trouve que c'est ce qu'on a écrit de mieux sur son oncle. Moi, je le pense, mais je n'ose pas le dire (1).

En même temps qu'il faisait accepter et imprimer ses premiers vers, Maupassant publiait quelques essais de critique dans les journaux où ses amis l'avaient recommandé. Il cherchait, à cette époque, à se faire une place dans le journalisme. Il écrivit notamment un article sur la poésie française qui mérita les éloges de Flaubert, malgré une légère restriction à propos de Ronsard (2). Flaubert lui-même, qui avait pourtant la haine des journaux (3),

(1) *Correspondance*, IV, p. 246 (25 octobre 1876) En 1881, Maupassant fit paraître dans *la Nouvelle Revue* un autre article sur son maître, intitulé *G. Flaubert dans sa vie intime*. Il faut rappeler aussi l'étude plus importante qui fut imprimée en tête de la correspondance de Flaubert avec George Sand, et à laquelle nous avons fait déjà de nombreux emprunts.

(2) *Correspondance*, IV, pp. 253-254 (18 janvier 1877).

(3) Cf. *Correspondance*, IV, pp. 242-243 (lettre à Maupassant de

Digitized by Google

ne reculait devant aucune démarche quand il s'agissait d'ouvrir à son protégé les portes de quelque rédaction. Il s'adresse à Raoul Duval, à M. Béhic, à Duruy pour faire entrer Maupassant à *la Nation*, soit comme courriériste théâtral (1), soit comme chroniqueur des livres; et il indique lui-même à son disciple plusieurs sujets d'articles sensationnels qui pourraient peut-être le faire remarquer et le mettre de suite hors de pair (2). Peu à peu, la collaboration de Maupassant, d'abord accueillie avec réserve, fut sollicitée, et, à partir de 1878, on trouvera son nom dans un grand nombre de journaux, principalement dans *le Gaulois, le Gil Blas, le Figaro* et *l'Echo de Paris*. Plus tard, le souvenir de ses débuts dans le journalisme, les impressions qu'il a recueillies dans le monde de la presse fourniront à Maupassant un sujet d'inspiration pour ses romans et ses nouvelles. Ainsi, toute l'action de *Bel Ami* se passe dans la société très composite qui se groupe et s'agite autour des journaux; les salles de rédac-

1876). « La haine de ces boutiques-là est le commencement de l'amour du Beau. Elles sont par essence hostiles à toute personnalité un peu au-dessus des autres. L'originalité, sous quelque forme qu'elle se montre, les exaspère... Jamais de la vie aucun journal ne m'a rendu *le plus petit* service. On n'a pas reçu les romans que j'y recommandais, ni inséré la moindre des réclames sollicitées pour des amis, et les articles qui m'étaient favorables ont passé malgré la direction desdites feuilles. »

(1) Cf. G. Flaubert, *Lettres à sa nièce Caroline*, p. 385 (lettre de 1876).

(2) Cf. *Correspondance*, IV, pp. 246-247 (25 octobre 1876).

Digitized by Google

tion, les cabinets directoriaux où le débutant avait porté ses articles et ses vers, les salons mi-littéraires, mi-politiques, où le chroniqueur coudoie le ministre et le financier le poète, tel est le milieu où s'écoule toute la vie de Georges Duroy. De plus, l'écrivain se donnera le cruel plaisir de mêler à l'action deux femmes qui ont plus ou moins flirté autour de sa réputation naissante (1).

Dans l'un de ces journaux, où il avait désormais accès, dans *le Gaulois*, Maupassant fait paraître en 1878 une importante pièce de vers, *la Dernière escapade* (2). C'est encore une sorte de nouvelle rimée, que Flaubert estimait beaucoup et que l'auteur, paraît-il, avait récitée dans plusieurs salons (3). S'il faut en croire Mme de Maupassant, la pièce aurait été d'abord proposée à *la Revue des Deux Mondes*, qui l'aurait refusée, « tout en reconnaissant qu'elle avait un grand mérite, mais parce qu'elle s'écartait trop des formes classiques familières à *la Revue* (4) ».

La même année, Maupassant travaillait à un nouveau poème, *la Vénus rustique* (5); un an plus

(1) *Les Souvenirs intimes* de Ch. Lapierre.

(2) La pièce parut dans *le Gaulois* du 19 mars 1878. Elle avait déjà été publiée dans *la République des Lettres*.

(3) D'après une lettre de Mme de Maupassant à A. Lumbroso (8 janvier 1903), *op. cit.*, p. 380.

(4) *Ibid.*

(5) *Correspondance* de Flaubert, IV, p. 303. « Que devient *la Vénus rustique?* » (15 juillet 1878.)

Digitized by Google

tard, il le soumettait au jugement de Flaubert, qui s'en montra fort satisfait et l'engagea à offrir son manuscrit à *la Nouvelle Revue* (1). Lui-même écrit une « lettre chaude » à Mme Adam, pour lui annoncer et lui recommander l'œuvre; il conseille à Maupassant de se faire appuyer en même temps par Pouchet et Tourguéneff. Mais toutes ces démarches furent infructueuses. Mme Adam n'accueillit pas *la Vénus rustique*, dont le sujet, ainsi que Flaubert l'avait prévu, alarma sans doute la pudique réserve d'une revue républicaine (2). Et Flaubert indigné eut une raison de plus pour tempêter contre la sotte lâcheté des journaux (3). Pourtant, cinq mois plus tard, en avril 1880, les négociations sont reprises : Maupassant retourne à *la Nouvelle Revue*, toujours muni d'une recommandation de son maître, et, cette fois, il y est bien reçu (4).

C'est à cette époque que Maupassant songe à réunir ses meilleurs vers pour les publier en volume. Il est guidé dans son choix par le goût difficile de Flaubert. Une pièce, entre autres, qui a pour titre *Désirs*, ne plaisait pas au maître : il y reprenait une facilité déplorable, blâmait des épi-

(1) *Correspondance*, IV, pp. 344-345 (lettre du 25 octobre 1879).
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, IV, p. 347 (lettre du 3 décembre 1879).
(4) *Ibid.*, IV, p. 385.

Digitized by Google

thètes, condamnait des images, signalait des répétions; en un mot, il engageait son disciple à supprimer le morceau, qui n'était pas « à la hauteur des autres (1) ». Maupassant ne suivit pas ce conseil ; *Désirs* figure dans le recueil *Des Vers*, mais il est facile de constater et curieux d'étudier les corrections que l'auteur y a faites d'après les indications mêmes de Flaubert.

Au moment où le livre allait paraître, un curieux incident vint à point attirer l'attention du public sur cette œuvre de début. Toutes proportions gardées, le procès d'Etampes a dans la carrière littéraire de Maupassant la même importance que le procès de *Mme Bovary* dans celle de Flaubert. Aussi n'est-il pas sans intérêt d'en rappeler avec quelque détail les circonstances (2).

Au commencement de 1880, la *Revue moderne et naturaliste* que dirigeait Harry Alis avait publié la pièce de vers intitulée *le Mur* (3), qui est une des plus belles de Maupassant, et qui eut, lors de sa première publication, un succès considérable. Personne ne s'avisa alors d'en trouver le sujet immoral et la forme scabreuse. Mais il faut dire, — ce que l'on n'a pas assez remarqué jusqu'à présent,

(1) *Correspondance* de Flaubert, IV, p. 376 (lettre de mars 1880).
(2) Cf. surtout l'article de M. Paul Marion sur *G. de Maupassant*, dans *la République française* du 22 mars 1904.
(3) Cette pièce figure en tête du recueil *Des Vers*.

Digitized by Google

— que *la Revue moderne* avait pratiqué dans le poème d'importantes coupures; cela ressort très clairement d'une lettre de Flaubert à Maupassant (1) :

La Revue moderne m'a envoyé votre « mur » ; *pourquoi l'ont-ils à moitié démoli ?* La note de la rédaction qui vous fait mon parent est bien jolie... Quant à votre *mur* plein de vers splendides, il y a des disparates de ton... mais admettons que je n'aie rien dit ; *il faut voir l'ensemble.*

Si Flaubert avait su que ces coupures étaient inspirées par le souci d'une prudente et pudique réserve, il se serait montré moins indulgent encore pour cette revue qui lui paraissait « gigantesque ». En effet, malgré son titre qui semblait un programme, *la Revue moderne et naturaliste* avait jugé à propos de supprimer quelques tirades un peu brutales, susceptibles d'effaroucher un public timoré. Maupassant avait conté galamment l'aventure d'un couple mondain qui marivaude dans un parc, sous le clair de lune complice; le dénouement alerte qui nous montre les jeux capricieux de deux ombres amoureuses confondues sur la blancheur d'un mur évoque en termes précis quelques sensations sincères. Mais sans doute y a-t-il *naturalisme* et *naturalisme;* Maupassant ne s'en était pas avisé; on le

(1) *Correspondance*, IV, p. 353.

Digitized by Google

lui fit bien voir, en pratiquant dans son *Mur* plusieurs brèches opportunes.

La Revue d'Henry Allis s'imprimait à Etampes; l'imprimeur, nommé Allieu, était en même temps propriétaire d'un petit journal local. Quand *la Revue moderne et naturaliste* eut disparu, morte jeune comme il convient à une revue d'avant-garde, l'imprimeur songea à en utiliser les dépouilles au profit de son journal. Aussi imprima-t-il sans scrupules, non pas *le Mur*, tel qu'il avait déjà été publié, mais précisément les fragments supprimés, qui avaient été composés à son imprimerie et qui lui avaient été laissés pour compte. De plus, et afin qu'on ne se méprît pas sur ses intentions, il joignit à la pièce une petite note explicative, en italiques, dans laquelle il soulignait le caractère du morceau et souhaitait un procès à l'auteur (1). Le parquet d'Etampes ne se le fit pas dire deux fois; et en février 1880 des poursuites judiciaires furent décidées contre G. de Maupassant « pour outrage aux mœurs et à la morale publique ».

Heureusement les amis de Maupassant intervinrent et mirent en avant quelques personnalités influentes, de sorte que le procès n'eut pas lieu; mais on s'arrangea cependant pour que l'auteur ne perdît pas entièrement le bénéfice de la réclame qu'une

(1) Cf. ce détail dans une lettre de Flaubert à Maupassant. *Correspondance*, IV, p. 369.


Digitized by Google

pareille aventure pouvait faire à son livre. Flaubert le premier s'était ému; tout d'abord, la nouvelle l'avait réjoui, mais il réfléchit que, son ami étant fonctionnaire public, l'affaire pouvait lui être préjudiciable : « Je crains, lui écrit-il, la pudibonderie de ton Ministère. Ça va peut-être t'attirer des embêtements? Rassure-moi *tout de suite* par un mot (1). » En attendant, il conseillait une attitude prudente, pour ne pas irriter les juges, et il intéressait à la cause de son disciple plusieurs puissants personnages avec lesquels il était lié, personnellement ou indirectement : Grévy, Wilson, Cordier, sénateur de la Seine-Inférieure; il fit intervenir aussi son ancien éditeur, Laurent-Pichat, devenu sénateur, qui naguère avait été lui-même poursuivi pour avoir publié *Madame Bovary;* il songea que Mme Adam pouvait être de quelque utilité, ayant l'intention d'accueillir prochainement dans *la Nouvelle Revue* des vers de Maupassant : on lui conta la chose; on faisait appel en même temps aux avis juridiques du conseiller Demaze et de Raoul Duval. Enfin Flaubert écrivit au ministre Bardoux « quelque chose de *corsé* », comme il le dit lui-même (2) : Bardoux était un fin lettré; il avait publié en 1857 un volume de vers, *Loin du monde,* sous le pseudonyme d'Agénor Brady; aussi

(1) *Correspondance,* IV, p. 364 (lettre du 13 février 1880).
(2) *Ibid.,* p. 370.

Digitized by Google

était-il très bienveillant pour les écrivains; et son intervention fut sans doute décisive pour arrêter les poursuites.

D'autres amis du poète menaient campagne de leur côté. Aurélien Scholl, qui possédait à Etampes une belle propriété, fit auprès du procureur plusieurs démarches personnelles (1).

L'affaire fut vite étouffée, mais non sans qu'on eût pris soin de mettre le public au courant. C'est encore Flaubert qui rendit ce service à son ami. Il avait d'abord songé à demander le concours du *Rappel*, où Vacquerie lui avait promis un excellent accueil. Mais, sur la demande même de Maupassant, c'est au *Gaulois* qu'il écrivit sa fameuse lettre, dont la forme l'embarrassait quelque peu (2). Entre temps, Raoul Duval avait obtenu du procureur général que l'on renonçât aux poursuites (3). Mais la lettre était écrite ; elle parut dans *le Gaulois* du 21 février; et, après la mort de Flaubert, Maupassant la reproduisit en tête de la troisième édition de son volume de vers, chez Charpentier (4).

(1) Cf. A. Lumbroso, pp. 365 et 366. Voyez notamment la lettre de remerciement que Maupassant écrivit à Aurélien Scholl en lui envoyant son volume *Des Vers*.

(2) Cf. *Correspondance*, IV, p. 371 : « La lettre pour *le Gaulois* est difficile à cause de ce qu'il ne faut pas dire. Je vais tâcher de la faire le plus dogmatique possible. »

(3) Cf. *Correspondance* de Flaubert, IV, p. 371.

(4) Il y a dans cette édition, outre la dédicace à Flaubert, qui se retrouve dans les éditions postérieures, une courte préface de Mau-


Digitized by Google

La lettre de Flaubert, très spirituelle, résumait vivement les circonstances du procès, et, rappelant l'aventure de *Madame Bovary*, posait la question de la moralité, non pas dans l'Etat, comme l'auteur l'avait d'abord écrit, par inadvertance, mais *dans l'art*. Et, à ce propos, on n'a pas remarqué jusqu'à présent combien la lettre publiée dans *le Gaulois* et reproduite textuellement au tome quatrième de *la Correspondance* (1) est différente de

passant, datée du 1er juin 1880, qui n'a pas été réimprimée. En voici les principaux passages : «... En tête de la nouvelle édition de ce volume, dont la dédicace l'a fait pleurer (Flaubert)... je veux reproduire la superbe lettre qu'il m'adressa pour défendre un de mes poèmes, *Au bord de l'eau*, contre le parquet d'Etampes qui m'attaquait. Je fais cela comme un suprême hommage à ce Mort qui a emporté assurément la plus vive tendresse que j'aurai pour un homme, la plus grande admiration que je vouerai à un écrivain, la vénération la plus absolue que m'inspirera jamais un être, quel qu'il soit. Et par là, je place encore une fois mon livre sous sa protection qui m'a déjà couvert, quand il vivait, comme un bouclier magique contre lequel n'ont point osé frapper les arrêts des magistrats. » On voit, d'après cette citation, que Maupassant rapporte à la pièce *Au bord de l'eau* les poursuites du parquet d'Etampes ; et sans doute il n'y aurait rien à dire contre le témoignage du poète lui-même, si nous n'avions d'autres raisons sérieuses de croire que l'affaire s'est passée comme nous l'avons racontée. Au nombre de ces arguments, il faut surtout citer les lettres de Flaubert dont nous avons fait usage, et particulièrement l'une d'elles (*Correspondance*, IV, p. 369) où il est expressément question du *Mur*. Voir aussi le récit de M. Paul Marion (*République Française* du 22 mars 1904) auquel nous avons fait de nombreux emprunts. Il ne paraît pas douteux que c'est bien *le Mur* et la note qui l'accompagnait qui attirèrent l'attention du parquet d'Etampes. Mais il est possible que la pièce *Au bord de l'eau* ait été publiée aussi dans le même journal et ait contribué au scandale. Nous ne pouvons apporter sur ce point de certitude absolue.

(1) Pp. 372 et suiv.

Digitized by Google

celle qui figure en tête du volume de vers. Il y a plus de vingt-cinq variantes, toutes très importantes, et dont la plupart s'expliquent surtout par des scrupules de styliste, Flaubert n'ayant pas voulu conserver au texte destiné à paraître en tête d'une œuvre littéraire la forme primesautière, un peu vive et négligée, qui caractérise sa correspondance. Il a donc atténué ou supprimé quelques boutades trop violentes, et, par mesure de prudence, sans doute, il a fait disparaître dans la rédaction définitive tout un paragraphe consacré à Bardoux, à « *l'ami Bardoux* », dans lequel il rappelait que le ministre s'était naguère enthousiasmé à la lecture d'*Au bord de l'eau* (1). Cette lettre, qui devait de-

(1) Cf. *Correspondance,* IV, p. 375 ; le passage est d'ailleurs entre parenthèses. Voici quelques autres variantes curieuses ou simplement amusantes. Flaubert avait d'abord écrit : « Comment se fait-il qu'une pièce de vers, insérée autrefois à Paris dans un journal qui n'existe plus, soit poursuivie, étant reproduite dans un journal de province auquel peut-être tu n'as pas donné cette permission et dont tu ignorais sans doute l'existence ? » Renseigné, probablement, par Maupassant sur les circonstances exactes de la publication, il supprime la dernière partie de sa phrase, qui se termine ainsi : «... soit criminelle du moment qu'elle est reproduite par un journal de province ? » — Parlant du procès de *Madame Bovary,* il écrit successivement : « Procès qui m'a fait une réclame gigantesque *et* à laquelle j'attribue les trois quarts de mon succès » (*Correspondance*) et : « Procès qui m'a fait une réclame gigantesque, à laquelle j'attribue les deux tiers de mon succès » (Edit. *Des Vers.*) — « Sont-ils payés pour démonétiser la République en faisant pleuvoir dessus le mépris et le ridicule ? Je le crois » (*Correspondance*) et : « Veulent-ils démonétiser la République ? Oui, peut-être ! » (Edit. *Des Vers.*) « On n'est plus aux beaux jours de M. de Villèle. » (*Correspondance*), et : « On n'est plus aux beaux jours de la Restauration. »

Digitized by Google

venir une préface, avait tout d'abord le ton et presque les intentions d'un manifeste, et il n'est pas étonnant que Flaubert en ait adouci légèrement la forme.

Au moment où les poursuites du parquet d'Etampes, annoncées et commentées par plusieurs journaux, avaient attiré l'attention du public sur l'auteur, le livre était déjà prêt à paraître. Maupassant avait fait un choix de ses meilleures pièces ; il avait choisi lui-même pour son recueil le titre très simple *Des Vers*, qu'il soumet à l'approbation de son maître (1). Le manuscrit en fut envoyé à la librairie Charpentier, précédé d'une chaude recommandation de Flaubert à Mme Marguerite Charpentier.

Je demande à votre mari comme *un service personnel* de publier maintenant, c'est-à-dire avant le mois d'avril, le volume de vers de Guy de Maupassant, parce que cela peut servir au susdit jeune homme pour faire recevoir aux Français une petite pièce de lui (2). J'insiste. Ledit Maupassant a beaucoup, mais beaucoup de talent ! C'est moi qui vous l'affirme et je crois m'y connaître. — Ses vers ne sont pas ennuyeux, premier point pour le public, — et il est poète, sans étoiles et sans petits oiseaux. — Bref, *c'est mon disciple* et je l'aime comme

(Edit. *Des Vers*), etc.. D'une façon générale, le second texte est plus modéré et aussi plus correct.

(1) *Correspondance* de Flaubert, IV, p. 356 (lettre du 8 janvier 1880).

(2) Il s'agit sans doute de *la Répétition*, petite pièce en vers.

Digitized by Google

un fils. Si votre légitime ne cède pas à toutes ces raisons-là, je lui en garderai rancune, cela est certain... (1).

Quelques jours après, Flaubert apprend que sa lettre est arrivée mal à propos, Mme Charpentier étant alors en couches et Charpentier malade. Aussi laisse-t-il passer une semaine avant d'écrire à l'éditeur une nouvelle lettre que suivirent de multiples démarches de Maupassant lui-même (2). Enfin le livre fut reçu et parut avant le 1er mai 1880. Il y eut trois éditions en deux mois : la troisième, postérieure à la mort de Flaubert, est précédée de la courte préface dont nous avons donné plus haut quelques extraits. En 1884, Havard, qui était à cette époque-là l'éditeur attitré de Maupassant, donna une nouvelle édition, accompagnée d'un portrait gravé à l'eau-forte par Le Rat, et, depuis, il y eut encore à la librairie Ollendorff deux autres éditions différentes, dont une illustrée.

Jusqu'à sa mort, Flaubert ne cessa de s'intéresser à ce livre dont il avait préparé le succès et qui lui était dédié. La dédicace (3) « remua en lui tout un monde de souvenirs, » et il avoue qu'il a pleuré

(1) *Correspondance* de Flaubert, IV, p. 352.

(2) *Ibid.*, p. 356. La lettre à Charpentier (IV, p. 367) insiste sur la nécessité qu'il y a à imprimer le volume rapidement : « Imprimez donc tout de suite son volume, afin qu'il paraisse au printemps. Il crève d'envie d'être publié et il *a besoin* de l'être... »

(3) A Gustave Flaubert, à l'illustre et paternel ami que j'aime de toute ma tendresse, à l'irréprochable maître que j'admire avant tous.

Digitized by Google

en la lisant (1). Quant à l'œuvre elle-même, il la jugeait personnelle, et y admirait surtout une grande indépendance et une belle franchise d'inspiration (2). Aussi n'hésita-t-il point à écrire personnellement, pour la recommander, non seulement à T. de Banville, mais encore, et bien qu'il lui en coûtât, à « tous les idiots qui faisaient des comptes-rendus, soi-disant littéraires, dans les feuilles ». C'est ce qu'il appelait : « dresser ses batteries (3). »

V

Telle est à peu près toute l'histoire poétique de Maupassant (4). Il reste, pour compléter celle de ses débuts littéraires, à rappeler les circonstances dans lesquelles fut publiée sa première nouvelle, *Boule de Suif*.

A vrai dire, elle n'était pas tout à fait la première : l'*Almanach lorrain de Pont-à-Mousson* imprima, en 1875, une nouvelle terrifiante, *la Main d'écorché*, sorte d'esquisse de la future nouvelle

(1) *Correspondance*, IV, p. 380.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, p. 381.
(4) Nous ne signalerons que pour mémoire les pièces de vers érotiques publiées en Belgique : *Ma Source, la Femme à barbe*, etc. Elles parurent dans *le Nouveau Parnasse satirique du XIXe siècle*, à Bruxelles, en 1881.

Digitized by Google

la Main, qui paraîtra dix ans plus tard dans *les Contes du jour et de la nuit*. De plus, *la Mosaïque*, recueil hebdomadaire illustré, édité par l administration du *Moniteur Universel*, publia, en 1877 (1), *le Donneur d'eau bénite*, sous la signature de G. de Valmont. C'est un récit de deux cents lignes environ, fort candide : un enfant de paysan, volé tout petit par des saltimbanques, puis recueilli, adopté, élevé par une dame riche, et retrouvant, reconnaissant son père dans un vieux donneur d'eau bénite (2). Sous le même pseudonyme, *la Mosaïque* de 1878 (3) donne aussi un autre récit : *Coco, coco, coco frais*, qui n'a pas été recueilli dans les œuvres complètes de Maupassant.

Enfin nous savons qu'en 1877 Maupassant travaillait à un roman. Dans une lettre qu'il écrit à sa mère, de son bureau du ministère de la Marine, il lui parle de cette œuvre qui semble le préoccuper vivement :

Je travaille en ce moment beaucoup à mon roman. Mais c'est rudement difficile ; surtout pour la mise en place de chaque chose et les transitions. Enfin dans quatre ou cinq mois je serai bien avancé... (4).

(1) 45e livraison de l année 1877.
(2) D'après G. Vicaire, *Bibliographie de Maupassant*.
(3) Pp. 256-296.
(4) Lettre inédite publiée par A. Lumbroso, pp. 114 et suiv. La lettre n'est pas datée. M. Lumbroso indique quelques bonnes raisons

Digitized by Google

Quel est le roman en question? Evidemment ce ne peut être *Boule de Suif*,qui est une nouvelle et qui fut écrit en quelques mois, entre 1879 et 1880. Il est peu vraisemblable également qu'il s'agisse d'*Une vie*, publiée cinq ans plus tard. Sans doute, ce roman est-il un essai littéraire abandonné pour d'autres projets. En tout cas, Maupassant en avait communiqué le plan à Flaubert, qui s'en déclarait « enchanté (1) ».

Ces détails bibliographiques montrent que ce serait une erreur de considérer Maupassant, entre 1870 et 1880, comme uniquement occupé de poésie. Dès 1875, il songeait à la nouvelle et au roman, il se préparait à ces deux genres,auxquels il devra le meilleur de sa gloire. Mais peut-être attendait-il pour se décider quel'orientation définitive lui fût donnée par le succès de ses deux livres : *Boule de Suif* et *Des Vers* parurent en librairie la même année; après leur publication, l'auteur ne se fit plus illusion ; il vit fort nettement de quel côté se trouvait la voie qu'il devait suivre.

Maupassant lui-même a écrit l'*Histoire des soirées de Médan* en un article qui parut dans *le Gaulois*, peu de temps avant la première édition du volume (2). Cette chronique, sous forme de lettre

qui permettent de la rapporter à l'année 1877 ; — en tout cas, elle n'est pas postérieure à 1878.

(1) *Correspondance*, IV, p. 303 (lettre du 15 juillet 1878).

(2) *Gaulois* du 17 avril 1880.

Digitized by Google

au directeur du *Gaulois*, est en même temps une véritable profession de foi littéraire, fort curieuse, et qui mériterait d'être conservée. On en pourrait utilement comparer les déclarations à celles que l'auteur de *Pierre et Jean* fera, huit ans plus tard, dans son étude sur le roman.

Quelques notes sur la composition des *Soirées de Médan* accompagnent ce programme mitigé auquel il semble bien que le souci de rassurer un public prévenu ne soit pas totalement étranger. Nous les reproduirons ici textuellement en leur conservant cette forme familière et confidentielle qui leur donne tout leur prix :

Nous nous trouvions réunis, l'été, chez Zola, dans sa propriété de Médan.

Pendant les longues digestions des longs repas (car nous sommes tous gourmands et gourmets, et Zola mange à lui seul comme trois romanciers ordinaires), nous causions. Il nous racontait ses futurs romans, ses idées littéraires, ses opinions sur toutes choses. Quelquefois il prenait son fusil, qu'il manœuvre en myope, et tout en parlant il tirait sur des touffes d'herbe que nous lui affirmions être des oiseaux, s'étonnant considérablement quand il ne retrouvait aucun cadavre.

Certains jours on pêchait à la ligne. Hennique alors se distinguait, au grand désespoir de Zola, qui n'attrapait que des savetiers.

Moi je restais étendu dans la barque *la Nana*, ou bien je me baignais pendant des heures, pendant que Paul Alexis rôdait avec des idées grivoises, que Huysmans

Digitized by Google

fumait des cigarettes, et que Céard s'embêtait, trouvant stupide la campagne.

Ainsi se passaient les après-midi ; mais, comme les nuits étaient magnifiques, chaudes, pleines d'odeurs de feuilles, nous allions chaque soir nous promener dans la *grande île* en face.

Je passais tout le monde dans *la Nana*.

Or, par une nuit de pleine lune, nous parlions de Mérimée, dont les dames disent : « Quel charmant conteur ! » Huysmans prononça à peu près ces paroles : « Un conteur est un monsieur qui, ne sachant pas écrire, débite prétentieusement des balivernes. »

On se mit à parcourir tous les conteurs célèbres et à vanter les raconteurs de vive voix dont le plus merveilleux, à notre connaissance, est le grand Russe Tourguéneff, ce maître presque français ; Paul Alexis prétendait qu'un conte écrit est très difficile à faire. — Céard, un sceptique, regardant la lune, murmura : « Voici un beau décor romantique, on devrait l'utiliser. » Huysmans ajouta : « ... En racontant des histoires de sentiment. » Mais Zola trouva que c'était une idée, qu'il fallait se dire des histoires. L'invention nous fit rire, et on convint, pour augmenter la difficulté, que le cadre choisi par le premier serait conservé par les autres qui y placeraient des aventures différentes.

On alla s'asseoir, et, dans le grand repos des champs assoupis, sous la lumière éclatante de la lune, Zola nous dit cette terrible page de l'histoire sinistre des guerres qui s'appelle *l'Attaque du Moulin*.

Quand il eut fini, chacun s'écria : « Il faut écrire cela bien vite. » Lui se mit à rire : « C'est fait. »

Ce fut mon tour le lendemain.

Huysmans, le jour suivant, nous amusa beaucoup

Digitized by Google

avec le récit des misères d'un mobile sans enthousiasme.

Céard, nous redisant le siège de Paris avec des explications nouvelles, déroula une histoire pleine de philosophie, toujours vraisemblable, sinon vraie, mais toujours réelle depuis le vieux poème d'Homère. Car, si la femme inspire éternellement des sottises aux hommes, les guerriers qu'elle favorise plus spécialement de son intérêt en souffrent nécessairement plus que d'autres.

Hennique nous démontra encore une fois que les hommes, souvent intelligents et raisonnables pris isolément, deviennent, infailliblement, des brutes quand ils sont en nombre, — c'est ce qu'on pourrait appeler : l'ivresse des foules. — Je ne sais rien de plus drôle et de plus horrible en même temps que le siège de cette maison publique et le massacre des pauvres filles.

Mais P. Alexis nous fit attendre quatre jours, ne trouvant pas de sujet. Il voulait nous raconter des histoires de Prussiens souillant des cadavres. Notre exaspération le fit taire, et il finit par imaginer l'amusante anecdote d'une grande dame allant ramasser son mari mort sur un champ de bataille et se laissant « attendrir » par un pauvre soldat blessé. Et ce soldat était un prêtre!!

Zola trouva ces récits curieux et nous proposa d'en faire un livre. Il va paraître.

Plus d'un détail amusant serait à retenir dans ce récit dont on ne peut guère contester la sincérité : d'abord, le cadre charmant de la scène, ce décor lunaire de la *grande île*, qui évoque l'image de la villa florentine où Boccace plaça ses personnages du *Decaméron;* cette sorte de règlement d'acadé-

Digitized by Google

mie littéraire, qui impose à tous les conteurs la forme adoptée par le premier, a quelque chose de classique et de dogmatique que l'on ne s'attendait guère à rencontrer à Médan; et, sans doute, c'est Zola, en choisissant son sujet dans ses souvenirs de la guerre, qui donna à Maupassant l'idée de *Boule de Suif;* mais il est à noter que, tandis que *l'Attaque du Moulin* fut écrite avant d'être contée, *Boule de Suif* fut contée avant que Maupassant eût songé à l'écrire.

Chose curieuse, cette entreprise des *Soirées de Médan* s'était complotée à l'insu de Flaubert, qui était pourtant à cette époque très lié avec Zola, chez qui il rencontrait fréquemment la société des cinq auteurs. Au commencement de 1880, Flaubert n'a pas encore été mis au courant, ou plutôt Maupassant ne lui a fait que des confidences assez vagues. « Ah ça, — écrit le maître, — vous allez donc publier un *volume !..* et puis vous dites : *nos* épreuves; qui cela, *nous?* J'ai grande envie de voir l'élucubration anti-patriotique. Il faudrait qu'elle fût bien forte pour me révolter (1). » Evidemment, d'après les termes mêmes de cette lettre, Maupassant avait dû annoncer la publication prochaine de son livre en collaboration avec d'autres écrivains; mais il ne donnait aucun détail précis, se conten-

(1) *Correspondance,* IV, p. 349 (lettre du 2 janvier 1880).

Digitized by Google

tait de mentionner, d'une façon énigmatique, un « conte rouennais, » une « élucubration anti-patriotique ». Quelques jours plus tard, le manuscrit de *Boule de Suif* partait pour Croisset. Tout de suite, Flaubert en fut enthousiasmé et sans perdre de temps il écrit à son disciple une lettre éloquente :

Il me tarde de vous dire que je considère *Boule de Suif* comme un *chef-d'œuvre*. Oui ! jeune homme ! Ni plus, ni moins, cela est d'un maître. C'est bien original de conception, entièrement bien compris et d'un excellent style. Le paysage et les personnages se voient et la psychologie est forte. Bref, je suis ravi, deux ou trois fois j'ai ri tout haut... Ce petit conte *restera*, soyez-en sûr (1) !

A ces éloges sincères, Flaubert joignait ce qu'il appelle ses « remarques de pion », quelques observations sur le style, et quelques indications de détail ; notamment, il conseillait à l'auteur d'atténuer ou de supprimer deux traits un peu « raides », qui disparurent en effet dans la rédaction définitive. L'admiration de Flaubert ne se dément pas ; après la publication du livre, il continue à proclamer que *Boule de Suif* était un chef-d'œuvre (2) et que la nouvelle « écrasait » l'ensemble du volume, dont « le titre était stupide (3) ».

(1) *Correspondance*, IV, p. 354.
(2) *Ibid.*, IV, pp. 379-380.
(3) *Ibid.*, IV, p. 384.

Digitized by Google

Le succès des *Soirées de Médan* fût, en effet, presque tout entier pour Maupassant. Cet événement fut décisif dans sa vie, puisqu'il le décida à abandonner son poste au ministère pour se consacrer aux lettres.

VI

Cependant toute l'activité littéraire de Maupassant, jusqu'en 1880, ne se résume pas dans ces deux livres, dont l'un au moins lui révéla sa vocation en lui apportant presque la gloire. La poésie et la nouvelle ne sont pas les deux seuls genres dans lesquels il se soit essayé avant de choisir celui qui était le plus conforme à son tempérament artistique. Comme presque tous les romanciers à leurs débuts, il se sentait surtout attiré vers le théâtre. Dès le collège, il esquissait entre deux sonnets des scénarios et combinait des drames. Même plus tard, alors qu'il était en pleine possession de son talent, il n'a pas renoncé aux premières ambitions de sa jeunesse. C'est toujours le théâtre qui le tente, et c'est aux succès de la scène qu'il rêve (1). On sait que la même illusion tourmenta et faillit gâter

(1) Cf., à ce sujet, les *Souvenirs sur Maupassant* de Jacques Normand, dans *le Figaro* du 13 décembre 1903.

Digitized by Google

Flaubert ; Emile Zola, lui aussi, en préparant ou en écrivant ses *Rougon-Macquart*, donnait à la Renaissance ou à Cluny des comédies ou des drames qui ne valaient pas ses romans.

Les premières tentatives de Maupassant au théâtre ne furent pas aussi heureuses et sont moins connues que ses débuts comme poète et comme romancier. Sur ces tentatives, nous sommes encore renseignés par les lettres de Flaubert, qui semble s'intéresser tout particulièrement à cette nouvelle passion de son disciple. Il est vrai que ces lettres sont écrites à une époque où Flaubert lui-même faisait dans l'art dramatique plusieurs expériences malencontreuses. Aussi n'a-t-il pas de meilleur vœu à offrir à son ami, pour un premier janvier quelconque, qu' « un bon sujet de drame qui soit bien écrit et rapporte cent mille francs (1) ».

Maupassant ne se contentait pas d'écrire des pièces; mais il aimait à les jouer lui-même et à jouer celles de ses amis avec les joyeux compagnons de sa jeunesse, devant un public choisi. Les représentations se donnaient à Etretat, à la villa des Verguies, ou à Paris, dans quelque atelier d'artiste; l'impresario de ces spectacles intimes était Robert Pinchon-La Toque, à qui Maupassant écrit un jour :

A la demande générale, je me suis décidé à ouvrir

(1) *Correspondance*, IV, p. 349.

Digitized by Google

dans le salon d'Etretat un théâtre de société où nous réunirons la plus brillante compagnie. Il ne me manque que la pièce à jouer; si tu as dans tes bouquins trois ou quatre comédies, apporte-les. Nous monterons cela grandement; et tu te réjouiras, ô régisseur-né (1).

Les pièces que Maupassant écrivait pour ces représentations, entre deux parties de canotage, demeureront sans doute inédites. Pourtant, M. Léon Fontaine a recueilli et conservé quelques-uns de ces tout premiers essais.

Nous savons qu'en 1876 Maupassant travaillait à un drame historique dont il avait envoyé le plan à Flaubert (2). Il n'est pas vraisemblable qu'il s'agisse de *la Comtesse de Béthune*. Mais le drame en question est sans doute celui pour lequel le poète se donnait encore tant de mal, en 1878, et qui aboutit à un piteux échec. Voici ce qu'il écrivait sur ce point à son ami Robert Pinchon : « J'ai perdu presque tout mon hiver à refaire mon drame qui ne me plaît pas (3). » Et dans la même lettre il jure de renoncer au théâtre. Cependant Robert Pinchon se chargea de présenter le drame à Ballande, directeur du troisième Théâtre-Français, avec lequel il était en relations. Ballande,

(1) Henry Céard : *la Toque et Prunier*, dans *l'Evénement* du 22 août 1896.
(2) Cf. *Correspondance*, IV, p. 248.
(3) Ecrit en 1878 : A. Lumbroso, p. 133.

Digitized by Google

paraît-il, trouva dans le drame de Maupassant de grandes qualités ; mais il fallait une mise en scène coûteuse, que les faibles ressources de son théâtre ne lui permettaient pas de risquer. Il demanda une pièce qu'il pourrait jouer sans frais et promit de la monter immédiatement. Maupassant écrivit alors *Histoire du vieux temps*, et Ballande tint promesse. L'auteur pourtant ne semble point avoir perdu tout espoir pour son drame : car, trois ans plus tard, en 1881, il en envoyait le manuscrit à Tourguéneff, en lui demandant une appréciation ou un conseil que l'écrivain russe s'abstint de donner (1).

Parmi les pièces de Maupassant, il convient de citer encore *la Maison turque à la feuille de rose*, qui fut représentée en petit comité et qui mérite une mention spéciale. Avec cette pochade très leste et même scabreuse, nous sommes assez loin du grand drame historique en vers. En revanche, elle répondait assez bien à la définition que l'auteur lui-même avait donnée du répertoire habituel des séances intimes d'Etretat. « Il faut, écrivait-il à un ami (2), que les pièces soient à trois, quatre ou cinq personnages, pas plus, *et farces autant que possible.* » *La Maison turque* était donc aussi *farce* que possible. R. Pinchon, qui y avait collaboré, avouait

(1) *Correspondance de Tourguéneff avec ses amis français*, p. 274
(2) A M. R. Pinchon, A. Lumbroso, p. 132.

Digitized by Google

plus tard que le sujet, sur lequel il n'insiste pas, aurait découragé Antoine lui-même, si son théâtre eût existé en ce temps-là (1). Le titre permet d'imaginer que cette *Maison turque* n'était pas sans analogie avec la future *Maison Tellier*.

La pièce fut jouée, non pas à Etretat, comme on l'a dit quelquefois à tort, mais à Paris, une première fois en 1875 dans l'atelier de Maurice Leloir, une seconde fois en 1877 dans l'atelier du peintre Becker. Voici en quels termes Maupassant annonce la seconde représentation à son ami Pinchon :

Mon cher La Toque, nous avons pour notre pièce un très bel atelier chez un peintre dont je ne sais plus le nom. Huit femmes masquées assisteront à cette représentation. Tu m'enverras aussitôt après Pâques le manuscrit par la poste, pour que je copie et fasse copier les rôles. L'époque de ton arrivée me semble cependant bien tardive. Flaubert devant quitter Paris de très bonne heure il faut que la pièce soit jouée avant le 3 mai. A toi, Joseph Prunier (2).

La plupart des amateurs qui tenaient les rôles de *la Maison turque* existent encore. Il y avait trois odalisques dont les vieux habitués d'Etretat n'ont certainement pas perdu le souvenir. Maupassant lui-même jouait le rôle du propriétaire de *la Maison turque*. L'ami La Toque incarnait un bossu à passion sournoise et frénétique. Enfin le person-

(1) A. Lumbroso, p. 134.
(2) Billet daté du 28 mars 1877. Cf. A. Lumbroso, p. 250.

Digitized by Google

nage principal était représenté par un écrivain notable de notre temps, aujourd'hui membre de l'Académie des Goncourt (1).

Le public était naturellement fort restreint : on y voyait au premier rang Flaubert, plein d'une joie enthousiaste, Tourguéneff et Zola. Clodius Popelin et Meilhac furent au moins de la première représentation. A la seconde, l'une des femmes masquées qui s'étaient fait inviter opéra une sortie bruyante et indignée.

Le manuscrit de *la Maison turque* a été retrouvé au milieu de plusieurs fragments inédits par Louis Le Poittevin, cousin de Maupassant. La pièce n'est pas signée ; elle est illustrée de nombreux dessins par le peintre L... (2). Il est regrettable que l'on n'ait pas cru, jusqu'à présent, pouvoir éditer, même à tirage restreint, cette curiosité littéraire.

En dehors de ces divertissements intimes, Maupassant faisait au théâtre de plus sérieuses tentatives. Nous avons déjà conté l'histoire de son drame refusé par Ballande. En 1876, il achève un acte en vers, intitulé *la Répétition*, qu'il propose au Vaudeville. Ce fut un nouvel échec dont le jeune écrivain se montra très affecté.

(1) Cf. Henry Céard, *loc. cit.*

(2) D'après une note de *l'Illustré parisien*, 23 février 1903. Le peintre L... est sans doute Maurice Leloir, chez qui la pièce se joua pour la première fois.

Digitized by Google

Quant à moi, — écrit-il à un ami, sous le coup de cette nouvelle déception, — je ne m'occupe pas de théâtre en ce moment. Décidément, les directeurs ne valent pas la peine qu'on travaille pour eux! Ils trouvent, il est vrai, nos pièces charmantes, mais ils ne les jouent pas, et, pour moi, j'aimerais mieux qu'ils les trouvassent mauvaises et qu'ils les fissent représenter. C'est assez dire que Raymond Deslandes juge ma *Répétition* trop fine pour le Vaudeville (1).

Flaubert aussi trouvait la pièce « gentille », remplie de bons vers et de situations dramatiques :

C'est amusant, fin, de bonne compagnie, charmant. *Envoyez donc un exemplaire de ce volume à la princesse Mathilde avec votre carte fichée à la page de votre titre.* Je voudrais bien voir jouer cela dans son salon (2) !

Les termes de cette lettre indiquent suffisamment que *la Répétition* avait été publiée en 1880, dans un volume qui contenait en même temps des pièces d'autres auteurs (3). En tous cas, la comédie ne fut pas jouée du vivant de l'auteur; la première représentation eut lieu le 6 mai 1904, au Théâtre Normand; les rôles en furent créés par M. Ometz et Mlle Francine Vasse, du *Théâtre des Arts* de

(1) *Souvenirs* de R. Pinchon. A. Lumbroso, p. 133.
(2) *Correspondance* de Flaubert, IV, p. 154 (janvier 1880).
(3) *La Répétition* fut imprimée dans la 6e série des *Saynètes et Monologues*, par divers auteurs, parue à la fin de 1879, mais datée de 1880. (Chez Tresse.) Douze vers de *la Répétition* sont cités dans le volume *En regardant passer la vie*, pp. 44-45.

Digitized by Google

Rouen, et par M. Streliski, du Théâtre de Nantes. C'était un hommage posthume rendu à la mémoire de Maupassant par les soins de son ami R. Pinchon (1).

Avant 1880, la seule pièce de Maupassant qui ait été jouée sur un théâtre public est cette *Histoire du vieux temps*, qu'il avait écrite après les promesses de Ballande. Le directeur ne put cette fois-là se dérober en prétextant les frais d'une mise en scène compliquée. Cet acte en vers n'avait que deux personnages ; le décor n'exigeait pour tout mobilier que deux fauteuils et une cheminée, avec une bûche comme accessoire. Ballande s'exécuta de bonne grâce; *Histoire du vieux temps* fut représentée pour la première fois le 19 février 1879. Les rôles étaient tenus par Mme Daudoird et M. Leloir. Cette comédie, que Maupassant traitait plus tard de « bluette sans importance (2) », eut cependant du succès : Flaubert s'en réjouit, tout en mettant son disciple en garde contre les petites perfidies de la presse (3) ; et il promet de faire jouer la pièce chez la princesse Mathilde par Mme Pasca (4). *Histoire du vieux temps* passa au répertoire de

(1) Voir le programme de cette première représentation dans le livre de A. Lumbroso, pp. 570-573.

(2) Cf. *Souvenirs* de Jacques Normand, dans *le Figaro* du 13 décembre 1903.

(3) *Correspondance*, IV, p. 321.

(4) *Ibid.*, p. 322. Cette représentation ne put avoir lieu, Mme Pasca

Digitized by Google

la Comédie-Française en 1899. Elle avait d'abord été publiée en 1879 chez Tresse, en une plaquette de seize pages, tirée à cent exemplaires seulement, et très rare aujourd'hui. Elle fut réimprimée l'année suivante dans le volume *Des Vers*, avec une dédicace à Mme Caroline Commanville.

Nous aurons ainsi une idée assez complète de l'activité littéraire de Maupassant jusqu'en 1880. Cette seconde partie de sa vie n'est pas seulement une période de préparation, elle est aussi une période de production féconde et d'essais fructueux. Entre la poésie, le théâtre et le roman, il a pu, par plusieurs expériences, chercher sa voie et fixer son choix. Mais surtout, à cette époque, il a vécu d'une vie extraordinairement intense et variée ; il a trouvé dans la joie sincère de l'action, dans la jouissance fougueuse de toutes les sensations fortes, la pleine conscience de son tempérament et de ses facultés d'artiste. Par l'observation consciencieuse des milieux divers qu'il traversait, par l'indépendance absolue de son esprit bien équilibré qui subordonnait l'art à l'action, la littérature à la vie, par la discipline rigoureuse à laquelle il s'est volontairement soumis, il a lentement et sûrement appris son métier d'écrivain. Aussi différent que possi-

étant tombée malade à ce moment (avril 1879.) Cf. Flaubert, *Lettres à sa nièce Caroline*, p. 467.

Digitized by Google

ble de l'homme de lettres conventionnel, étranger à toute école et à tout cénacle, ennemi des formules et des doctrines, il a laissé naître en lui l'œuvre personnelle et s'éveiller un talent vigoureux et sain, où nulle disposition morbide ne permettait de prévoir encore une fin prématurée et lamentable.

Ces dix années de la vie de Maupassant sont dominées par un même nom qui revient sans cesse dans l'histoire de ses premières œuvres. L'influence de Flaubert sur son disciple est incontestable ; elle s'est exercée d'une façon continue et directe. C'est elle qui fait véritablement l'unité de cette période de tâtonnements et d'expériences. Le spectacle de cette collaboration intime, de cette lutte en commun pour le succès, le souvenir de cette affection profonde et difficile sont sans doute ce qu'il y a de meilleur, de plus frappant et de plus décisif dans la carrière de Maupassant. Flaubert meurt le 8 mai 1880. Avant de mourir, il avait eu le temps de voir son ami en pleine possession de son talent, de l'applaudir au théâtre, de saluer ses débuts comme poète et comme romancier. Maupassant sentait bien ce qu'il devait au maître de sa jeunesse, à « l'irréprochable maître » dont il inscrivait le nom en tête de son premier livre. Après sa mort, il ne laissa à personne le soin de publier l'œuvre inachevée, *Bouvard et Pécuchet*, dont il avait suivi la composition chapitre par chapitre, avec une

Digitized by Google

attention déférente. Il joua un rôle actif dans le comité qui s'était constitué pour élever un monument à Flaubert. Enfin, en plusieurs articles, il conta simplement cette existence laborieuse, vouée tout entière à l'idéal tyrannique de l'art (1). La sincérité de son affection se montra publiquement lorsqu'en 1881, dans ses *Souvenirs littéraires* que publiait la *Revue des Deux Mondes*, Maxime du Camp révéla prématurément le mal terrible qui avait atteint et emporté Flaubert; Maupassant fit entendre une protestation indignée qui restera parmi les pages les plus éloquentes qu'il ait signées (2).

(1) *Un après-midi chez G. Flaubert* (*Gaulois*, 23 août 1880). — *G. Flaubert d'après ses lettres* (*Gaulois*, 6 septembre 1880). — *G. Flaubert dans sa vie intime* (*Nouvelle Revue*, janvier 1881). — Enfin Maupassant a raconté lui-même comment il fit chez Flaubert son apprentissage d'écrivain, dans son étude sur *le Roman* (*Pierre et Jean*, édit. Ollendorff, non ill. pp. XXIX à XXXII.)

(2) Article intitulé : *Camaraderie ?...* dans *le Gaulois* du 25 octobre et du 27 octobre 1881.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

1880-1891

L'ŒUVRE

Histoire de l'œuvre : son abondance et son unité.

Le *novelliere :* inspiration normande. — Les premiers recueils de nouvelles : *la Maison Tellier.* — *M*lle *Fifi.* — Le premier roman : *Une Vie.*

Accueil du public et de la critique : la vente et le succès. — Histoire anecdotique des éditions V. Havard. — Les traductions.

Les procès de Maupassant : *la Maison Tellier.* — L'affaire du *Figaro.* — L'affaire du portrait. — *Le Testament.*

Villégiatures et voyages : *la Guillette* d'Etretat. — Chasses normandes. — Séjour à Cannes : *le Bel-Ami.* — Voyage en Corse; en Algérie; en Bretagne; en Italie, en Sicile; en Tunisie; en Angleterre; en Auvergne : *Mont-Oriol.*

Maupassant et la vie mondaine : les amitiés littéraires. P. Bourget, Taine, Edm. de Goncourt.

Maupassant et l'Académie.

L'un des personnages que Maupassant a mis en scène, le peintre Olivier Bertin, se plaint avec mélancolie de l'épuisement des sujets :

Autrefois, dit-il, le monde des motifs nouveaux me

Digitized by Google

paraissait illimité, et j'avais, pour les exprimer, une telle variété de moyens que l'embarras du choix me rendait hésitant. Or, voilà que, tout à coup, le monde des sujets entrevus s'est dépeuplé, mon investigation est devenue impuissante et stérile. Les gens qui passent n'ont plus de sens pour moi, je netrouve plus en chaque être humain ce caractère et cette saveur que j'aimais tant discerner et rendre apparents (1).

Nul doute que cette plainte ne renferme un écho de l'étonnement douloureux qu'éprouvait l'auteur lui-même en sentant sa veine se tarir et son observation s'épuiser. *Fort comme la mort* est de l'année 1889 : l'amère tristesse dont ce roman est imprégné trahit les propres préoccupations de l'artiste, l'ennui de vieillir, la crainte de la solitude, de la mort, les désillusions de l'amour et les défaillances de la gloire. A partir de 1889, à la veille de la crise irrémédiable, la production littéraire de Maupassant n'est ni aussi régulière ni aussi abondante que pendant ses premières années d'activité; son dernier roman, *Notre cœur*, se distingue nettement des autres par la sobriété d'invention et la simplicité d'action. Ce n'est plus le temps où l'auteur fécond publiait presque tous les ans un roman nouveau et où son inlassable imagination pouvait fournir en même temps à plusieurs journaux la matière de deux ou trois recueils de nouvelles.

(1) *Fort comme la mort* (édit. Ollendorff illustrée), p. 114.

Digitized by Google

Cette production considérable n'a rien d'anormal et n'est pas unique dans l'histoire des lettres. Mais si l'on songe que presque toutes les œuvres qui naquirent aussi hâtivement, en quelques années, ne sont pas éloignées d'être des chefs-d'œuvre, qu'elles sont écrites en une langue élégante et pure, une des plus limpides de notre littérature, il ne suffit pas, pour expliquer un effort aussi soutenu, de dire qu'il était servi par une volonté énergique et une facilité exceptionnelle. Il faut aussi se rendre compte des conditions dans lesquelles Maupassant écrivait, du travail de composition que représente chacun de ses romans, des qualités d'observateur ou d'investigateur sur lesquelles se fondait son invention.

Aussi bien, l'histoire de sa vie, entre 1880 et 1890, n'est-elle que l'histoire même de son œuvre. Ces dix années pendant lesquelles Maupassant publia six romans, seize volumes de nouvelles, trois livres d'impressions de voyages, et de nombreux articles de journaux non réimprimés dans ses œuvres complètes, ne comportent guère d'autres événements importants que la préparation ou la publication d'un volume nouveau. Pendant huit ans, il ne produisit pas moins de trois livres par an, quelquefois même davantage, quatre en 1884, cinq en 1885 (1).

(1) Nous donnons ici non une bibliographie complète, mais la classification chronologique de ses œuvres, nécessaire pour éclairer

Digitized by Google

Peu de souvenirs se rattachent à cette période de la vie de Maupassant. Nous n'aurons pas à conter, comme pour ses années d'enfance et de jeunesse, ces anecdotes caractéristiques où se révèlent la formation d'un tempérament et l'éveil d'une vocation. Belle, laborieuse et régulière, son existence devient silencieuse, précisément à partir du jour où le succès de l'œuvre attire sur l'homme la curiosité inévitable du public. Déjà célèbre, l'écrivain se renferme dans une solitude pleine de simplicité, et volontiers à ceux qui s'informaient auprès de lui de renseignements biographiques il aurait répondu : « Ma vie n'a pas d'histoire. » Quelques amitiés et quelques liaisons discrètes, de nombreux voyages auxquels l'entraînaient le souci de sa santé, l'amour de l'indépendance et le désir de renouveler son observation, mais surtout la préoccupation constante, impérieuse jusqu'à la hantise, de son œuvre, tels sont les traits essentiels qu'on en peut retenir.

Pour expliquer cette fièvre de production dans laquelle Maupassant vécut pendant dix ans, ce

ce qui va suivre : 1880, *Des Vers*, *Boule de Suif*. 1881, *la Maison Tellier*. 1882, *Mlle Fifi*. 1883, *Une Vie*, *Contes de la Bécasse*. 1884, *Clair de lune*, *Au Soleil*, *Miss Harriet*, *Sœurs Rondoli*. 1885, *Toine*, *Yvette*, *Bel-Ami*, *Contes et Nouvelles*, *Contes du jour et de la nuit*. 1886, *Monsieur Parent*, *la petite Roque*. 1887, *Mont-Oriol*, *le Horla*. 1888, *Pierre et Jean*, *le Rosier de Mme Husson*, *Sur l'eau*, 1889, *la Main gauche*, *Fort comme la mort*. 1890, *Notre Cœur*, *l'Inutile beauté*, *la Vie errante*.

Digitized by Google

besoin de publier et cette hâte à écrire, il faut bien faire intervenir d'autres raisons que la passion tyrannique de l'art. Sans doute, le disciple de Flaubert conservait fidèlement les préceptes et les traditions du maître : l'artiste, professait-il, doit faire son œuvre pour sa propre satisfaction d'abord, ensuite pour le suffrage d'une élite; peu importe le résultat, peu importe le succès. Mais tandis que chez Flaubert le culte de l'art exclut toute préoccupation de gain, chez Maupassant l'écrivain consciencieux est doublé d'un Normand avisé. On conte que Flaubert, le jour où Dalloz, pour la publication des trois contes dans *le Moniteur*, lui remit un billet de mille francs, s'en fut le montrer à un ami, en lui disant avec un étonnement naïf : « Cela rapporte donc, la littérature (1)? » Maupassant trouvait qu'il était d'un excellent exemple, au point de vue social, qu'un véritable littérateur parvînt à la fortune. Il louait grandement Hugo d'avoir fait d'heureuses entreprises de librairie (2). Lui-même s'entendait fort bien à régler ses intérêts, à organiser les séries fructueuses d'éditions. Il lui arrivait de dire, en s'efforçant de donner à son franc visage une expression néronienne : « J'aimerais à ruiner un jour

(1) *Souvenirs intimes* de Ch. Lapierre, A. Lumbroso, p. 617.
(2) *Souvenirs* d'H. Roujon, *loc. cit.*

Digitized by Google

quelques éditeurs. » Et de rire aux larmes (1) ! Aussi le verrons-nous, en plein succès, toujours préoccupé de traités et de comptes d'éditeurs, intraitable sur ses droits, processif au besoin, jaloux de faire respecter, même par une intervention judiciaire, les moindres parcelles de son œuvre.

I

C'est à une nouvelle que Maupassant avait dû son premier grand succès littéraire (2). Aussi, avec ce sens de la réalité pratique qui est un des traits de son caractère, abandonne-t-il résolument la poésie et le théâtre pour se consacrer à la nouvelle et au roman. Il suivait en cela l'un des derniers conseils que lui adressait son maître : « Je maintiens que *Boule de Suif* est un chef-d'œuvre. Tâche d'en faire une douzaine comme ça et tu seras un homme (3)! » Moins d'un an après, les douze nouvelles étaient écrites, ou peu s'en fallait, et ce fut le recueil de *la Maison Tellier*.

Pour suffire à une production aussi rapide et aussi abondante, une grande puissance de travail

(1) H. Roujon, *loc. cit.*

(2) *Les Soirées de Médan* avaient eu huit éditions en quelques mois.

(3) *Correspondance* de Flaubert, IV, p. 380.

Digitized by Google

était nécessaire. Dès 1881, Maupassant s'est astreint à un labeur régulier : il travaillait méthodiquement chaque matin de sept heures à midi ; il écrivait en moyenne six pages par jour, et la phrase était assez bien venue pour qu'il raturât fort peu (1). Contrairement à l'opinion généralement répandue, il rédigeait, avant de composer, les observations qu'il comptait utiliser : un de ses amis affirme qu'il ne se couchait jamais sans avoir noté tout ce qui l'avait frappé dans la journée (2). Comme nous aurons l'occasion de le constater plus d'une fois, en étudiant la composition de ses nouvelles et de ses romans, tous les détails étaient soigneusement arrêtés d'avance et minutieusement contrôlés.

Après le succès de *Boule de Suif*, lorsque Maupassant eut définitivement adopté le genre littéraire qui convenait le mieux à ses ressources d'écrivain, il songea naturellement à utiliser ses souvenirs, ses impressions d'enfance et de jeunesse, les observations qu'il avait faites sous le contrôle et sous la discipline de Flaubert. Aussi la part d'invention proprement dite est-elle assez restreinte dans ses premières nouvelles. Sa connaissance parfaite du pays normand, jointe à ses expériences toutes récentes de la vie parisienne, va lui fournir tout de suite un grand nombre de sujets et de types

(1) *Souvenirs* de Mme de Maupassant, A. Lumbroso, p. 339.
(2) *Souvenirs* de M. Charles Lapierre.

Digitized by Google

qu'il n'aura plus qu'à transposer. Souvent même l'inspiration lui viendra d'un ami, d'un Normand resté plus que lui en contact direct avec la province natale, avec le sol normand et l'âme normande. Parfois l'aventure, puisée à bonne source et contée sans précaution, sera si véridique et si cruelle que les bonnes gens d'Etretat, d'Yvetot ou de Fécamp s'alarmeront ou s'indigneront, et il y aura de passagers malentendus entre la terre nourricière et le fils irrespectueux. Maupassant recueillait au cours d'une conversation familière avec M. Charles Lapierre (1), avec M. ou Mme Brainne (2), les faits notables et les incidents pittoresques empruntés à la chronique secrète de Gisors, de Rouen ou des Andelys; autour d'un détail qui l'avait frappé, il bâtissait une intrigue très simple; puis il mêlait au récit certains personnages rencontrés autrefois dans les parages de la maison maternelle.

C'est ainsi que fut composée *la Maison Tellier*. Dans son *Journal* Edm. de Goncourt rapporte, d'a-

(1) Charles Lapierre, né à Gisors (Eure), en 1828. Successivement rédacteur au *Moniteur du Loiret*, au *Courrier de l'Eure* et au *Nouvelliste de Rouen;* directeur du *Nouvelliste de Rouen* de 1871 à 1892. Ecrivit au *Journal des Débats* quelques articles littéraires. Mort en 1893. Charles Lapierre était très lié avec Flaubert, qui le mit en relations avec Maupassant.

(2) Charles Brainne, né à Gisors en 1827. Publiciste, Charles Lapierre et Charles Brainne avaient épousé Mlles Rivoire, filles du directeur du *Nouvelliste de Rouen*. C'est à Mme Brainne qu'est dédié le roman *Une Vie*.

Digitized by Google

près Toudouze, que le sujet de la nouvelle aurait été fourni par Hector Malot à Maupassant qui modifia le dénouement primitif (1). Ce détail est, paraît-il, inexact. L'anecdote qui servit de point de départ au récit a été contée à l'auteur par M. Charles Lapierre : *la Maison Tellier*, que Maupassant a placée à Fécamp, existe réellement à Rouen, rue des Cordeliers ; la cérémonie religieuse qui est l'épisode caractéristique de la nouvelle a eu lieu dans un village des environs de Rouen, au Bois-Guillaume, ou à Quincampoix (2).

Maupassant élabora longuement cette matière qui lui était proposée. La composition de *la Maison Tellier* l'occupa plusieurs mois. Il y travaillait encore pendant son voyage en Algérie, qu'il fit en automne 1881, s'il faut en croire du moins le témoignage de Jules Lemaître, qui le rencontra à Alger :

Maupassant vint me voir, accompagné de Harry Alis... J'interrogeai poliment Maupassant sur ses travaux. Il me dit qu'il était en train d'écrire une longue nouvelle, dont la première partie se passait dans un mauvais lieu et la seconde dans une église (3).

Depuis longtemps, Maupassant entretenait ses

(1) *Journal* des Goncourt, t. IX, 10 juin 1894.
(2) Cf. les *Souvenirs* de Ch. Lapierre (A. Lumbroso, p. 611), confirmés par le témoignage de R. Pinchon (*Ibid.*, p. 358).
(3) J. Lemaître, *les Contemporains*, t. V, pp. 2 et 3.


Digitized by Google

amis du projet qu'il avait en tête. Il en avait parlé à Tourguéneff ; voici même à ce sujet un détail inédit : l'auteur met en scène, dans son récit, des matelots anglais et français en bordée ; ignorant l'anglais, il voulait connaître avec précision les premières paroles de l'hymne national que chantent les marins de la flotte britannique ; il se renseigne auprès de Tourguéneff, qui lui répond :

C'est *Rule Britannia*, *Britannia rules the Waves*, que chantent les matelots anglais. On peut se contenter des deux premiers mots (1).

Et nous retrouvons en effet dans *la Maison Tellier* cette phrase :

Les bourgeois allaient se retirer quand la bande tumultueuse des hommes du port reparut au bout de la rue. Les matelots français braillaient la *Marseillaise*, les anglais le *Rule Britannia* (2).

Tout en travaillant à *la Maison Tellier*, Maupassant avait écrit d'autres nouvelles plus courtes, qu'il publiait dans des journaux ou des revues. *En famille* parut le 15 février 1881, dans *la Nouvelle Revue* où Mme Adam avait enfin accueilli le disciple de Flaubert. Ce fut un nouveau succès. Tourguéneff écrit à son ami : « J'ai lu votre nouvelle dans

(1) *Correspondance de Tourguéneff avec ses amis français*, p. 273 ; la lettre doit être rapportée à mars ou avril 1881.
(2) Edit. ill. Ollendorff, p. 15.

Digitized by Google

la Nouvelle Revue avec le plus grand plaisir, et nos amis de la rue de Douai (qui sont très difficiles) partagent entièrement mon sentiment (1). »
L'Histoire d'une fille de ferme fut publiée dans *la Revue bleue* du 26 mars 1881.

Maupassant eut bientôt la matière d'un recueil de nouvelles, et il chercha un éditeur. Il ne s'adressa pas à Charpentier, qui avait publié *Des Vers* et *les Soirées de Médan*, mais il entra en pourparlers avec Victor Havard, qui devait éditer régulièrement, jusqu'en 1887, presque tous ses livres (2).

Il lui soumit d'abord trois seulement des nouvelles qui composaient le volume, notamment *la Maison Tellier* et *le Papa de Simon*. Il avait pris soin de l'avertir que *la Maison Tellier* était « raide et très audacieuse (3) ». Voici la réponse de l'éditeur :

Mon cher auteur, j'ai beaucoup regretté d'être absent lors de votre visite, mais enfin j'ai lu avec plaisir les nouvelles que vous m'avez laissées. Ainsi que vous me l'aviez fait pressentir, *la Maison Tellier* est raide et très audacieuse ; c'est surtout un terrain brûlant qui soulè-

(1) *Correspondance*, p. 273.

(2) Voici la liste des principales éditions de Maupassant chez Victor Havard : *la Maison Tellier* (1881), *Mlle Fifi* (1883), *Une Vie* (1883), *Contes de la Bécasse* (1887, quatre ans après la première édition, chez Rouveyre et Bloud). — *Au Soleil* (1884), *Miss Harriet* (1884), *Yvette* (1885), *Bel Ami* (1885), *la Petite Roque* (1886), *Mont-Oriol* (1887), *l'Inutile Beauté* (1890).

(3) Tous ces détails sont empruntés aux lettres de V. Havard à Maupassant publiées par A. Lumbroso, pp. 391 à 400, 411 à 421, 432 à 439, 447 à 451. Tout ce dossier est extrêmement intéressant pour l'histoire des œuvres de Maupassant.

Digitized by Google

vera, je crois, bien des colères et de fausses indignations (*sic*); mais en somme elle se sauve par la forme et par le talent; tout est là, et je serais bien trompé si vous n'aviez pas un fameux succès (je ne parle pas du succès littéraire qui est acquis d'avance, mais du succès de librairie). Quant au *Papa de Simon*, c'est tout simplement un petit chef-d'œuvre. Comme vous m'aviez manifesté le vif désir de voir enlever ce volume très rapidement, j'ai remis les trois nouvelles à l'imprimerie aussitôt lues, et je vous prierai de bien vouloir être assez bon pour me fixer un rendez-vous, afin que nous puissions arrêter ensemble la date de la publication à quelques jours près (1).

La Maison Tellier parut à la fin de 1881 chez Havard. Le livre comprenait huit nouvelles : outre les quatre récits que nous avons déjà mentionnés, *Sur l'eau*, *Une partie de campagne*, *Au printemps* et *la Femme de Paul* forment comme un groupe à part; ces nouvelles reflètent exactement la vie de l'auteur entre 1876 et 1880, ses impressions du bord de l'eau, entre Chatou et Maisons-Laffitte; toutes relatent des promenades à deux dans la banlieue parisienne, des scènes de baignade ou des parties de canotage. Dans l'édition Ollendorff, qui parut en 1891, le recueil renferme un neuvième conte, *les Tombales*.

La Maison Tellier eut en effet un gros succès : douze éditions s'enlevèrent en deux ans ; Tourguéneff, à qui le livre était dédié, fit traduire l'œuvre

(1) Lettre du 8 mars 1881.

Digitized by Google

et connaître l'écrivain en Russie ; le journal *le Golos* publia « un grand diable d'article très bien fait et très chaud (1) ».

L'année suivante, en 1882, Maupassant put rassembler en un second volume les nouvelles qu'il avait écrites. S'inspirant encore une fois de ses souvenirs de la guerre de 1870 et reprenant un type dont il avait donné avec *Boule de Suif* une première esquisse, il écrivit *Mlle Fifi*. Il la fit paraître avec six autres récits à Bruxelles, chez Kistemaeckers; l'ouvrage, précédé d'une eau-forte de Just, était luxueusement édité (2) ; il fut épuisé en quelques jours. Il fallut en refaire une nouvelle édition qui parut en 1884, chez Havard, augmentée de onze nouvelles (3).

Maupassant cependant travaillait à son premier roman, *Une Vie*, qu'il acheva en 1883. Entre temps, il écrivit une étude sur E. Zola, qu'édita la maison Quantin (4).

(1) *Correspondance de Tourguéneff avec ses amis français*, p. 275. Cf. *Ibid.*, p. 269.

(2) Il existe un exemplaire avec 56 aquarelles originales de Morland, au prix de 405 francs. (G. Vicaire, *loc. cit.*)

(3) Les sept nouvelles de l'édition Kistemaeckers sont : *Mlle Fifi, la Bûche, le Lit, Un Réveillon, Mots d'amour, Une Aventure parisienne, Marroca*. Les neuf autres nouvelles de l'édition Havard sont : *Madame Baptiste, la Rouille, la Relique, Fou? Réveil, Une Ruse, A cheval, Deux amis, le Voleur, Nuit de Noël, le Remplaçant*.

(4) Brochure de 32 pp. avec un portrait d'E. Zola par Burney et des simili d'autographes.

Digitized by Google

C'est par la nouvelle que Maupassant fut conduit au roman. On a tort, en général, d'étudier chez l'écrivain distinctement le romancier et le conteur. Outre que les mêmes qualités se retrouvent chez l'un et chez l'autre, il y a chez le conteur de nouvelles une faculté d'information et de recherche qui ne cesse jamais d'être au service du romancier. En réalité, Maupassant n'avait pas de meilleur moyen d'écrire ses romans et de les faire copieux, abondants en péripéties et en observations de détail, que de rédiger, pour les journaux auxquels il collaborait, de nombreuses nouvelles. Celles-ci se sont trouvées très souvent n'être que des notes prises au courant de la réalité pour le roman projeté, et nous les pourrons consulter, parfois comme de premières esquisses des chapitres définitifs, toujours comme de curieux documents sur la composition et la mise en œuvre du roman.

Ce procédé de travail est particulièrement apparent dans *Une Vie*. L'idée d'écrire un roman n'était pas nouvelle chez Maupassant; elle remonte aux premières années de sa carrière littéraire. Nous l'avons vu, en 1877, confier à sa mère, puis à son maître, un plan complet dont l'élaboration l'occupa très longtemps (1). Y a-t-il quelque chose de commun entre ce projet, qui avait enchanté Flaubert,

(1) Voir plus haut, p. 99.

Digitized by Google

et l'œuvre définitive qui paraît en 1883 ? Il est difficile de le dire. En tout cas, il y a identité d'inspiration entre ce roman et les nouvelles que Maupassant écrivait entre 1880 et 1883. A son premier récit de longue haleine, l'auteur a donné pour cadre presque unique le pays dans lequel son observation s'est éveillée et d'abord exercée. *Une Vie* se passe tout entière, — à part l'épisode du voyage de noces, — au pays normand. On peut même dire que, dans un roman où les incidents se suivent aussi nombreux et quelquefois aussi incohérents qu'ils le sont dans une existence réelle, c'est l'unité de lieu qui crée l'unité d'action ; l'auteur est parvenu à nous familiariser avec ce pays de Caux, en nous le présentant comme le milieu naturel et nécessaire de ses personnages, au point que nous ne séparons plus les événements du paysage qui les enveloppe, et que celui-ci prête à ceux-là de sa réalité. Aussi bien sait-on aujourd'hui ce qu'il y a de réel dans la simplicité tragique du récit, et l'épigraphe du volume *l'Humble vérité* pourrait être strictement justifiée. Quant à l'idée même et au dessin général du livre, on a observé plus d'une fois qu'ils n'étaient point sans analogie avec ceux du conte de Flaubert, *Un Cœur simple*. Maupassant a peut-être été tenté par une forme littéraire que lui proposait l'exemple de son maître ; mais l'intrigue, qui lui est personnelle, est la transposition d'une série d'aventures vécues

Digitized by Google

autour de lui et par des personnages qu'il avait rencontrés dans sa jeunesse.

Plusieurs épisodes d'*Une Vie* se retrouvent dans les recueils de nouvelles. Ces souvenirs, ces impressions, ces paysages et ces types de la Normandie, qui donnent au roman sa couleur spéciale, occupent à cette époque l'imagination de l'auteur et lui fournissent la matière de ses contes : *la Maison Tellier*, *Mlle Fifi*, qui sont antérieurs à *Une Vie*, *les Contes de la bécasse*, qui sont de la même année, *Clair de lune* et *les Sœurs Rondoli*, qui paraissent l'année suivante, sont remplis d'histoires normandes, aventures de chasse ou de pêche, farces et paysanneries (1).

Une Vie fut publiée en feuilleton par *le Gil Blas* (2) ; le succès en fut immédiat et considérable : la maison Havard, qui édita le roman en 1883, mettait en vente le vingt-cinquième mille au commencement de 1884, et cela en pleine crise de la librairie (3). L'auteur reçut d'Angleterre une première demande de traduction, bientôt suivie de propositions analogues dans les autres pays de l'Europe (4).

(1) *La Maison Tellier, Histoire d'une fille de ferme* (1881), *Un Réveillon, le Remplaçant* (1882), *Ce cochon de Morin, Farce normande, les Sabots, Un Normand, Aux Champs* (1883), *le Petit fût, le Cas de Mme Luneau, Un coup d'Etat, le Loup, Conte de Noël, Une Veuve* (publiés dans des recueils de 1884, mais écrits en 1883).

(2) Du 25 février au 6 avril 1883.

(3) Cf. une lettre de l'éditeur Havard à Maupassant (A. Lumbroso, p. 395.)

(4) Cf., n. [illegible] ne lettre. — Une nouvelle édition d'*Une Vie*, *revue*,

C'est à cette date que commencent vraiment pour Maupassant la fortune et la célébrité; c'est aussi le moment de sa plus grande fécondité : les recueils de nouvelles et de romans vont se suivre sans aucune interruption pendant six ans; le nom de l'auteur et son œuvre s'imposaient ainsi presque d'un seul coup au public.

II

L'effet produit par *Boule de Suif, la Maison Tellier, Mlle Fifi*, avait été trop considérable et trop rapide pour que la critique ne crût pas devoir s'en alarmer ou s'en réjouir bruyamment. La nouveauté et la brutalité de ces nouvelles fournirent le texte d'éloges enthousiastes et d'éreintements fougueux (1). Et pourtant, comme l'observe précisément un critique (2), les récits de Maupassant avec leur simplicité émouvante et franche, qui les rend semblables à des faits divers bien choisis et bien contés, offrait très peu de prise au bavardage de la critique :

paraît chez Ollendorff en 1893, avec un portrait de Maupassant et un fac-similé d'autographe. Plus récemment, la maison Ollendorff a publié une autre édition, illustrée par A. Leroux; il est à remarquer que, dans cette dernière édition, la dédicace à Mme Brainne, qui figure dans toutes les autres, a été supprimée.

(1) Cf. J. Lemaître, *Contemporains*, VI, p. 355.

(2) *Id.*, V, p. 9.

Digitized by Google

il fallait admirer ou protester violemment, mais sans avoir grand'chose à ajouter pour justifier sa sympathie ou sa colère. Aussi Maupassant fut-il le moins discuté, ou plutôt le plus épargné des romanciers de l'école naturaliste. F. Sarcey consacra à son premier roman un article très élogieux (1), et la *Revue des Deux Mondes* se montra toujours clémente pour un écrivain qui la méprisait et dont elle devait pourtant forcer un jour la réserve hautaine : M. Brunetière y déclare que *Bel-Ami* était à son heure ce que le roman naturaliste avait produit de plus remarquable (2) et loua dans *Mont-Oriol* une belle et tranquille audace d'exécution, une peinture consciencieuse de la réalité plus vraie que la réalité elle-même (3). Presque tous les critiques d'ailleurs s'accordaient sur le naturel de cette œuvre; et souvent la perfection même de cette qualité, qu'il était facile de reconnaître, empêchait d'apercevoir les autres (4). L'impersonnalité du récit, la belle tenue impassible des romans et des contes frappèrent aussi quelques bons juges; on loua le soin avec lequel Maupassant dissimulait derrière son œuvre sa personne, son caractère et sa vie : cela, disait-on, était d'un naturaliste, con-

(1) Cf. lettre de V. Havard à Maupassant, 5 août 1884 (A. Lumbroso, p. 397).

(2) *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1885.

(3) *Revue des Deux Mondes*, du 1er mars 1887.

(4) Brunetière, *le Roman naturaliste*, p. 373.

Digitized by Google

séquent avec lui-même et avec sa doctrine, qui sait bien qu'une chose n'est point *vraie* parce qu'elle s'est passée ; et l'on ajoutait que « cette attitude et cette manière d'être sont d'un véritable artiste, qui s'en remet uniquement à son œuvre du soin de sa réputation; qui n'essaie pas de gagner à sa personne les sympathies qui ne s'adresseraient point à son genre de talent ; et qui se fait un point d'honneur, étant né pour écrire des romans et des nouvelles, quand il les a écrits, de les laisser tout seuls s'avancer dans le monde, sans intrigue ni brigue, et y répandre le bruit de son nom (1) ».

Nous avons assez vu combien ces éloges, qui s'adressaient autant à l'homme qu'à l'artiste, étaient mérités. Maupassant s'est souvenu toute sa vie de ce mot de Flaubert qu'il a rapporté : « Nous autres nous ne devons pas exister, nos œuvres seules existent (2). » Mais cependant, à cette époque de sa vie qu'absorbe entièrement la préoccupation de l'œuvre littéraire, il est un trait de caractère que nous ne devons pas perdre de vue, parce qu'il contribue puissamment à expliquer l'attitude nouvelle de Maupassant. Certes, il eut de son art une idée trop haute et trop pure pour s'abaisser au souci de la réclame ; il savait que les œuvres durent et vivent en dehors du bruit que l'on fait

(1) Brunetière, *le Roman naturaliste*, pp. 392-393.
(2) *G. Flaubert dans sa vie intime* (*Nouvelle Revue*, janvier 1881).

Digitized by Google

autour d'elles. Mais aussi, plus avisé que Flaubert, moins isolé que lui dans son rêve d'art parfait et moins détaché des réalités de la vie, il sut merveilleusement organiser ses intérêts et régler le profit de son œuvre. Maupassant aimait la vie ; il en désirait toutes les satisfactions, toutes les jouissances, avec cette âpreté et cette fougue qui étaient dans son tempérament rustique, avec cette hâte fiévreuse qui fut comme un pressentiment mélancolique d'une mort prématurée ; il aima donc et rechercha l'argent, non comme une fin, mais comme un moyen, comme le moyen de vivre une vie plus complète, plus riche en sensations violentes et rares. Il disait avec une certaine affectation qu'il n'écrivait que pour gagner de l'argent (1) ; mais ce n'est là qu'une boutade à rapprocher de ses déclarations truculentes sur *la Revue des Deux Mondes*, l'Académie et la Légion d'honneur, une confidence paradoxale faite pour déconcerter le bourgeois, et qui n'a guère plus de valeur que l'ambition cruelle formulée devant des amis de jeunesse : « J'aimerais à ruiner un jour quelques éditeurs ! » La régularité et l'abondance de sa production, et surtout cette grande quantité d'articles, de chroniques, d'études, généralement oubliés, qu'il fit paraître presque tous les huit jours pendant plusieurs années dans *le Gaulois* et *le Gil*

(1) Cf. *Souvenirs* de Ch. Lapierre (A. Lumbroso, p. 617).

Digitized by Google

Blas, témoignent en tout cas de son désir de satisfaire amplement aux exigences multiples d'une vie bien organisée. Mais il ne faut pas négliger de dire que ce grand dépensier et ce beau viveur fut en même temps un ami généreux, d'une bienveillance inépuisable et discrète. Parvenu à la célébrité, il se servit de sa fortune pour venir en aide à son frère, moins heureux que lui : il fit pour lui les frais d'une exploitation horticole à Antibes, et, plus tard, lorsque Hervé fut atteint de paralysie générale, il paya sa pension dans une maison de santé. Nous savons aujourd'hui, par des lettres qu'a publiées M. Lumbroso (1), que Maupassant aidait sa mère à vivre, bien qu'elle eût elle-même cinq mille livres de rente ; il payait le loyer de la villa qu'elle habitait à Nice et servait une pension de douze cents francs à sa nièce, la fille de son frère; de plus, il intervenait dans les embarras d'argent de sa mère, par des avances et des cautions perpétuelles (2).

(1) Pp. 463, 468, 476, 486.

(2) Cf., notamment, ce passage d'une lettre de M. Gustave de Maupassant, le père, au notaire chargé de régler la succession de Guy de Maupassant : « Mme de Maupassant, qui n'a jamais pu vivre avec les cinq mille francs de sa dot, n'a cessé d'écorner son bien. Pour qu'elle pût vendre, je devais donner mon consentement, que j'ai toujours donné sur la parole de Guy, qui me garantissait que je ne serais jamais inquiété, qu'il répondait de tout. Guy avait fait une espèce d'arrangement avec sa mère pour qu'elle n'eût pas à se tourmenter pour son existence. Je ne sais au juste quelles en étaien

Digitized by Google

Une intéressante correspondance entre Maupassant et l'un de ses éditeurs, publiée récemment, nous permet de montrer avec quelle rapidité et quelle régularité se constituait cette fortune littéraire, l'une des plus notables de la fin du siècle (1).

Presque tous les romans de Maupassant et la plupart de ses nouvelles, avant de paraître en librairie, étaient publiés par un journal, en général *le Gaulois* ou *le Gil Blas*, ou par une revue. Les romans lui étaient payés un franc la ligne ; chaque nouvelle ou chronique cinq cents francs : c'est lui-même qui donne ces chiffres dans une série de lettres écrites à son avoué, à propos d'un procès qu'il intente à un journal américain qui avait publié un conte indûment signé de son nom (2). Ce faux l'avait exaspéré, précisément à une époque où il commençait à souffrir de graves accidents nerveux. Pour faire respecter son nom et son œuvre, il n'hésite pas à envoyer aux juges une note écrite de sa main sur la vente et le succès de ses livres ; en toute autre occasion, il n'aurait certes pas consenti à rendre publics ces détails per-

les clauses, mais je sais qu'il y mettait largement de sa poche. » (A. Lumbroso, p. 476.)

(1) Nous nous servirons surtout pour toute cette partie des lettres échangées entre Maupassant et Victor Havard de 1881 à 1891, et aussi de quelques lettres écrites par M. Gustave de Maupassant à l'avoué de son fils : les unes et les autres ont été publiées par A. Lumbroso, pp. 391 à 489.

(2) A. Lumbroso, pp. 452 à 458.

Digitized by Google

sonnels, sous une forme qui pouvait avoir l'apparence d'une réclame, et, si nous les reproduisons, c'est uniquement pour éclairer par quelques chiffres l'histoire de son œuvre :

Mon nom, dit-il, est assez cher dans les journaux de Paris, puisque le moindre article m'est payé cinq cents francs, pour que je le fasse respecter par ces fripons d'Amérique... Mes volumes sont traduits dans le monde entier, se sont vendus à un nombre considérable d'exemplaires et sont payés les prix les plus hauts qui aient jamais été atteints dans les journaux français où on me paie 1 franc la ligne les romans, 500 francs un seul conte signé de moi... Le nombre de mes éditions est un des plus grands, même le plus grand après celui de Zola.

A cette lettre une note est jointe, indiquant le nombre exact des éditions de ses œuvres vendues à la date du 5 décembre 1891 :

Tous ces récits forment une collection de 21 volumes vendus en moyenne à treize mille exemplaires chacun, dont font foi les comptes trimestriels des éditeurs...

169 mille volumes de nouvelles,
180 mille volumes de romans,
24 mille volumes de voyage,
373 mille volumes.

Ce compte, dont nous ne pouvons guère mettre en doute l'exactitude, nous permet de constater qu'à cette époque la vente des romans de Maupas-

Digitized by Google

sant était de beaucoup supérieure à celle de ses recueils de nouvelles, puisque les six romans ont atteint chacun en moyenne trente mille, et les treize volumes de nouvelles, treize mille seulement. La proportion depuis lors s'est légèrement modifiée.

A ces renseignements confidentiels nous pouvons joindre quelques chiffres empruntés aux comptes trimestriels de l'éditeur V. Havard. Pour certains recueils de nouvelles, Maupassant touchait quarante centimes par exemplaire des trois premiers mille, un franc par exemplaire à partir du quatrième mille. A la date du 31 octobre 1891, 9.500 exemplaires de *l'Inutile Beauté*, publiée en 1890, avaient été vendus et rapportèrent à l'auteur 7.700 francs (1). Le compte de Maupassant chez Havard pour 1891 se soldait par 1.269 francs au second trimestre, et par 1.078 francs au troisième trimestre (2). En 1885, pour un seul trimestre, Maupassant toucha chez son éditeur près de neuf mille francs (3). En 1886, pour le troisième trimestre, son compte s'élève à 2.172 francs, et V. Havard, en lui envoyant la somme, constate que c'est un des plus faibles trimestres avec le premier de la

(1) A. Lumbroso, p. 451.

Soit 3,000 exemplaires à 40 centimes...	1.200 francs.
6.500 exemplaires à 1 franc.......	6.500 —
Total.....	7.700 francs.

(2) *Ibid.*, p. 450.
(3) *Ibid.*, p. 413.

Digitized by Google

même année : « Les affaires, dit-il, ont été en général absolument mauvaises; la librairie se trouve sérieusement atteinte à son tour (1). » Le compte du premier trimestre en 1888 se monte à 2.000 fr.; c'est l'année qui suit la publication de *Mont-Oriol* et du *Horla*, et l'éditeur écrit à ce sujet : « La vente de vos volumes a assez bien marché, sauf *Mont-Oriol*, pour lequel j'attendais de meilleurs résultats, d'après la publicité que j'ai faite. Il est vrai que le chiffre de vente se trouve un peu réduit par les retours qui nous sont parvenus (2). » En juillet 1889, le compte trimestriel tombe à 954 francs (3), pour dépasser de nouveau 2.000 fr. en mai 1890 (4).

Ces quelques chiffres, empruntés aux comptes d'un seul éditeur, joints aux détails que nous tenons de Maupassant lui-même, nous permettent de nous faire une idée suffisante de sa situation financière entre 1880 et 1891. Son éditeur s'occupait pour lui de tout ce qui concernait la publicité et les demandes de traduction. Avant même qu'un volume nouveau fût prêt à paraître, le titre en était indiqué par

(1) A. Lumbroso, p. 415.
(2) *Ibid.*, p. 432.
(3) *Ibid.*, p. 433. V. Havard écrit : « La vente des livres, qui n'était déjà pas très brillante depuis quelque temps, n'aura guère, je crois, à compter sur l'Exposition pour la réchauffer. »
(4) *Ibid.*, p. 438. — Le compte du troisième trimestre de 1890 est 1.211 francs, et celui du quatrième trimestre varie entre 800 et 1.000 francs (*Ibid.*, pp. 448-449).

Digitized by Google

l'auteur et Havard s'occupait sans perdre de temps du « lançage », comme il le dit lui-même, et faisait imprimer des notes qu'il envoyait à l'étranger (1); aussi attachait-il une très grande importance à cette question du titre pour chaque recueil de nouvelles. Les demandes de traductions suivaient presque immédiatement la publication du livre; quelquefois même elles la devançaient. *Une Vie* fut traduite en anglais par John Eggers un an après sa publication en France (2); mais à mesure que le succès de l'auteur allait grandissant, la curiosité s'éveillait à l'étranger, où une vente fructueuse était assurée : *Bel-Ami* venait à peine de paraître, que deux Suédois, M. Sundbecq et M. Carle Suneson, se disputaient la priorité du droit de traduction (3); et une demande analogue arrivait de Budapest (4).

L'année même de sa publication, *Mont-Oriol* fut traduit en danois et publié dans le journal *Politiken* de Copenhague; il est vrai que, pour cette fois, on s'était passé de l'autorisation de l'auteur (5). Aussi, à la suite de cet incident, Havard demande-t-il à Maupassant de lui indiquer toutes

(1) A. Lumbroso, p. 435. Il s'agit dans cette lettre de *l'Inutile Beauté*.
(2) *Ibid.*, pp. 396-397.
(3) *Ibid.*, pp. 412-433.
(4) *Ibid.*, p. 413. « Messieurs Singer et Wolfner, de Budapest, me demandent également l'autorisation de traduire *Bel-Ami* en hongrois, pour être publié en deux volumes à un franc, tout cartonnés comme *la Grande Marnière* dont ils m'ont envoyé un spécimen. »
(5) A. Lumbroso, p. 419.

Digitized by Google

les traductions qu'il a autorisées, — spécialement pour l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, les pays scandinaves et l'Espagne, — afin qu'il puisse manœuvrer sans s'exposer à faire double emploi (1). *Mont-Oriol* fut aussi traduit la même année en anglais et en espagnol (2). Maupassant avait fait avec un libraire espagnol un traité spécial pour cinq volumes de nouvelles: le traité fut signé en 1887 et la somme versée immédiatement fut de cinq mille francs, sur lesquels l'auteur toucha deux mille cinq cents francs; une note de sa main, jointe à une lettre de l'éditeur Havard, nous apprend que le marché aurait dû être conclu en 1884; mais, à cette époque, le libraire espagnol offrait trois cents francs par volume de nouvelles, et Maupassant en voulait mille, somme qui fut acceptée trois ans plus tard (3).

Pour les éditions françaises, V. Havard faisait aussi une très large publicité et il tenait Maupassant au courant des progrès de la vente, presque mois par mois. Grâce à quelques-unes de ses lettres, nous sommes renseignés exactement sur les destinées de chaque roman ou recueil de nouvelles. Voici par exemple quelques extraits qui concernent *Bel-Ami* :

(1) A. Lumbroso, p. 418.
(2) *Ibid.*, p. 421
(3) *Ibid.*, p. 411.

Digitized by Google

... Je m'empresse de vous donner des nouvelles de ce grand vaurien de *Bel-Ami*. Nous sommes en ce moment sur la 37ᵉ édition (1).

La lettre est du 12 septembre 1885 et la publication de *Bel-Ami* dans *le Gil Blas* n'ayant pas été terminée avant la fin de mai, le roman dut paraître en librairie au commencement de juin. Suivent quelques considérations sur la réclame faite par l'éditeur autour du nouveau livre :

Tout le commencement du fameux programme que je vous avais développé a parfaitement réussi, ainsi que vous avez dû le voir ; il n'y a que *le Figaro* qui n'a pas donné; mais je compte tenter un nouvel assaut au mois d'octobre et j'espère être plus heureux.

Plus des deux tiers des exemplaires sortis de la librairie avaient été vendus dans les gares (2). Deux ans plus tard, *Bel-Ami* avait atteint le chiffre de cinquante et une éditions (3). Pour *Mont-Oriol*, Havard s'assura une publicité plus considérable encore (4) ; il obtint un article élogieux de Wolff, à qui il parla du roman avant sa publication ; mais il fut moins heureux au *Gaulois*, et il s'en plaint à Maupassant :

J'avais demandé un bon article à Claveau, — tout était

(1) A. Lumbroso, p. 421.
(2) *Ibid.*, p. 413.
(3) *Ibid.*, p. 421.
(4) *Ibid.*, p. 420 et p. 432.

Digitized by Google

arrangé avec Meyer — et, au dernier moment, l'article tout composé, Meyer s'est opposé à sa publication. Ce contre-temps nous a fait un tort assez considérable, à mon avis, car je comptais sur cet article pour résumer et *couronner* en quelque sorte ma dernière petite campagne de presse (1).

La vente de *Mont-Oriol* fut moins brillante que celle de *Bel-Ami* : pendant les deux premiers mois, janvier et février 1887, le débit moyen atteignait à peine cent par jour ; Havard attribuait aux bruits de guerre qui circulaient à cette époque la lenteur de la vente ; et il espérait voir le livre « prendre sérieusement son essor », si l'horizon politique s'éclaircissait (2). Au mois d'avril, *Mont-Oriol* était à trente-neuf éditions, et l'éditeur ne se montrait pas plus satisfait : « Cette saison-ci, écrit-il, n'est pas fameuse pour les chemins de fer ; ils n'ont encore pris que 3.200 exemplaires (3). »

En dehors des œuvres qu'il éditait de première main, V. Havard avait repris en seconde édition quelques-uns des livres publiés par Maupassant chez d'autres éditeurs. Ainsi le recueil *Des Vers*, publié chez Charpentier en 1880, fut réédité par Havard en 1884 ; ce ne fut pas pour lui une brillante entreprise commerciale ; aussi se plaint-il à

(1) A. Lumbroso, p. 420.
(2) *Ibid.*, pp. 419-420.
(3) *Ibid.*, p. 420.

Digitized by Google

l'auteur que le succès de cette seconde édition soit forcément compromis par la première :

J'ai dépensé près de cinq mille francs de fabrication et deux mille francs de publicité, et je suis encore loin d'avoir fait mes frais. Je pense que vous ferez bien d'être conciliant sur ce chapitre-là et de m'aider un peu à supporter ce petit choc. Comme on donne généralement dix pour cent sur les éditions de luxe, comme droits d'auteur, je vous proposerais de vous payer 0,75 par volume vendu ; je crois que ce sera raisonnable (1).

Havard reprit aussi en 1887 l'édition des *Contes de la Bécasse* publiée en 1883 chez Rouveyre et Bloud, à la suite de difficultés qu'éprouva Maupassant avec son premier éditeur ; lorsqu'on voulut utiliser les clichés du livre, on s'aperçut qu'ils étaient usés comme s'ils avaient tiré à trente mille (2) ; en réalité, *les Contes de la Bécasse* n'avaient eu jusque-là que dix éditions, et Havard les ayant fait recomposer sur nouveaux frais en tira d'un seul coup quatre éditions nouvelles (3).

On nous pardonnera d'être entré dans les détails forcément arides de cette comptabilité minutieuse ; ils donnent une idée du soin avec lequel Maupassant administrait sa fortune littéraire. Mais il ne se contentait pas de se faire strictement rendre

(1) A. Lumbroso, p. 399.
(2) *Ibid.*, p. 419.
(3) *Ibid.*, p. 421.

Digitized by Google

compte des conditions et des progrès de la vente. De perpétuels besoins d'argent le rendaient exigeant; et il lui arrivait plus d'une fois de réclamer ses comptes trimestriels avant qu'ils ne fussent rigoureusement échus et de faire appel à la complaisance de son éditeur pour des avances pressantes. Plusieurs lettres publiées par M. A. Lumbroso renferment l'écho de ces doléances, qui se multiplient surtout à partir de 1885 (1). L'un des derniers billets que Maupassant écrivit avant le naufrage irrémédiable de sa raison, cinq jours exactement avant sa tentative de suicide, est pour réclamer par l'intermédiaire de son avoué le règlement de son compte pour le quatrième trimestre de 1891 (2).

De son côté, l'éditeur adressait à Maupassant de fréquents appels : comptant sur la merveilleuse fécondité d'un auteur que ses continuels besoins d'argent contraignaient à une production rapide, il n'attendait pas qu'un volume fût sorti des presses pour songer au prochain recueil, en réclamer le titre et organiser la publicité. Plus d'une fois, il devance les propositions de Maupassant et se montre impatient d'éditer un livre qui n'est pas encore écrit. En 1888, l'année où Maupassant faisait une croisière sur les côtes de la Méditerranée, à bord de son yacht *Bel-Ami*, Havard lui écrit : « Je n'ai

(1) A. Lumbroso, pp. 399 et 413.
(2) *Ibid.*, p. 459.

Digitized by Google

pas besoin d'ajouter que je serais le plus heureux des éditeurs, si vous me rapportiez un petit volume dans votre valise (1). » Maupassant rapporta de son voyage son livre *Sur l'eau*, mais il le fit paraître chez Marpon et Flammarion; d'ailleurs, à partir de cette date, Havard n'édita plus qu'un seul recueil de Maupassant, celui de *l'Inutile beauté*, en 1890. Aussi ne cache-t-il point son vif désir de retrouver avec son auteur favori le succès d'autrefois; et il lui écrit : « Est-ce que vous travaillez un peu pour moi, comme vous me l'avez promis? Vous savez que j'attends cela comme le Messie pour redorer un peu le blason de ma librairie (2). »

En tant qu'éditeur, Havard ne s'abstenait point de donner son avis sur les œuvres qu'on lui proposait, et spécialement sur la composition et le titre des recueils de nouvelles. Lorsqu'il avait remarqué dans un journal un récit de Maupassant dont le succès lui paraissait assuré, il ne manquait pas d'envoyer à l'auteur ses propres impressions, et son flair d'éditeur était bien rarement en défaut. Plusieurs de ses appréciations sont à retenir; sous leur forme un peu fruste, elles témoignent souvent d'un goût plus averti et plus sûr que les longues dissertations des critiques. Six mois avant de publier *Yvette*, voici en quels termes il jugeait l'une

(1) A. Lumbroso, p. 432.
(2) *Ibid.*, p. 434.

Digitized by Google

des nouvelles qui composaient ce recueil : « Sapristi, que vous avez fait une nouvelle remarquable dans *le Gaulois, les Martin* (1) ! Ça ne me sort pas de la tête. Vous n'avez jamais fait plus fort, et vous ne saurez jamais combien elle a *impressionné* le public (2). » Nous avons déjà rapporté son jugement sur *la Maison Tellier* et sur *le Papa de Simon*. *Le Champ d'oliviers*, l'une des dernières nouvelles écrites par Maupassant (3), l'avait enthousiasmé au plus haut point (4) et il suggère à l'auteur l'idée de la mettre en scène, où elle produirait grand effet : peut-être Maupassant y songeait-il réellement ; dans les dernières années de sa vie, il était littéralement hanté par cette passion du théâtre qui avait dirigé ses premiers efforts littéraires, et il confiait à un de ses amis, Jacques Normand, son collaborateur pour *Musotte*, les projets multiples qu'il avait formés :

Des pièces ? Mais j'en ferai tant que je voudrai... Songez donc qu'en outre de mes romans : *Une Vie, Fort comme la mort, Notre cœur*, et les autres, qui renferment tous, tous, une pièce en germe, j'ai publié plus de deux cents nouvelles, qui toutes, ou presque toutes,

(1) Cette nouvelle parut dans *le Gaulois*, du 28 juillet 1884 ; son véritable titre est *le Retour*.
(2) A. Lumbroso, p. 397.
(3) Recueil de *l'Inutile Beauté* (1890).
(4) Cf. A. Lumbroso, p. 437.

Digitized by Google

offrent un sujet dramatique, soit dans la note tragique, soit dans la note gaie (1).

La maladie et la mort coupèrent court à ces espérances : en tout cas, il est curieux d'observer, ce que l'on n'a pas suffisamment remarqué jusqu'à présent, que les deux seules pièces en prose écrites par Maupassant sont précisément empruntées à deux de ses nouvelles, *la Paix du ménage* à *Au bord du lit*, qui est une première esquisse dialoguée (2), *Musotte* à *l'Enfant* (3). Après sa mort, plusieurs nouvelles et deux romans, notamment *Yvette*, à laquelle il avait songé lui-même, *M*[lle] *Fifi*, *Boule de Suif*, *Bel-Ami*, *Pierre et Jean*, *M. Parent*, ont fourni ou doivent fournir matière à d'intéressantes adaptations théâtrales. Mais l'idée de l'éditeur Havard était juste : et il est curieux que *le Champ d'Oliviers*, l'une des nouvelles les plus dramatiques de Maupassant, n'ait encore tenté personne.

Havard a été aussi l'un des premiers à signaler chez Maupassant cette évolution de son tempérament qui devait plus tard frapper la critique. Après avoir lu *Mont-Oriol*, il envoie à l'auteur une longue lettre dithyrambique où nous relevons cette phrase caractéristique : « Vous donnez là, avec une puis-

(1) Jacques Normand, *Souvenirs sur Maupassant*, *Figaro*, du 13 décembre 1903.

(2) Recueil de *M. Parent*.

(3) Recueil *Clair de lune*.

Digitized by Google

sance inouïe, une nouvelle note que j'avais devinée en vous depuis longtemps. J'avais pressenti ces accents de tendresse et d'émotion suprêmes dans *Au Printemps*, *Miss Harriet*, *Yvette* et ailleurs (1). »

D'ailleurs, ses intérêts d'éditeur n'étant jamais séparés de ses impressions de lecteur, il se réjouit sincèrement de cette transformation : « Il doit nous venir avec ce livre-là vingt à vingt-cinq mille nouveaux lecteurs, car il est accessible aux âmes les plus timorées de la bourgeoisie que vos premières productions persistaient à effaroucher. » Ces prévisions se réalisèrent de tout point : des critiques ne manquèrent pas d'observer que, dans *Mont-Oriol*, la dureté coutumière de Maupassant s'était beaucoup attendrie (2), et que ce roman était une œuvre de transition où l'auteur montre plus d'émotion qu'il ne lui était arrivé jusque-là d'en trahir (3).

C'est surtout sur la composition et le titre des recueils de nouvelles que portaient les observations et les critiques de l'éditeur. Primitivement le volume *Yvette* devait se composer de cinq contes ; Havard trouvait cela trop court et réclamait quatre autres récits de l'importance des autres pour atteindre le chiffre de trois cents pages ; Maupassant ajouta

(1) A. Lumbroso, p. 417.
(2) M. Brunetière, dans *la Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1887.
(3) J. Lemaître, *Contemporains*, V, p. 7.

Digitized by Google

deux nouvelles seulement à celles qu'il avait déjà livrées (1). Lorsque Havard reprit l'édition des *Contes de la Bécasse*, en 1887, il critiqua le titre du recueil : « C'est un mauvais titre de vente ; ça donne comme une arrière-pensée des petits conteurs du XVIIIe siècle, avec un petit air vieillot (2). » Il proposait comme titre celui de la première nouvelle du livre : *Ce cochon de Morin ;* mais il était le premier à reconnaître que ce titre, excellent pour la vente, serait « un peu hurlant sur la couverture, » et il ne voulait pas « endosser la responsabilité des regrets que l'auteur pourrait peut-être en éprouver plus tard, vers l'âge mûr ». Après réflexion, le titre primitif fut maintenu. Pour une fois, le goût de l'éditeur était en défaut ; car, précisément, ce léger parfum XVIIIe siècle fut senti et fit le succès du livre ; quelques critiques comparèrent à ce propos Maupassant aux conteurs d'autrefois, et le nom de Le Sage fut prononcé (3).

Pour *l'Inutile Beauté* le débat recommença. Tout d'abord, Maupassant avait appelé son recueil *l'Abbé Villebois* du nom du personnage principal de sa nouvelle *le Champ d'oliviers :* de lui-même il supprima ce premier titre et voulut mettre à sa place *le Champ d'oliviers.* Cette substitution ne

(1) A. Lumbroso, p. 397.
(2) *Ibid.*, p. 419.
(3) J. Lemaître, *Contemporains*, VI, p. 357.

Digitized by Google

convenait pas à l'éditeur, qui avait sur la question des idées très arrêtées et qui écrit à l'auteur :

Votre titre, *le Champ d'oliviers*, est absolument mauvais pour la vente; c'est mon impression absolue et je l'ai essayé sur plus de dix personnes, qui, toutes, sont de mon avis. Le premier, *l'Abbé Villebois*, n'était pas absolument bon non plus, mais il avait sur celui-ci l'immense avantage d'être euphonique et sonore, et de bien entrer dans l'œil : je le prendrais à cent contre un. Vous savez quel rôle jouent les titres pour la vente, et que les œuvres des plus grands maîtres n'échappent pas à cette influence. Ne me mettez donc pas tout de suite dans une situation d'infériorité commerciale vis-à-vis de vos autres ouvrages similaires. Réfléchissez-y, je vous en prie, pendant qu'il en est temp encore et avisez-moi de votre détermination par un mot. Il va sans dire que je m'inclinerai devant vos oliviers, si vous les maintenez, mais comme on dit: la mort dans l'âme (1).

Maupassant céda à ces considérations et proposa un nouveau titre, *l'Inutile beauté*, que l'éditeur déclara excellent (2).

III

Toute cette correspondance que nous venons d'a-

(1) A. Lumbroso, pp. 435-436.

(2) Il semble, d'après une lettre de V. Havard (A. Lumbroso, p. 437), que l'on jouait à cette époque-là, aux Menus-Plaisirs, une pièce qui portait un titre analogue. Havard fit des démarches et obtint de l'un des auteurs de la pièce, M. Clairville, que la pièce changeât de titre ; elle s'appela *le Fétiche*.

Digitized by Google

nalyser nous fournit de précieux documents pour l'histoire de l'œuvre de Maupassant ; elle atteste aussi les bons rapports que l'auteur entretenait avec son principal éditeur. Ces rapports finirent cependant par s'altérer, voici dans quelles circonstances : en octobre 1891, Maupassant fut prévenu par un libraire anglais que les exemplaires de *la Maison Tellier* étaient épuisés chez Havard, depuis trois mois ; il fit constater le fait par huissier ; et son avoué fit sommation à l'éditeur d'avoir en magasin dans les vingt-quatre heures une édition de cinq cents exemplaires. Maupassant obtint gain de cause et se réjouit du résultat comme d'un succès personnel :

Ce fait, écrit-il, prouve donc absolument que, sous ma menace de reprendre l'œuvre, Havard, sans hésitation, a reconnu, par son obéissance immédiate, qu'il n'avait pas le droit de laisser son magasin un seul jour démuni d'un seul de mes volumes... (1).

Cette histoire se place, il est vrai, à une époque où Maupassant, ayant ressenti les terribles atteintes du mal qui devait l'emporter, se montrait d'une susceptibilité facilement irritable (2). Mais elle té-

(1) Note personnelle de Maupassant publiée par A. Lumbroso, p. 452.

(2) A la suite de cet incident, Maupassant avait décidé de retirer ses œuvres à V. Havard. Après son internement à la maison de santé du Dr Blanche, sa mère insista auprès de M. Lavareille, ad-

Digitized by Google

moigne du moins de la vigilance toujours en éveil qu'il mettait à faire respecter ses droits d'auteur. Aussi bien cette aventure n'est-elle pas unique dans sa carrière littéraire et l'on pourrait écrire une histoire développée de ses procès ; nous nous bornerons à en rappeler quelques-uns parmi les plus connus ou les plus caractéristiques.

Le *Supplément littéraire du Figaro* (1) avait publié en feuilleton, dans son numéro du 7 janvier 1888, l'étude de Maupassant sur le roman qui devait paraître le surlendemain chez Ollendorff, en tête de *Pierre et Jean.* Pour faire tenir cette longue étude dans les douze colonnes de son feuilleton, le journal y avait pratiqué d'abondantes coupures sans le consentement de l'auteur. On avait supprimé notamment les six premières lignes où l'auteur constate que son étude n'est pas un plaidoyer pour son roman, puisque les idées qu'il veut présenter entraîneraient précisément la condamnation du genre d'étude psychologique qu'il avait entrepris dans *Pierre et Jean.* Six pages très importantes sur l'utilité de la critique avaient disparu (2), ainsi qu'un long passage essentiel sur le

ministrateur des biens de Maupassant, pour que cette décision fût respectée.

(1) Le *Supplément littéraire du Figaro* avait pour rédacteur en chef A. Périvier, pour secrétaire de la rédaction Auguste Marcade.

(2) Pp. II à VIII de l'édition Ollendorff non illustrée.

Digitized by Google

réalisme (1). Enfin certains développements avaient été modifiés ou abrégés (2). Maupassant commença par protester dans une lettre écrite au directeur du *Figaro* : il se plaignait que les coupures pratiquées dans le texte de son étude le rendissent presque inintelligible.

Je tiens, disait-il, dans l'intérêt de tous les écrivains autant que dans le mien, à faire proclamer une fois de plus notre droit absolu d'empêcher que notre pensée soit mutilée (3).

Il déplorait aussi les retards que le *Supplément du Figaro* avait apportés à la publication de son article :

Je m'étais assuré trois mois à l'avance que *le Figaro* acceptait cette étude à laquelle j'attachais, à tort ou à raison, une grande importance, car elle exprime ce que je pense sur le roman et répond à des critiques qui m'ont été souvent adressées. En cas de refus de sa part, j'aurais eu le temps de choisir une revue à mon gré. J'ai livré mon manuscrit trois semaines avant sa publication. Le directeur du supplément m'a fait retarder de huit jours l'apparition de *Pierre et Jean*, auquel cette dissertation sert de préface, afin de laisser le numéro du 1er janvier à la revue de Caran d'Ache. La veille encore, le susdit directeur m'a fait faire une communication sur un autre

(1) *Id.*, Pp. IX à XIV.
(2) *Id.*, pp. XVII et XXII.
(3) A. Lumbroso, p. 422. Ces lignes ont d'ailleurs été raturées dans la lettre originale.

Digitized by Google

sujet, sans qu'il fût question du travail qui devait paraître le lendemain. J'ai non seulement le droit, mais aussi toutes les circonstances favorables, et par conséquent le droit d'obtenir un jugement décisif contre les ciseaux autoritaires, fussent-ils même maniés par des mains plus compétentes (1).

Maupassant intenta un procès au *Supplément littéraire du Figaro;* il choisit comme avocat Georges Lachaud, et demanda cinq mille francs de dommages-intérêts. Il soutenait cette thèse que la remise d'un manuscrit entraîne implicitement l'obligation pour celui qui le reçoit de le publier *in extenso*. Voici d'autre part la note que publia le supplément en réponse à l'assignation de Maupassant :

A PROPOS D'UNE PRÉFACE

Nos lecteurs se souviennent, peut-être, d'une étude sur le roman moderne parue dans notre dernier supplément.

L'auteur, n'ayant pas demandé à revoir ses épreuves, nous avions nous-mêmes choisi les principaux fragments de son travail et laissé de côté certains passages qui ne nous paraissaient pas absolument nécessaires. Cela se pratique couramment dans le journalisme, quand on y est forcé par la mise en pages du journal ou l'abondance des matières, surtout si l'écrivain est assuré d'une autre publicité, telle que celle du Livre ou de la Revue.

(1) A. Lumbroso, pp. 422-423.

Nous avions d'ailleurs eu soin de prévenir le public que l'étude en question devait paraître presque simultanément en tête du nouveau roman de l'auteur, et nous donnions aussi le nom de l'éditeur.

Le susdit auteur n'a pas été satisfait des coupures pratiquées dans sa préface. Cette susceptibilité est très admissible, mais, puisque le romancier craignait que sa pensée tronquée ne fût pas parfaitement comprise, il n'avait qu'à réclamer auprès de nous le droit de la compléter.

Au lieu d'agir ainsi, le romancier a cru devoir porter ses plaintes à d'autres journaux et annoncer bruyamment qu'il allait faire un procès au *Figaro*.

Du moment que la question se traite sur papier timbré, la conversation n'a plus d'agrément pour nous, et il nous semble préférable de laisser la parole aux avocats (1).

Grâce à l'intercession du président Aubepin, l'affaire s'arrangea sans débats judiciaires ; Maupassant retira son assignation, après que le supplément eut accepté de faire paraître dans ses échos la note suivante :

M. Guy de Maupassant, à la suite des explications qui lui ont été fournies au sujet de coupures faites sans son autorisation dans une étude parue ici même, coupures qui avaient donné lieu à une action judiciaire contre *le Figaro*, vient de renoncer à ces poursuites. Nous sommes heureux de cette solution amiable qui nous permet de reprendre nos anciennes relations avec notre confrère (2).

(1) *Supplément littéraire du Figaro*, 14 janvier 1888.

(2) A propos de l'étude sur le roman publiée par *le Figaro*,

Digitized by Google

Deux ans plus tard, une nouvelle affaire entraîna Maupassant à de justes revendications. L'éditeur Charpentier préparait, en mai 1890, une édition illustrée des *Soirées de Médan;* le volume devait contenir les portraits à l'eau-forte des six auteurs par Dumoulin. Ces portraits avaient été faits d'après des photographies, aucun des écrivains n'ayant posé devant le peintre. Maupassant apprit la chose absolument par hasard; Charpentier l'avait bien prévenu, au cours d'une conversation, qu'il comptait faire une réédition illustrée des *Soirées de Médan,* mais il n'avait pas été question de portraits; puis l'éditeur avait envoyé un prospectus détaillé, mais Maupassant, toujours en voyage, ne l'avait pas reçu. Ce fut Huysmans qui lui apprit à la fois que son portrait était exposé au Salon, avec le sien, ceux de Zola, de Céard, d'Alexis et d'Hennique, et que tous les six venaient de paraître dans *les Soirées de Médan.* Maupassant protesta violemment

M. Léopold Lacour écrivit à Maupassant une lettre très intéressante rapportée par A. Lumbroso (pp. 423-425). M. Léopold Lacour joignait à des éloges très intelligents quelques critiques exactes : notamment il signalait à Maupassant une contradiction flagrante entre deux développements relatifs au rôle de la critique, et une citation erronée. Maupassant fait dire à Flaubert : « N'oubliez pas ceci, jeune homme, que le talent — *suivant le mot de Chateaubriand* — n'est qu'une longue patience. » Dans une lettre au *Figaro,* Maupassant revendique pour lui cette confusion qu'il semblait attribuer à Flaubert, la phrase citée étant, non de Chateaubriand, mais de Buffon. La contradiction signalée par M. Léopold Lacour et la citation inexacte ont été maintenues dans les premières éditions de *Pierre et Jean.*

Digitized by Google

et déclara qu'il s'adresserait à la justice si son portrait n'était pas supprimé immédiatement du volume dont on était en train de faire les expéditions. Il se montra sur ce point parfaitement intraitable.

Je me suis fait une loi absolue, dit-il, de ne jamais laisser publier mon portrait toutes les fois que je peux l'empêcher. Les exceptions n'ont eu lieu que par surprise. Nos œuvres appartiennent au public, mais pas nos figures (1).

Aussi, comme depuis longtemps il avait interdit la vente de ses photographies, il est vraisemblable que l'eau-forte de Dumoulin avait été faite d'après une épreuve prêtée par un ami. En raison de ses bons rapports avec Charpentier, Maupassant souhaitait un arrangement à l'amiable, et, voulant éviter un procès, il écrivit à l'éditeur la lettre suivante:

... Vous n'ignorez point que, depuis longtemps déjà, je me refuse absolument à laisser exécuter, exposer ou vendre aucun portrait et aucune photographie de moi. J'ai refusé cette autorisation à MM. Nadar, Havard (2), Paul Marsan, venu pour *le Monde Illustré*. Je l'ai refusée à plus de dix journaux, à *l'Illustration*, etc. Or, il

(1) Note autographe publiée par A. Lumbroso, p. 444. Pourtant l'édition *Des Vers* publiée par Havard, en 1884, contenait un portrait de Maupassant gravé à l'eau-forte par Le Rat.

(2) Cette déclaration, en ce qui concerne Havard, nous paraît inexacte.

Digitized by Google

est impossible d'admettre que le premier peintre venu, sans même connaître son modèle, ou l'ayant à peine rencontré, ait le droit d'emprunter à un ami une photographie donnée (car la mienne n'est pas en vente) et d'exécuter avec cela n'importe quelle tête, puis de l'envoyer à l'Exposition, sans que la personne portraiturée ainsi ait été seulement prévenue. Il est encore plus inadmissible en droit... qu'un éditeur publie dans un volume et vende l'image, fabriquée dans ces conditions, d'un auteur qu'il connaît beaucoup, sans l'avoir même consulté... Voici ce que je réclame: vous allez me fournir le chiffre exact du nouveau tirage des *Soirées de Médan*, afin que je puisse comparer le nombre des portraits existants avec celui des portraits détruits. Ces eaux-fortes seront enlevées de tous les exemplaires en magasin chez vous. Après cette opération, ces exemplaires seront échangés avec ceux déposés par vous dans les librairies. Vous traiterez ensuite ces derniers volumes de la même façon. Toutes les eaux-fortes enlevées ainsi seront livrées soit à moi, soit à mon avoué, afin que ce contrôle soit fait. Si vous n'acceptez pas cette combinaison, je m'adresse, aujourd'hui même, à la justice (1).

Maupassant confia l'affaire à son avoué et choisit comme avocat M. Emile Straus, mais il ne semble pas qu'il y ait eu procès.

Enfin, en 1891, deux mois avant sa tentative de suicide, Maupassant engagea un procès en Amérique contre un journal de New-York: *l'Etoile* avait pris dans *les Contes de la bécasse* la nouvelle intitulée *le Testament* et en avait tiré un long roman

(1) Lettre du 30 mai 1890, publiée par A. Lumbroso, p. 444.

Digitized by Google

qui fut publié avec la signature de Maupassant. Le journal prétendait avoir un traité signé de l'auteur et autorisant cette adaptation ; il allait même jusqu'à donner la date du traité; mais, sommé de produire une photographie du texte et de la signature, il se déroba. Maupassant mena grand bruit autour de cette dernière affaire ; mais il fut obligé d'arrêter ses poursuites devant les frais considérables qu'elles exigeaient et auxquels il semble bien qu'il n'ait pu faire face à ce moment (1).

Cela se passait en novembre et décembre 1891. Il est à remarquer que les trois procès dont nous venons de faire l'historique appartiennent aux années les plus troublées de la vie de Maupassant. Dans cette exaspération continuelle de sa susceptibilité, dans l'âpreté maladive qu'il met à proclamer ses moindres droits et à les faire respecter, on sent déjà le ravage de l'idée fixe, et l'angoisse des tortures intimes. Ce détraquement est apparent jusque dans la forme des lettres relatives à ces trois affaires : la lettre au *Figaro* (2) est remplie de ratures, de surcharges et de corrections ; celle à Charpentier (3) est d'un style pénible et compliqué ; celles enfin où il est question du procès d'Amérique (4) sont presque inintelligibles : elles ren-

(1) A. Lumbroso, pp. 452 à 458.
(2) Janvier 1888.
(3) Mai 1890.
(4) Novembre-décembre 1891.

Digitized by Google

ferment des fautes d'orthographe et de français, des phrases inachevées, des propositions contradictoires, des mots visiblement mis pour d'autres. D'ailleurs, dans l'un de ces billets, Maupassant apprend à son avoué la gravité de son état et parle de sa santé en ces termes :

Je suis tellement malade que j'ai bien peur d'être à la mort dans quelques jours par suite d'un traitement qu'on m'a fait suivre (1).

Nous verrons plus loin que ces procès ne sont pas les seuls qu'il ait engagés à cette époque de sa vie et sous l'influence d'un état nerveux de plus en plus compromis.

IV

Il nous faut maintenant retourner en arrière et reprendre la vie de Maupassant où nous l'avions laissée, pour faire l'histoire de son œuvre. En réalité, l'œuvre littéraire, dont nous avons montré le développement rapide et le succès sans cesse grandissant, suffit à remplir la vie de Maupassant à cette époque : il n'y a point dans son existence, entre 1880 et 1891, d'événements plus importants que ceux que nous venons de rappeler ; ce sont du

(1) A Lumbroso, p. 454.

Digitized by Google

moins les seuls qui, d'après lui, appartiennent au public. Pourtant on se ferait de Maupassant une idée tout à fait inexacte si l'en s'en tenait à cette sorte de chronique de librairie, à l'histoire anecdotique des éditions que nous avons essayé de présenter.

A côté de l'écrivain qui produit hâtivement et surveille avec soin le succès et le gain de son œuvre, il y a l'homme qui vit d'une vie mouvementée, indépendante et capricieuse, et cette existence inconsciemment se reflète au jour le jour dans l'œuvre qu'elle aide à mieux comprendre. Nous ne pouvons espérer la suivre dans tous ses détails ; sur bien des points nous devrons respecter la discrétion hautaine où se renfermait Maupassant et faire le silence sur les événements qui n'intéressent pas plus ou moins directement ce qu'il a livré de lui-même au public. Mais par ses livres précisément, en dépit de l'impassibilité qu'il revendiquait comme le premier devoir de l'artiste, nous pouvons reconstituer quelques épisodes de sa vie. Les rares confidences de ses amis nous aideront dans cette tâche. Deux d'entre eux publièrent récemment, sous le titre *En regardant passer la vie*, les souvenirs de leurs amitiés littéraires, et Maupassant y est en bonne place (1). Les détails qu'ils nous donnent offrent

(1) Le livre parut chez Ollendorff. Les auteurs sont Henri Amic et l'auteur d'*Amitié Amoureuse*, M[me] Leconte du Nouy. Dans *Ami-*

Digitized by Google

un grand intérêt ; il est prouvé aujourd'hui, par la publication qu'a faite M. Lumbroso de certaines lettres de Maupassant, que les souvenirs d'H. Amic sont empruntés à ces lettres ; il n'a fait le plus souvent que reproduire le texte même de Maupassant en le disposant sous une forme dialoguée (1).

A partir du moment où la fortune lui vint avec le succès, Maupassant songea surtout à assurer l'indépendance de sa vie et à se donner celle des jouissances qu'il préférait à toutes : le plaisir des lointains voyages. Ses droits d'auteur lui rapportaient en moyenne vingt-huit mille francs par an (2) ; il avait chez un agent de change à Paris d'importantes provisions d'argent, où il puisait selon ses besoins (3).

tié Amoureuse on retrouverait, paraît-il, des lettres authentiques de Maupassant ; en tout cas, il y a là, aussi, des souvenirs sur lui, sur sa personne, sur sa famille, sur sa vie.

(1) Ce procédé est particulièrement apparent pp. 40 et 41 de *En regardant passer la vie :* ce passage, relatif aux chasses en Normandie, au séjour de Maupassant en Auvergne, au voyage de Sicile, est textuellement emprunté à la lettre de Maupassant à Henri Amic (17 août 1885), qu'a publiée M. Lumbroso, pp. 400-401. La méthode est la même dans *Amitié Amoureuse :* nous y avons noté (p. 50) un développement sur l'horreur de Maupassant pour le monde, qui se retrouve identiquement dans *En regardant passer la vie* (p. 103), et qui, par surcroît, n'est qu'une paraphrase d'une page de *Sur l'Eau.*

(2) D'après le témoignage de M. de Maupassant père (A Lumbroso, p. 467).

(3) *Ibid.*

Le premier usage qu'il fit de sa fortune fut de se faire construire une maison suivant ses goûts dans le pays de son enfance. Tous ceux qui ont connu Maupassant se rappellent le joli chalet de *la Guillette*, à Etretat. Ce n'était plus la maison de l'enfance, cette villa des Verguies où Guy avait passé ses premières années auprès de sa mère; c'était le logis de l'artiste, amoureusement édifié au fond d'un jardin tranquille, fait pour le rêve et le travail; le balcon de bois rustique qui réunissait les deux ailes du chalet et formait terrasse, l'humble balcon vêtu de vigne vierge dominait un paysage reposant, un paysage familier aux yeux de l'écrivain. Et quand, au retour des longues croisières ou des séjours fiévreux à Paris, il venait demander à la terre natale la quiétude et la fraîcheur d'une inspiration nouvelle, quand son regard se promenait des falaises aux collines et aux prairies roussies par l'automne, c'était toute sa jeunesse qui ressuscitait en lui avec les élans fougueux, les échappées audacieuses et les ambitions réalisées. Bien des pages pourraient être datées de cette chère retraite : la fameuse étude sur le roman y fut composée en septembre 1887, et toute une partie de *Pierre et Jean* y fut aussi écrite. L'été, le pays était peuplé d'écrivains et d'artistes, et Maupassant recevait de nombreuses visites; Henry Fouquier, qui le vit plus d'une fois à la Guillette, a dit la

Digitized by Google

vie insouciante et libre qu'y menait son ami :

Méprisant les assujettissements de la mode, peu soucieux de tenir sa place parmi les « hommes du monde », il vivait là en campagnard et en marin. En ses longues promenades de chasse, en ses aventureuses pêches en mer, il usait sans péril la force de son tempérament et l'ardeur de son sang. Mélange de rudesse et de grâce, sa Normandie était un cadre reposant et approprié à son esprit (1).

Un autre écrivain, qui fut reçu à *la Guillette* en 1887, M. Léopold Lacour, alors critique dramatique à *la Nouvelle Revue*, se rappelle les soirées intimes où Maupassant réunissait ses amis :

Je fus admis dans le petit cercle des privilégiés qui dînaient chez lui, à *la Guillette*, une ou deux fois par semaine. Les conversations, à ces dîners, étaient rarement *littéraires;* Maupassant n'aimait point à parler de son travail, de ses œuvres, et il ne parlait pas non plus volontiers des autres écrivains. Mais on *potinait* ferme. Maupassant, sans être un chercheur de tares, voyait surtout les ridicules des gens qu'il connaissait *et prenait un plaisir maladif à les dénoncer*. Je crois même qu'il inventait souvent, pour la satisfaction d'une sensibilité pessimiste (2).

On voit par ces lignes que, dès cette époque, Maupassant souffrait d'une inquiétude nerveuse

(1) Henry Fouquier, *la Statue de Maupassant* (mai 1900).
(2) Lettre de M. Léopold Lacour à M. Lumbroso (p. 426, en note).

particulière qui se trahissait dans ses conversations et qui n'échappait point à ses amis.

Parmi les intimes de Maupassant à Etretat, il faut faire une place à part à Mme Leconte du Nouy, dont les souvenirs illustrent si gracieusement la vie de son ami, et dont tout l'œuvre littéraire est un hommage rendu à la mémoire du grand écrivain (1). Avant que *la Guillette* fût construite, Mme Leconte du Nouy habitait déjà à Etretat une villa appelée *la Bicoque* (2). Quand Maupassant eut fait bâtir le modeste chalet auquel il donna son nom, des relations très étroites s'établirent entre lui et celle à qui il dit un jour qu'elle avait « le génie de l'amitié (3) ». Déjà souffrant, redoutant la solitude et les insomnies, il allait souvent passer ses soirées à *la Bicoque:* il aimait qu'on lui fît la lecture, tandis qu'il restait étendu dans l'ombre; on lut toute une série de correspondances du XVIIIe siècle, celle de Diderot à Mlle Volland, celles de Mlle de Lespinasse et de Mme d'Epinay; et un jour Maupassant s'amusa à composer, sur le modèle d'une chanson de Mme du Deffand, neuf couplets assez lestes qui sont d'un comique excellent (4).

(1) On a remarqué qu'il n'est presque pas de livre de Mme Leconte du Nouy où il ne soit question de Maupassant (*Amitié Amoureuse, En regardant passer la vie, la Joie d'aimer*).

(2) L'un des romans de Mme Leconte du Nouy, *la Joie d'aimer,* est daté de *la Bicoque,* Etretat, 1904.

(3) *En regardant passer la vie,* p. 219.

(4) *Ibid.*, pp. 47-50.

Digitized by Google

Longtemps Maupassant conserva l'habitude d'aller passer en Normandie une partie de l'été et de l'automne. Sa maison et ses amis l'attendaient ; de plus, il avait des intérêts dans le pays depuis qu'il avait racheté à sa mère la ferme de Saint-Léonard (1); enfin, autre chose encore l'attirait à la terre natale, cette passion de la chasse, qu'il avait profonde, absolue, comme tous ceux de sa race. Son mois de septembre était toujours pris par six ouvertures successives en Normandie; cela était arrêté d'avance, immuable, fatidique, au point qu'il lui était impossible « de changer l'ordre établi de ces chasses obligatoires (2) ». Avec ses souvenirs de chasseur, Maupassant a écrit plus d'une nouvelle et l'un des types qu'il s'est plu à mettre le plus souvent en scène est celui du chasseur farouche pour qui la chasse est devenue une passion tyrannique et souvent fatale (3). Beaucoup de ces récits ont pour cadre un dîner de Saint-Hubert, un de ces longs dîners normands où l'on reste trois heures à table en racontant des coups de fusil : chaque convive évoque ses aventures ou ses accidents, et ce

(1) Cf. une lettre de M. de Maupassant père publiée par A. Lumbroso, p. 468.

(2) *En regardant passer la vie*, p. 40. Cf. la lettre à H. Amic publiée par A. Lumbroso, p. 400.

(3) Voir notamment les nouvelles : *la Bécasse* et *Un coq chanta* (*Contes de la bécasse*), *le Garde* (*Yvette*), *la Rouille* (*Mlle Fifi*), *les Bécasses* (*Mr Parent*), *le Loup* (*Clair de lune*), etc.

Digitized by Google

sont des prouesses sanguinaires, souvent invraisemblables, des drames violents et rapides dont le souvenir fait frissonner les femmes. Dans la nouvelle intitulée *les Bécasses* (1), Maupassant a délicatement analysé toutes les sensations que lui faisaient éprouver les longues journées de chasse en Normandie: et c'est la douceur de l'automne, la saison rousse, où l'on sent traîner dans l'air des odeurs de terre humide, de terre dévêtue, semblables à une odeur de chair tiède et nue; la joie saine du réveil matinal dans la fraîcheur de l'aube; l'affût patient dans l'herbe froide poudrée d'une fine mousse blanche et la fumée légère s'envolant dans l'air bleu; puis, le soir, les fanfares des cors dans la nuit claire, répétées par les échos perdus des vallées lointaines, réveillant les cerfs inquiets, les renards glapissants et troublant en leurs ébats les petits lapins gris, au bord des clairières; enfin le retour à la ferme, dans la cuisine où flambe un beau feu, le repos sous le manteau de la cheminée où tourne et cuit, devant la flamme immense, un poulet gras et doré. Ailleurs, dans *Une Vie*, dans *la Rouille*, il a peint quelques-uns de ces hobereaux normands qui étaient ses compagnons de chasse ordinaires : et il a profondément pénétré l'âme simple et rude de ces hommes primitifs qui passent toute leur vie au milieu des bois, dans un

(1) Recueil de *M. Parent*.

Digitized by Google

vieux manoir, et qui ont toujours à raconter de longues histoires de chiens et de furets dont ils parlent comme de personnages marquants qu'ils auraient beaucoup connus.

Nous avons déjà constaté quelle place immense tient la Normandie dans l'œuvre de Maupassant; jusqu'à la fin de sa vie, la senteur de la terre normande le hante comme un parfum lointain et inoubliable, et l'on retrouverait dans ses derniers recueils de nouvelles des paysages et des types analogues à ceux d'*Une Vie* ou des *Contes de la bécasse*. C'est précisément pendant le séjour annuel qu'il faisait à Etretat, dans l'intimité paisible de *la Guillette* ou durant les longues saisons de chasse, entre Fécamp et Yvetot, qu'il reprenait contact avec la terre et l'âme de chez lui; c'est alors qu'il se faisait raconter par ses amis normands quelques-unes de ces bonnes farces locales, dont il riait d'un rire large et sonore, et qu'il notait soigneusement pour leur donner une vie nouvelle sous sa prose savoureuse et colorée. Dans ces dîners d'automne, où les corps, alanguis par la saine fatigue du jour, aiment la paresse voluptueuse des digestions lentes, ce n'était pas seulement le livre d'or des chasses glorieuses ou dramatiques qui fournissait la matière des conversations interminables; mais on reprenait, chapitre par chapitre, la chronique annuelle de Gisors ou de Quincampoix; et

Digitized by Google

Maupassant, qui aimait à « potiner », — c'est du moins l'un de ses amis qui le prétend, — recueillait alors, de la bouche de Mme Brainne, de Charles Lapierre, ou de Robert Pinchon, le sujet de ses nouvelles ou de ses romans futurs.

Pourtant, peu à peu, ces séjours en Normandie s'espacèrent. Maupassant se sentit attiré davantage vers le midi, où sa mère s'était fixée depuis plusieurs années. Mme de Maupassant habitait à Nice, successivement à la villa des Ravenelles et à la villa Monge, où sa belle-fille et sa nièce étaient venues la rejoindre après la mort d'Hervé. Le père de Maupassant, de son côté, s'était installé à Sainte-Maxime-sur-Mer. Maupassant lui-même prit l'habitude de passer une partie de l'année à Cannes, où il occupa en dernier lieu le chalet de l'Isère, sur la route de Grasse. Et bientôt, dans un port de cette douce côte provençale, tantôt à Cannes, tantôt à Antibes, se balança la délicate silhouette du yacht *Bel-Ami*, sur lequel l'écrivain aimait à partir pour une longue croisière.

Car il avait aussi la passion des voyages ; et ce n'était pas pour lui une simple distraction : ces échappées inquiètes vers quelque terre lointaine, hors de la société des hommes, ces solitudes de plusieurs mois, en mer ou dans les champs, devinrent peu à peu un besoin impérieux de son tempérament ; elles étaient, comme on l'a dit, une ten-

Digitized by Google

tative de retour à la vie simplifiée, toute physique et tout animale, où il pût oublier l'ennemi sourd, l'ennemi patient qu'il portait en lui (1). Mais, contrairement à ce qu'on prétend, cette inquiétude morbide et cette fièvre périodique de mouvement, cette cure au grand air du large, cette recherche impatiente de la solitude qui en étaient la conséquence ordinaire, ne datent pas de 1885, et ce n'est pas seulement dans *Bel-Ami*, dans *le Horla*, dans *Sur l'eau*, que l'on peut constater les symptômes et les progrès du mal irréparable ; dès ses premiers voyages et dès les premiers livres où Maupassant nota ses impressions d'excursionniste, le dégoût de la société, la hantise de la mort, l'évasion douloureuse hors du cercle des habitudes quotidiennes se manifestent très clairement. Partant pour l'Afrique, en juillet 1881, voici ce qu'il écrivait, dans les pages qui servent d'introduction à son premier livre de voyage :

... On se sent écrasé sous le sentiment de *l'éternelle misère de tout*, de l'impuissance humaine et de la monotonie des actions... Tout logis qu'on habite longtemps devient prison ! Oh ! fuir, partir ! fuir les lieux connus, les hommes, les mouvements pareils aux mêmes heures, et les mêmes pensées surtout ! Quand on est las, las à pleurer du matin au soir, las à ne plus avoir la force de se lever pour boire un verre d'eau, las des visages amis

(1) J. Lemaître, *Contemporains*, IV, p. 353.

Digitized by Google

vus trop souvent et devenus irritants,... il faut partir, entrer dans une vie nouvelle et changeante. Le voyage est une espèce de porte par où l'on sort de la réalité comme pour pénétrer dans une réalité inexplorée qui semble un rêve (1).

Et plus loin, dans la solitude du Zar'ez, le voyageur sentira la joie amère de l'oubli souverain : « Et si vous saviez comme on est loin, loin du monde, loin de la vie, loin de tout, sous cette petite tente basse qui laisse voir, par ses trous, les étoiles, et,par ses bords relevés,l'immense pays du sable aride (2). » Ces appels d'angoisse auxquels succèdent le calme et la volupté de l'isolement, on pourrait les retrouver dans tous les livres où Maupassant a noté ses impressions et ses souvenirs de voyage.

Et pourtant, même en voyage, il souffrait : il souffrait de la sottise des touristes que le hasard des itinéraires jetait sur sa route, il supportait mal la fatigue des longs déplacements, il redoutait le manque de confort des hôtels; et dans une de ses nouvelles, il a tracé des voyages un tableau légèrement poussé au noir :

Changer de place me paraît une action inutile et fatigante. Les nuits en chemin de fer, le sommeil secoué

(1) *Au Soleil*, pp. 1-5. Le voyage d'Afrique est de 1881, mais le volume *Au Soleil* n'a été publié qu'en 1883, dans *la Revue bleue* et en 1884 en librairie.
(2) *Au Soleil*, p. 114.

Digitized by Google

des wagons... les réveils éreintés dans cette boîte roulante, cette sensation de crasse sur la peau... ce parfum de charbon dont on se nourrit, ces dîners exécrables dans le courant d'air des buffets sont, à mon avis, de détestables commencements pour une partie de plaisir. Après cette introduction du rapide, nous avons les tristesses de l'hôtel, du grand hôtel plein de monde et si vide, la chambre inconnue, navrante, le lit suspect... Et les dîners d'hôtel, les longs dîners de table d'hôte au milieu de toutes ces personnes assommantes ou grotesques; et les affreux dîners solitaires à la petite table du restaurant... Et les soirs navrants dans la cité ignorée... Oh! les soirées sombres de marche au hasard par des rues ignorées, je les connais. J'ai plus peur d'elles que de tout (1).

Aussi à ces longs voyages de rapide en rapide, de grand hôtel en grand hôtel, aux excursions toutes faites où la prévoyance exaspérante des guides règle tout, jusqu'à l'admiration, Maupassant préférait-il les simples promenades « des vrais routiers qui vont, sac au dos, canne à la main, par les sentiers, par les ravins, le long des plages (2) ». Il fuyait les terres trop admirées, trop décrites, trop visitées des touristes et recherchait, en France même, quelque pays plus discret, où il n'avait d'autre guide que sa fantaisie, la Bretagne, la Corse ou l'Auvergne.

(1) *Les Sœurs Rondoli*, pp. 4 à 7. Cette nouvelle précède d'un an l'excursion de Maupassant en Italie et en Sicile.
(2) *En Bretagne* (1882) dans le volume *Au Soleil*, p. 259.

Digitized by Google

J'aime à la folie, écrit-il, ces marches dans un monde qu'on croit découvrir, les étonnements subits devant des mœurs qu'on ne soupçonnait point, cette constante tension de l'intérêt, cette joie des yeux, cet éveil sans fin de la pensée (1).

Mais surtout, pour mieux échapper à toutes les petites vexations du chemin de fer et de l'hôtel, Maupassant aimait ces libres croisières qu'il faisait à bord de son yacht. De son enfance, il avait conservé cet attrait irrésistible pour l'eau, qui cache en elle plus de mystères que l'imagination n'en saurait inventer, et qui engourdit la volonté malade de son impuissance. C'est sur l'eau, celle de la Seine ou de la Méditerranée, qu'il a vécu toutes ses heures d'oubli, c'est à elle, aux parties de canotage de Maisons-Laffitte, de Croissy ou de Sartrouville, que sont liés ses meilleurs souvenirs de jeunesse. C'est à elle qu'il demandera la guérison de ses nerfs ou le charme périlleux des hallucinations qu'il aimait. Mais, plus encore que la rivière, « cette chose mystérieuse, profonde, inconnue, ce pays des mirages et des fantasmagories où l'on voit, la nuit, des choses qui ne sont pas, où l'on entend des bruits que l'on ne connaît pas, où l'on tremble sans savoir pourquoi », plus que la rivière « silencieuse et perfide », il goûtait l'enchantement irrésistible de la mer : « Elle est souvent dure et méchante, c'est

(1) *Au Solel*, p. 258.

Digitized by Google

vrai, mais elle crie, elle hurle, elle est loyale, la grande mer (1)... » Il était invinciblement attiré par l'instinct de sa race vers ces « sentiers obscurs de la mer » dont parlait Pindare : c'était le Normand qui reparaissait en lui, la hantise des courses enfantines, des longs après-midi passés au large avec les pêcheurs d'Etretat; à son goût naturel pour l'existence rude, saine et libre des flots, se joignit peu à peu son amour de la solitude : l'isolement entre le ciel et l'eau, loin des villes et des hommes, l'illusion de se détacher de tout, d'oublier tout, de ne plus voir et sentir qu'en soi, le silence des grands espaces vides, tel fut le remède qu'il chercha contre l'abus de la jouissance et l'ébranlement des nerfs. Aussi, de même qu'il avait désormais en Normandie un petit coin de terre bien à lui, une maisonnette et un jardin, un point de contact permanent avec le sol natal, voulut-il avoir un refuge aussi sur la mer immense qu'il aimait d'un amour filial, plus profondément encore que la terre de son pays; il fit construire un yacht auquel il donna le nom de *Bel-Ami*, comme Zola avait donné le nom de *Nana* à la barque de Médan. A *la Guillette*, dans la paix attendrie de l'automne, il retrouvait toutes les impressions puériles et exquises d'autrefois, il ranimait son imagination épuisée à la flamme chaude et claire du passé ; sur *le Bel-Ami*, dans

(1) Nouvelle *Sur l'eau*, dans *la Maison Tellier*, p. 80.

Digitized by Google

l'aube frissonnante du printemps, il fuyait la réalité, il s'en allait à la conquête du rêve, cherchant ces jardins fabuleux aux fleurs narcotiques, pleins de femmes lascives, dont parlaient les vieilles chansons de ses ancêtres les Normands, et dont ils rêvaient dans le secret de leur âme aventureuse. Son imagination, éprise de rêves luxuriants, se plaisait à la vie vagabonde des marins, toujours en route entre un rivage et l'autre, rapportant, avec les rameaux d'orangers et de citronniers chargés de fruits d'or, le souvenir de mystérieuses Hespérides à qui il se figurait les avoir ravis, conservant la vision d'îles miraculeuses, d'êtres surnaturels, de merveilles et de félicités à peine entrevues. Quand il souffrait trop, il ne trouvait d'apaisement que sur la mer éclatante dont la respiration montait et descendait le long de son yacht, selon le rythme d'un souffle égal.

Ces longues courses, d'ailleurs, n'étaient point perdues pour le travail; et plus d'une fois Maupassant « rapportait un livre dans sa valise », comme le lui demandait son éditeur. Il publia trois volumes de voyage (1) où se trouvent presque tous ses souvenirs d'excursion en Algérie, en Bretagne, en Italie, en Sicile, en Tunisie et le long des côtes méditerranéennes ; mais, de plus, ses impressions et ses notes de touriste lui ont fourni maint sujet

(1) *Au Soleil* (1884), *Sur l'eau* (1888), *la Vie errante* (1890).

Digitized by Google

de nouvelles; on les retrouve jusque dans ses romans, dans certains épisodes d'*Une Vie*, de *Bel-Ami* ou de *Mont-Oriol*; enfin, dans les journaux auxquels il collaborait habituellement, dans *le Gil Blas* ou dans *le Gaulois*, il faudrait reprendre toutes ces lettres qu'il envoyait au hasard des étapes ou des escales, et qu'on a eu grand tort d'oublier.

Le premier voyage dont on trouve la trace dans son œuvre est celui qu'il fit en Corse en septembre-octobre 1880. Pendant un mois, il adressa quatre correspondances au *Gaulois* (1) : la première, datée d'Ajaccio et intitulée *la Patrie de Colomba*, décrit l'aspect du port de Marseille, le départ, la nuit en mer, le lever du soleil et l'apparition soudaine de la Corse, à l'aube :

L'horizon pâlit vers l'Orient et, dans la clarté douteuse du jour levant, une tache grise apparaît au loin sur l'eau. Elle grandit, comme sortant des flots, se découpe, festonne étrangement sur le bleu naissant du ciel; on distingue enfin une suite de montagnes escarpées, sauvages, arides, aux formes dures, aux arêtes aiguës, c'est la Corse...

Nous avons cité à dessein ce passage; car la description de la Corse aperçue dans le lointain est un thème que Maupassant a repris plus d'une fois

(1) 27 septembre, 5 octobre, 12 octobre, 27 octobre 1880.

Digitized by Google

dans ses nouvelles ou ses romans. En plusieurs endroits, il a noté l'impression étrange, faite de surprise et d'un peu d'effroi, que cause la brusque apparition de l'île surgissant dans le brouillard, avec sa forme bizarre et hérissée (1). Poursuivant sa route, Maupassant décrit les Sanguinaires et Ajaccio, où il arrive en pleine période électorale : la physionomie des rues est rendue de façon amusante; mais les conversations politiques, les réunions tapageuses, la propagande éhontée, les tripotages de toute sorte écœurent le voyageur qui aspire à la solitude apaisante des hauts sommets :

Les grands sommets montrent, au-dessus des collines, leurs pointes de granit rose ou gris ; l'odeur du maquis vient chaque soir, chassée par le vent des montagnes; il y a là-bas des défilés, des torrents, des pics, plus beaux à voir que des crânes d'hommes politiques ; et je pense tout à coup à un aimable prédicateur, le P. Didon, que je rencontrai l'an dernier dans la maison du pauvre Flaubert. Si j'allais voir le P. Didon? ...

La lettre suivante contient, en effet, le récit d'une visite au P. Didon, au monastère de Corbara, et il y a là quelques pages très curieuses qu'il ne serait peut-être pas sans intérêt de réimprimer. Les bandits corses, les histoires de vendetta qui ont ins-

(1) On peut comparer notamment au texte que nous avons cité la description d'*Une Vie* (p. 85 de l'édition Ollendorff non illustrée) et celle qui se trouve dans la nouvelle *le Bonheur* (*Contes du jour et de la nuit*, édit. Flammarion).

Digitized by Google

piré à Maupassant quelques nouvelles (1) lui ont fourni aussi le thème d'un article documenté. Enfin, sous le titre *Une page d'histoire inédite*, le voyageur a recueilli et conté une anecdote peu connue sur l'enfance de Napoléon (2).

En 1881, Maupassant repartit pour un voyage en Algérie. Depuis longtemps déjà, il se sentait attiré vers l'Afrique « par un impérieux besoin, par la nostalgie du désert ignoré, comme par le pressentiment d'une passion qui va naître (3) ». Il partit au milieu de l'été, estimant avec raison qu'il fallait voir cette terre du soleil et du sable en cette saison, « sous la pesante chaleur, dans l'éblouissement furieux de la lumière ». De plus, à cette époque, l'odyssée héroïque de l'insaisissable Bou-Amama donnait à l'Algérie un attrait particulier.

Maupassant s'embarqua à Marseille sur *l'Abd-el-Kader*, à destination d'Alger, où il fit un premier séjour, assez rapide. C'est à ce moment qu'il rendit visite à J. Lemaître, en compagnie d'Harry Alis (4). D'Alger il alla à Oran, visitant au passage

(1) Notamment *Une Vendetta* (*Contes du jour et de la nuit*), *Un bandit corse* (*le Père Milon*). Il y a aussi une histoire de vendetta dans *Une Vie*.

(2) Il est à remarquer que ces articles du *Gaulois* que nous venons d'analyser sont parmi les premières pages de prose publiées par Maupassant. Elles se placent entre *Boule de Suif* (janvier 1880) et *la Maison Tellier* (1881).

(3) *Au Soleil*, édit. Ollendorff illustrée, p. 5.

(4) J. Lemaître, *Contemporains*, V, p. 2.

Digitized by Google

la Mitidja et la vallée du Chélif; après une courte halte à Oran, il s'enfonçait vers le Sud, malgré les troubles; il avait obtenu de se joindre à un convoi qui allait ravitailler un détachement campé le long des chotts; il fit ainsi la traversée de l'Atlas, s'arrêta à Saïda, à Aïn-el-Hadjar, à Tafraoua, à Kralfellah, puis repartit pour la province d'Alger. Mais les grandes villes ne l'intéressaient guère et ne l'arrêtaient pas longtemps; ce qu'il voulait voir, c'était le désert nu, ardent et superbe, l'empire du soleil et du sable; aussi, après une excursion à Boukhrari, reprend-il la route du Sud : pendant vingt jours, il accompagne deux lieutenants français dans un voyage d'exploration à travers la région du Zar'ez; c'est de tout son séjour l'épisode dont il paraît avoir gardé l'impression la plus profonde, celui aussi dont il a laissé le récit le plus frappant. Il quitta le désert à regret pour remonter vers la côte, traversa la Kabylie, visita en hâte Constantine et Bône, et regagna enfin la France.

Ce voyage avait duré plus de trois mois, puisqu'à la fin de 1881 Maupassant n'était pas encore rentré à Paris (1). Il est peu vraisemblable qu'il ait rédigé ses notes tout de suite, au jour le jour, comme il l'avait fait lors de son excursion en Corse. *Au Soleil* est sans doute un livre écrit de souvenir,

(1) Cf. une lettre de Tourguéneff à Maupassant (*Correspondance de Tourguéneff avec ses amis français*, p. 275).

Digitized by Google

à l'aide du carnet de route où étaient consignées quelques brèves indications, quelques rapides détails. En tout cas, le volume ne parut que trois ans plus tard, en 1884, après que les chapitres dont il se compose eurent été publiés dans *la Revue bleue*, à la fin de 1883. Mais l'Algérie, comme la Corse, a sa place désormais parmi les thèmes d'inspiration auxquels Maupassant emprunte la matière de ses nouvelles et de ses romans : ces *Souvenirs d'un chasseur d'Afrique*, qui sont les débuts du héros de *Bel-Ami* dans le journalisme, contiennent plus d'une idée, plus d'une description qu'il serait facile de retrouver dans *Au Soleil* (1); *Allouma*, *Mohammed-Fripouille*, *Un soir*, *Marroca* (2) sont des histoires d'amour ou des récits de guerre qui ont l'Algérie pour théâtre.

Pendant l'été de 1882, Maupassant visita la Bretagne. Ce fut l'une de ces flâneries à pied qu'il aimait tant et il nous en a laissé le récit en quelques pages charmantes (3) qui font songer à cet amusant journal de route dont Flaubert et Maxime Du Camp rédigeaient alternativement les chapitres. Maupassant a refait en partie l'itinéraire de son maître;

(1) Notamment ce que Georges Duroy dit des conditions de la culture en Algérie (*Bel-Ami*, édit. Ollendorff illustrée, p. 33) peut être comparé à un passage de *Au Soleil*, p. 189.

(2) *Marroca*, dans le recueil *Mlle Fifi*; — *Allouma* et *Un Soir*, dans *la Main Gauche*; — *Mohammed-Fripouille*, dans *Yvette*.

(3) *En Bretagne*, dans le volume *Au Soleil*. — Maupassant avait

Digitized by Google

comme lui, il s'en est allé par les champs et par les grèves, sac au dos, évitant les grand'routes, et suivant la fantaisie des petits sentiers; de Vannes à Douarnenez, il a longé la côte, « la vraie côte bretonne, solitaire et basse, semée d'écueils, où le flot gronde toujours et semble répondre aux sifflements du vent dans la lande (1) ». Il n'a point fait un voyage méthodique, mais une promenade vagabonde et il nous donne le secret de ces charmantes équipées :

Coucher dans les granges quand on ne rencontre point d'auberges, manger du pain et boire de l'eau quand les vivres sont introuvables, et ne craindre ni la pluie, ni les distances, ni les longues heures de marche régulière, voilà ce qu'il faut pour parcourir et pénétrer un pays jusqu'au cœur, pour découvrir, tout près des villes où passent les touristes, mille choses qu'on ne soupçonnait pas (2).

Et, sans doute, il n'a pas la prétention d'avoir découvert la Bretagne, ni de la révéler, en trente pages, à ses contemporains; mais du moins il a cueilli le long de la route des impressions originales, à Carnac, à Quimperlé, à Pont-l'Abbé, à Penmarch, et surtout il a noté quelques-unes de ces vieilles légendes bretonnes dont il avait déjà conté, en une

fait une première excursion en Bretagne en septembre 1879. (Cf. *Lettres de Flaubert à sa nièce Caroline*, p. 483.)

(1) *En Bretagne*, p. 261.

(2) *Ibid.*, p. 260.

Digitized by Google

chronique du *Gaulois*, la plus pittoresque (1).

Quelques autres récits d'excursion, — une saison aux bains de Louèche (2), dans le Valais, une visite aux usines du Creusot, — sont joints aux chapitres plus développés du volume *Au Soleil*. Mais il faut attendre jusqu'en 1885 pour trouver dans la vie de Maupassant un nouveau voyage dont l'histoire présente quelque intérêt.

Ce voyage en Italie et en Sicile nous est assez bien connu, grâce au récit que Maupassant en a fait lui-même dans ses chroniques au *Gil Blas* ou au *Figaro*, et, cinq ans plus tard, dans son livre *la Vie errante*, grâce aussi aux souvenirs d'un de ses compagnons de route, Henri Amic (3). Maupassant partit en avril 1885, accompagné du peintre Henri Gerveix; Henri Amic les rejoignit trois semaines plus tard à Naples. La première partie du voyage se passa à visiter Savone, Gênes, la *Rivière* ligure, Venise, Pise et Florence (4) ; de Venise, Maupassant écrivit pour *le Gil-Blas* un article (5), quelques variations assez peu originales

(1) *Le Pays des Korrigans*, dans *le Gaulois* du 10 décembre 1880.

(2) Maupassant avait été aux eaux de Louèche en août 1877, comme il ressort d'une lettre de Flaubert à sa nièce (*ouvr. cité*, p. 414).

(3) *En regardant passer la vie*, pp. 37-42.

(4) Les impressions sur Gênes, la côte de Gênes, Pise et Florence contenues dans *la Vie Errante* (1890) datent sans doute d'un voyage postérieur.

(5) *Gil Blas*, du 5 mai 1885 ; l'article est daté de Venise, 29 avril.

Digitized by Google

sur cette ville « la plus admirée, la plus célébrée, la plus chantée par les poètes, la plus désirée par les amoureux, la plus visitée, la plus illustre... » et dont le nom seul « semble faire éclater dans l'âme une exaltation ».

Puis on redescendit vers Naples, où Maupassant fit un séjour assez prolongé; il s'y intéressa surtout à la vie intense de la rue, aux mœurs caractéristiques du peuple; il se plaisait aux douces flâneries sur la Toledo, à la Villa Nationale, à Santa-Lucia, le soir, dans l'air tiède du printemps napolitain ; il descendait jusqu'au port, s'accoudait aux parapets de pierre, blancs de lune, « admirant l'étrange spectacle que formaient dant la nuit la mer et le volcan (1) », écoutant les chansons d'amour qui couraient sur les flots, à travers les barques pleines de femmes languissantes et de musiciens invisibles; il aimait à se perdre dans les ruelles suspectes des hauts quartiers, goûtait la joie des rencontres imprévues, des frôlements tentateurs, savourait les scènes pittoresques de la vie intime, étalée sans vergogne au seuil des maisons. Quelques-unes de ses impressions sont notées dans un article de journal qu'il écrivait à Naples, le 5 mai 1885, et qui n'a pas été réimprimé ; il y décrivait l'aspect des quartiers populaires, à l'heure du réveil :

(1) *En regardant passer la vie*, p. 39.

Digitized by Google

Naples s'éveille sous un éclatant soleil. Elle s'éveille tard, comme une belle fille du midi, endormie sous un ciel chaud. Par ses rues, où jamais on ne voit de balayeur, où toutes les poussières faites de tous les débris, de tous les restes des nourritures mangées au grand jour, sèment dans l'air toutes les odeurs, commence à grouiller la population remuante, gesticulante, criante, toujours excitée, toujours enfiévrée, qui rend unique cette ville si gaie (1).

Puis c'est Naples à la nuit tombante, dominée par le phare colossal du Vésuve, qui lance par moments de grandes gerbes de clarté rouge, semblables à une écume de feu; et c'est l'ombre tiède des rues, où de bons ruffians abordent le promeneur et lui glissent à l'oreille de stupéfiantes propositions, tout un programme de plaisirs sensuels compliqué d'articles vraiment inattendus : « Pour peu que vous en ayez envie, ces gens-là vous offriraient le Vésuve ! »

Maupassant avait d'ailleurs fait connaissance avec quelques Napolitains, artistes ou hommes de lettres, qui se chargeaient de l'initier plus complètement à la vie populaire dont il goûtait le charme un peu rude. C'est ainsi que certains d'entre eux se rappellent encore le déjeuner qu'on lui fit faire à la célèbre *trattoria* Pallino, au Vomero, dont la cuisine napolitaine n'a point de rivale, et où il est de

(1) *Gil Blas*, 12 mai 1885.

Digitized by Google

tradition de conduire tous les étrangers de marque (1).

Quelques excursions marquèrent la fin de son séjour. Il fit, en compagnie de Gervex et d'H. Amic, l'ascension du Vésuve. H. Amic a conté cette promenade à travers Torre del Greco, Herculanum, Torre dell'Annunziata, et l'ascension parmi les récentes coulées de lave (2). Puis ce fut la visite du golfe, Sorrente, Capri, Amalfi, Salerne, Paestum, l'île d'Ischia, qui venait d'être dévastée par un tremblement de terre et qui fournit à Maupassant le sujet d'un nouvel article (3).

Deux jours après, Maupassant partait pour la Sicile. A Palerme, il descendit à l'*Albergo delle Palme*, où plusieurs Siciliens se rappellent lui avoir souvent rendu visite; quelques-uns nous donnent même sur son séjour de curieux détails, peut-être un peu suspects (4). On raconte qu'il voulut visiter à la Villa d'Angri l'appartement qu'y avait occupé, quelque temps auparavant, Richard Wagner, et où avaient été composés certains fragments de *Parsifal*: « il resta longtemps debout devant une armoire ouverte, toute parfumée encore de l'essence de rose

(1) Cf. *Napoli d'Oggi ; Trattorie popolari Napoletane*, par F. Cummino et V. Pia, p. 280.

(2) *En regardant passer la vie*, pp. 37-39.

(3) *Ischia*, dans *le Gil-Blas*, du 12 mai 1885.

(4) Cf., notamment, M. G. Ragusa-Moleti : *Guy de Maupassant a Palermo*, dans *l'Ora*, journal de Palerme, tome I, num. 231. (Cité a Arp. Lumbroso, pp. 406-411.)

Digitized by Google

dont le maître se servait toujours pour son linge (1) ». Un soir, invité à un dîner de baptême, Maupassant se livra sur lui-même à une curieuse expérience qu'il fit plus d'une fois et dont plus d'un témoin se porte garant : il demanda un peigne, fit faire l'obscurité dans la salle, et, passant rapidement le peigne dans son épaisse chevelure, en tira de longues étincelles. Une autre fois, il pria un de ses amis siciliens, un médecin, de lui donner un morceau de la chair d'un homme qui venait de mourir à l'hôpital ; le chroniqueur auquel nous empruntons ces anecdotes raconte un peu naïvement que Maupassant porta la chair à un cuisinier, la fit apprêter et la mangea (2). En réalité, il n'y a là qu'une joyeuse mystification, l'une de ces farces énormes dans lesquelles la verve du Normand aimait à se manifester ; et M. Lumbroso rapproche fort justement ce trait de celui que rapporte Henri Amic (3). Il faut sans doute attribuer plus de valeur au témoignage de M. Ragusa-Moleti lorsqu'il enregistre dès cette époque des symptômes d'inquiétude nerveuse dans le caractère de Maupassant (4) ; ce qu'il nous dit

(1) A. Lumbroso, p. 409. — Cf. *la Vie errante*, pp. 86-87. Ce détail est aussi rapporté par d'Annunzio, dans *le Feu*, p. 156 de la traduction Hérelle.

(2) A. Lumbroso, p. 408.

(3) *En regardant passer la vie*, p. 36.

(4) Notamment la peur de la solitude, la nuit, dans une chambre d'hôtel.

Digitized by Google

de la visite au cimetière des Capucins s'accorde parfaitement avec le récit qui en est fait dans *la Vie errante ;* en vain M. Ragusa-Moleti et ses amis Oddone Berlioz, Pipitone-Federico, qui accompagnaient Maupassant, essayèrent de le détourner de visiter « cette chose affreuse, sauvage », ces hallucinantes catacombes dont l'horrible vision de mort risquait d'ébranler dangereusement une imagination déjà très compromise. Maupassant note en effet dans son livre l'horreur des Siciliens pour cette curiosité macabre, et leur refus de renseigner les étrangers ou de les conduire aux Capucins (1) ; puis il déclare que les réticences et les refus ne firent qu'exciter son désir de connaître cette sinistre collection de trépassés. L'impression qu'il en éprouva fut profonde, plus douloureuse sans doute que ne le laissent deviner les pages de sa description; pour reposer ses nerfs, il éprouva le besoin de voir des fleurs et se fit conduire à la villa Tasca (2).

Sur Palerme et sur ses excursions en Sicile, Maupassant écrivit quelques articles pour *le Figaro* et *le Gil Blas :* on les retrouve presque textuellement dans la partie de *la Vie errante* qui est consacrée à la Sicile (3). Mais ce qu'on n'y retrouve

(1) *La Vie errante*, p. 91.
(2) Comparer le récit de Maupassant (*la Vie errante*, p. 99) et celui de M. Ragusa-Moleti. (A. Lumbroso, p. 411.)
(3) Notamment *la Sicile, Palerme* (dans *le Figaro* du 13 mai 1885, cf. *Vie errante*, pp. 74 et suiv.). *Temples Grecs* (*Gil Blas* du

Digitized by Google

pas, c'est un amusant épisode du voyage à Catane dont le souvenir nous est parvenu à la fois par une lettre de Maupassant (1) et par le livre de Henri Amic (2), à qui nous en empruntons le récit :

Lors de notre départ pour Catane, le jeune prince Scalea (3) nous avait invités, Maupassant et moi, à nous arrêter chez son grand-père qui possédait une importante thonnerie au-dessus de Solunto...

Le jeune prince Scalea et le vicomte de Serionne assistaient au déjeuner qui nous fut offert. Tous deux devaient retourner à Palerme dix minutes après nous avoir vus partir et ils nous enviaient : bien qu'habitant la Sicile, ils ne connaissaient pas Catane.

— Saisissez donc l'occasion, leur dit Maupassant, venez avec nous !

— Nous ne demanderions pas mieux, si nous y avions pensé plus tôt, mais c'est impossible. Songez ! nous n'avons rien, pas de chemises de nuit, pas d'objets de toilette...

— Nous vous en prêterons.

— Si nous nous décidions? — s'écria M. de Serionne. J'en profiterais pour aller voir une de mes cousines que je ne connais pas.

— Vous n'avez plus le droit d'hésiter, insista Guy, voici le train, dépêchez-vous, prenez vite vos billets.

6 septembre 1885, cf. *Vie errante*, pp. 116 et suiv.). *Le Soufre* (*Gil Blas* du 29 septembre 1885, cf. *Vie errante*, pp. 124 et suiv.). *Sur une Vénus* (*Gil Blas* du 12 janvier 1886, cf. *Vie errante*, p. 155. Il s'agit de la Vénus de Syracuse).

(1) A. Lumbroso, p. 401.

(2) *En regardant passer la vie*, pp. 41 et suiv.

(3) Le prince Scalea avait été le compagnon de route et le guide de Maupassant en Sicile pendant toute la durée de son voyage.

Digitized by Google

Joyeusement les deux cousins obéirent et quand le train partit nous éclatâmes de rire tous les quatre à l'idée des complications comiques qu'allait susciter un si rapide embarquement.

Quelque temps après, rentré en France, Maupassant écrivait à Henri Amic :

Vous savez que le vicomte de Serionne se marie, grâce à nous. Il épouse sa cousine chez qui nous l'avons laissé à Catane. Je ne m'attendais guère à ce résultat de notre voyage en Sicile. Voulez-vous fonder une agence?..

Ce voyage ne fut pas le seul que Maupassant fit en Italie et en Sicile. Plusieurs fois, sur le yacht *Bel-Ami*, il retourna explorer les côtes de Gênes et de Naples. Il poussa même jusqu'en Tunisie, où il passa l'hiver de 1888-1889 et où il fit vers Sousse et Kairouan une expédition qu'il raconte dans *la Vie errante*.

Mais il est dans la vie de Maupassant un autre voyage, en général peu connu, parce que c'est le seul dont il ne nous ait pas parlé lui-même, et pour cause, comme on va le voir. Pendant l'été de 1886, il fut invité en Angleterre par le baron Ferdinand de Rothschild, au château de Wadesden. Son hôte avait réuni pour le recevoir une société distinguée et Maupassant connut le charme de la vie anglaise à la campagne (1). Après un séjour assez prolongé

(1) Ces détails sur le séjour de Maupassant en Angleterre sont

Digitized by Google

dans le Hampshire, il partit pour Londres, mais, à la surprise générale, se refusa à visiter la ville. Son ami Paul Bourget lui avait écrit qu'en Angleterre il ne fallait pas négliger de voir Oxford, « la seule ville du Moyen-Age du Nord ». Et Maupassant voulait immédiatement partir pour Oxford. Le temps était exécrable; l'excursion, totalement manquée, tourna au burlesque. On nous raconte tous les incidents de route dont fut victime la petite caravane d'excursionnistes à laquelle s'était joint Maupassant : sous le vent et la pluie, les touristes grelottaient de froid et mouraient de faim; Maupassant, visiblement, regrettait l'Afrique; aux prises avec un cocher ivre qui ne le comprenait pas et dont il n'entendait pas le jargon, il vit tant bien que mal la vieille ville au fond d'un aquarium et à travers les explications stéréotypées du guide; mais enfin il avait vu Oxford, ainsi qu'il l'avait promis à Bourget. Seulement, après une dernière soirée passée à Londres, au « Théâtre Savoy », il s'enfuit honteusement, las de l'Angleterre, de son climat et de ses antiquités, laissant à l'un de ses compagnons ce court billet d'adieu : « J'ai trop froid, cette ville est trop froide. Je la quitte pour Paris; au revoir, mille remerciements. »

A ces souvenirs de voyage il faudrait joindre

empruntés à un article de Blanche Roosevelt, paru dans *Woman's World* de 1888-89, et reproduit par A. Lumbroso, pp. 594-597.

Digitized by Google

encore celui de toutes les excursions que Maupassant fit en France, notamment pendant ses saisons dans les villes d'eaux. Nous nous bornerons à rappeler ici le séjour que Maupassant fit en Auvergne et qui précède de peu la composition de *Mont-Oriol*. En août 1885 il avait été prendre les eaux à Châtel-Guyon ; au retour il écrit à un ami :

Je viens de faire d'admirables excursions en Auvergne ; c'est vraiment un pays superbe et d'une impression bien particulière, que je vais essayer de rendre dans le roman que je commence (1).

Ce roman devait s'appeler *Mont-Oriol*, et nous y retrouvons en effet des descriptions de Châtel-Guyon, de l'ermitage de Sans-Souci, du lac de Tazenat, des ruines de Tournoël. Maupassant s'installa à Antibes, à la villa Muterse, pour écrire son nouveau livre, il y travaillait encore à la fin d'octobre 1876, et son éditeur lui écrivait : « J'espère que le climat d'Antibes va vous être salutaire et vous permettra de terminer le nouveau chef-d'œuvre rapidement (2). »

La composition de *Mont-Oriol* semble avoir donné à l'auteur beaucoup de mal : le plan du roman avait déjà été conçu à Châtel-Guyon, mais après en avoir écrit à Antibes quelques chapitres, Mau-

(1) Lettre à Henri Amic, publiée par A. Lumbroso, p. 401.
(2) Lettre de V. Havard (23 octobre 1886), publiée par A. Lumbroso, p. 416.

Digitized by Google

passant, se défiant de la déformation que le souvenir inflige aux objets, retourna vérifier le paysage avant d'achever l'œuvre (1). Cette histoire de passion très exaltée, très ardente et très poétique, assez différente de ses premiers romans, « le changeait et l'embarrassait », suivant ses propres expressions ; et pendant qu'il y travaillait, en mars 1886, il écrit à une amie :

Les chapitres de sentiment sont beaucoup plus raturés que les autres. Enfin ça vient tout de même. On se plie à tout, ma chère, avec de la patience ; mais je ris souvent des idées sentimentales, très sentimentales et tendres que je trouve, en cherchant bien ! J'ai peur que ça ne me convertisse au genre amoureux, pas seulement dans les livres, mais aussi dans la vie. Quand l'esprit prend un pli, il le garde ; et vraiment il m'arrive quelquefois, en me promenant sur ce cap d'Antibes, — un cap solitaire comme une lande de Bretagne, — en préparant un chapitre poétique au clair de lune, de m'imaginer que ces histoires-là ne sont pas si bêtes qu'on le croirait (2).

Mont-Oriol fut achevé en décembre 1886 et, après avoir été publié en feuilleton dans *le Gil Blas*, parut chez Havard en 1887.

(1) D'après les souvenirs personnels de Mme de Maupassant communiqués à M. Lumbroso, p. 338.
(2) *En regardant passer la vie*, p. 102.

Digitized by Google

V

Nous avons essayé de rappeler ce qu'il est nécessaire de savoir, pour comprendre l'œuvre de Maupassant, de sa *vie errante*. Il nous reste à montrer, pour tracer un tableau d'ensemble de son existence à cette époque, ce qu'il donnait de lui-même au monde et à l'amitié, pendant les loisirs que lui laissaient le souci de son art et la passion des voyages.

Maupassant n'aimait point le monde. Cela, il faut le dire et le répéter, parce que, trop souvent, trompé par les singularités de son caractère et les excentricités inconscientes des dernières années de sa vie, on s'est plu à le représenter comme une sorte de vaniteux « entaché de snobisme et grisé par la fréquentation des Altesses (1). » Il est certain que lorsqu'il fut devenu un homme à la mode, on le rechercha, on l'adula, et les salons les plus difficiles se le disputèrent, avec cette âpreté comique que lui-même a si bien rendue dans un de ses romans (2). Mais toujours il conserva une indépendance hautaine, un peu méprisante, une politesse froide qui n'a pu tromper personne; ceux qui ont parlé de morgue, de pose, de snobisme,

(1) *En regardant passer la vie*, p. 101.
(2) *Notre Cœur*, édition Ollendorff non illustrée, p. 145.

Digitized by Google

ont servi plus ou moins consciemment d'implacables rancunes, la haine tenace de ceux ou de celles qui tentèrent vainement d'asservir une âme fière. Au surplus, voici de la plume de Maupassant lui-même d'intéressantes déclarations qui protestent contre cette légende. De *Notre Cœur*, de ce roman qui est à lui seul un plaidoyer triomphant contre la vie mondaine, nous rappellerons uniquement ces lignes violentes:

Une sorte de haine contre cette femme s'éveilla brusquement au cœur de Mariolle, et une irritation subite contre tout ce monde, contre la vie de ces gens, leurs idées, leurs goûts, leurs penchants futiles, leurs amusements de pantins (1).

Et voici, extraits d'une lettre de Maupassant, une affirmation plus explicite encore :

Tout homme qui veut garder l'intégrité de sa pensée, l'indépendance de son jugement, voir la vie, l'humanité et le monde en observateur libre, au-dessus de tout préjugé, de toute croyance préconçue et de toute religion, doit s'écarter absolument de ce qu'on appelle les relations mondaines, car la bêtise universelle est si contagieuse qu'il ne pourra fréquenter ses semblables, les voir, les écouter, sans être malgré lui entamé par leurs convictions, leurs idées et leur morale d'imbéciles (2).

Cette constatation, il est vrai, supposait une

(1) *Notre Cœur*, p. 138.
(2) *Amitié amoureuse*, p. 50. Cf. aussi un passage du *Journal* des Goncourt, tome VI, 24 décembre 1884.

Digitized by Google

expérience préliminaire, et nous ne prétendons pas ici que Maupassant se tint absolument à l'écart du monde; il y vécut, en observateur indépendant, mais sans en être la dupe ni l'esclave.

Chose étrange, les femmes, qui le recherchaient, contribuaient à le maintenir à l'égard du monde dans cette attitude de réserve hautaine. Il méprisait la mondaine séduisante et terrible, la mondaine cérébrale, « qui se pare d'idées comme elle met des pendants d'oreilles, comme elle porterait un anneau dans le nez si c'était la mode (1) ». Ses amis ont recueilli de lui cette boutade :

Je ne quitterais pas une truite saumonée pour la belle Hélène en personne.

Dans une de ses nouvelles posthumes, Maupassant confesse douloureusement son dédain de la femme :

Je n'ai jamais aimé... Je crois que je juge trop les femmes pour subir beaucoup leur charme... Il y a dans toute créature l'être moral et l'être physique. Pour aimer, il me faudrait rencontrer entre ces deux êtres une harmonie que je n'ai jamais trouvée. Toujours l'un des deux l'emporte trop sur l'autre, tantôt le moral, tantôt le physique... (2).

Aussi, à la mondaine intelligente, coquette et

(1) *Souvenirs* de Mme de Maupassant. A. Lumbroso, p. 329.
(2) *Le Colporteur*, Ollendorff, p. 116.

Digitized by Google

froide, aux soi-disant âmes-sœurs, « collectionneuses de grands hommes, bas-bleus en mal de roman, évadées du mariage et détraquées illustres (1), » préférait-il le bétail à plaisir ou les héroïnes moins compliquées de *Bel-Ami*. Il avait réservé l'amour pour sa vie sensuelle, sans le laisser envahir sa vie morale :

Les femmes, dont il semblait l'esclave, n'étaient pas aussi haut dans sa pensée qu'elles l'ont pu croire. Il ne fut dupe de rien; leur passé s'éclaira jusqu'à l'éblouir. Il me les décrivit corps et âme, il me les fit connaître, il me les fit juger. Et quand je lui demandais : Vous pouvez les aimer après avoir analysé leurs sentiments mesquins, leur âme, les vilenies de leurs mœurs? » il répondait :

Je ne les aime pas; mais elles m'amusent. Je trouve ça très farce de leur faire croire que je suis sous le charme...et comme elles se renouvellent pour m'y maintenir! L'une d'elles en arrive à ne plus manger, devant moi, que des pétales de roses (2).

Et certes, en dépit des hypothèses séduisantes que l'on a émises pour expliquer la fin misérable de cette vie indépendante, « aucune femme ne peut se vanter d'avoir éveillé en Maupassant une passion qui lui enlevât sa liberté d'esprit (3) ».

Quant au prétendu snobisme de Maupassant, quant à son admiration frénétique pour les Altesses

(1) *Souvenirs* de Mme de Maupassant. A. Lumbroso, p. 326.
(2) *En regardant passer la vie*, pp. 105-106.
(3) *Souvenirs intimes* de Ch. Lapierre.

Digitized by Google

qu'il fréquentait, tout, dans sa vie et dans ses écrits, dément les racontars absurdes dont les Goncourt se sont faits l'écho. On lit en effet ceci, dans leur *Journal*, à la date du 7 janvier 1892 :

Chez Maupassant, ne dit-on pas qu'il n'y avait qu'un seul livre sur la table du salon, *le Gotha?* C'était un symptôme du commencement de la folie des grandeurs (1).

En réalité, cette note perfide ne fait que signaler l'un de ces phénomènes pathologiques que nous aurons malheureusement à enregistrer plus loin ; même si le fait est exact, — ce qui est douteux, étant données les relations des Goncourt avec Maupassant, — il n'appartient plus à la vie consciente du pauvre écrivain. Sur ces Altesses, sur ces princes dont l'amitié ou la faveur lui étaient un fardeau, il a écrit une satire spirituelle et mordante, dont nous possédons, grâce aux souvenirs de ses amis, plusieurs variantes ; nous n'en donnerons pour preuve que ce fragment de lettre :

Ma chère amie, je ne veux plus rencontrer un prince, plus un seul, parce que je n'aime plus rester debout des soirées entières, et ces rustres-là ne s'asseyent jamais, laissent non seulement les hommes, mais toutes les femmes perchées sur leurs pattes de dinde, de neuf heures à minuit, par respect de l'Altesse royale.

Et quelles comédies admirables se jouent là ! J'aurais un plaisir infini, — vous entendez, infini, — à les racon-

(1) *Journal* des Goncourt, tome

Digitized by Google

ter, si je n'avais des amis, de charmants amis parmi les fidèles de ces grotesques. Mais le prince de X..., la princesse de N..., la duchesse M..., le duc de B... lui-même sont si gentils à mon égard que vraiment ce serait mal : je ne peux pas ; mais ça me tente ça me démange, ça me ronge... (1).

A ce monde futile, vaniteux et corrompu, dont il a dévoilé plus d'une fois les intrigues mesquines et l'hypocrisie redoutable, Maupassant préférait de très rares amitiés littéraires qu'il entretenait fidèlement. Certes, son horreur pour les discussions d'esthétique, pour la pose académique, pour les conférences en chambre, lui faisait éviter soigneusement les salons « où l'on cause ». Mais pourtant il ne se sentait parfaitement à l'aise que dans les milieux où il retrouvait ses pairs, les artistes et les écrivains. Il fréquentait le salon de Mme Adam, celui de Mme Yung, la femme de l'ancien directeur de la *Revue bleue* (2). Là, il redevenait lui-même, il retrouvait sa gaieté, l'humeur caustique, la verve endiablée de ses jeunes années ; et de temps en temps il s'essayait encore à ces mystifications, à ces farces énormes dont il était le premier à rire. C'est dans un de ces salons, pendant une soirée, qu'il amena insensiblement la conversation des

(1) *Amitié amoureuse*, p. 50. Comparer ce texte avec un passage de *En regardant passer la vie*. pp. 103 et suiv., et surtout avec un chapitre de *Sur l'eau*, pp. 31 et suiv.

(2) *En regardant passer la vie*, pp. 35-36.


Digitized by Google

épaules nues des femmes à l'anthropophagie et qu'il déclara avec un grand sérieux que la chair humaine était un mets excellent. Comme son interlocuteur manifestait candidement sa surprise : — « Vous avez mangé de l'homme ? — Non, répondait doucement Maupassant, de la femme; c'est délicat et savoureux, j'en ai repris... (1). » On voit que c'était là une de ses plaisanteries favorites, puisqu'il la recommença avec plus de succès encore pendant son voyage en Italie. D'autres fois, il s'amusait à faire cette expérience du peigne phosphorescent dont il donna le spectacle à ses hôtes de Palerme (2). « Il adorait faire gober les contes les plus invraisemblables, et était ravi d'abuser de la crédulité de ses auditeurs (3). » Nous retrouvons là le boute-en-train de la bande joyeuse des canotiers de Chatou, le jeune émule de Flaubert, avide « d'épater le bourgeois ».

Aux camaraderies de jeunesse, au groupe des familiers de Croisset et de Médan, Maupassant joignit peu à peu de rares amitiés que lui apporta le hasard de ses relations dans le monde littéraire où il se trouvait lancé. Il était très lié avec Alexandre Dumas fils, qui avait pour lui une sorte d'affection

(1) *En regardant passer la vie*, p. 36.
(2) A. Lumbroso, p. 93, n. 2.
(3) *En regardant passer la vie*, p. 36.

Digitized by Google

« paternelle (1) », avec Paul Bourget, qui fut quelquefois son compagnon de voyage (2) et dont l'œuvre renferme plus d'un souvenir curieux sur le caractère et la destinée de son ami (3) ; on a déjà noté la parenté incontestable qui existe entre l'inspiration des deux écrivains pour certains de leurs romans, *Un cœur de femme* et *Notre Cœur*, *Fort comme la mort* et *le Fantôme ;* malgré toutes les différences de composition et d'exécution ; il est hors de doute qu'au cours de leurs conversations, chez des amis communs, Maupassant et Bourget durent se communiquer l'idée ou peut-être le plan de telle ou telle de leurs œuvres ; mais y eut-il influence réelle de l'un sur l'autre, et dans quel sens s'exerça cette influence, c'est une question que l'on s'est peut-être trop hâté de résoudre et que nous réservons momentanément.

Maupassant fréquentait aussi Georges de Porto-Riche, à qui il dédia sa nouvelle *les Sœurs Rondoli*, Edouard Rod qu'il avait rencontré pour la première fois aux jeudis de Zola (4), Paul Hervieu,

(1) Le mot est d'un des familiers de Maupassant, le docteur Balestre, et il est rapporté par A. Lumbroso, p. 564.

(2) Sur le séjour de Maupassant et de Bourget à Rome, M. Lumbroso rapporte une amusante anecdote, mais assez délicate, dont je préfère lui laisser toute la responsabilité (pp. 567-568).

(3) Voyez, par exemple, la nouvelle *Dualité* dans *Un homme d'affaires*. le chapitre consacré à Henry Beyle dans *les Essais de psychologie contemporaine* et *Outre-Mer*, tome I, pp. 3 et 87, etc.

(4) D'après une lettre de souvenirs écrite à M. Lumbroso par E. Rod et publiée p. 374.

Digitized by Google

Léopold Lacour. Il salua les débuts littéraires de P. Hervieu et d'E. Rod dans un article du *Gil Blas*, en 1882, et s'entremit obligeamment pour faire passer dans son journal des comptes-rendus que Rod envoyait de Munich, lors d'une représentation du cycle des Nibelungen (1). En revanche, dans la *Gazzetta Letteraria* du 3 février 1883 (2), Edouard Rod consacrait un long article à Maupassant où il donnait une analyse et quelques extraits d'*Une Vie*, qui n'avait pas encore paru en librairie, mais dont l'auteur lui avait communiqué plusieurs chapitres. Quant à Léopold Lacour, nous avons déjà dit dans quelles circonstances il se lia avec Maupassant, à Etretat, par l'intermédiaire de Mme Leconte du Nouy, et nous avons rappelé quelques-uns de ses souvenirs de *la Guillette* (3).

Parmi les hôtes de Croisset, parmi les amis de Flaubert qu'il rencontrait à Paris à ces fameuses après-midi du dimanche qu'il a décrites lui-même (4), Maupassant avait conservé quelques relations. C'est chez Flaubert qu'il vit pour la première fois Taine ; quelques années plus tard, une liaison plus

(1) A. Lumbroso, p. 374.

(2) Ce journal se publiait à Turin. L'article en question se trouve dans le numéro 5 de l'année 1883.

(3) Pendant la maladie de Maupassant, en 1892, M. Léopold Lacour écrivit sur son ami un curieux article intitulé *Un classique malade*, et inséré dans *le Figaro*.

(4) *Etude sur Flaubert* en tête de *Bouvard et Pécuchet* (édit. *ne varietur*, pp. LXI et suiv.).

Digitized by Google

intime s'établit entre les deux écrivains. Taine habitait pendant l'été sur les bords du lac d'Annecy ; Maupassant, qui passa plus d'une saison à Aix-les-Bains, allait quelquefois rendre visite au philosophe ; il lut devant lui quelques-unes de ses œuvres, alors qu'elles étaient encore inédites, notamment sa nouvelle *le Champ d'oliviers*, qui provoqua, paraît-il, de la part de Taine cette exclamation enthousiaste : — « Cela, c'est de l'Eschyle (1) ! » C'est vers 1890 que les relations furent le plus suivies ; à cette époque, Maupassant était déjà très malade, et Taine lui conseilla les eaux de Champel, qui lui avaient parfaitement réussi dans une affection analogue (2). Taine goûtait beaucoup les œuvres de celui qu'il appelait familièrement un *taureau triste*, et il n'est pas impossible qu'il ait exercé une certaine influence, plus, sans doute, par ses entretiens que par ses livres, sur l'auteur de *Notre Cœur* (3).

Avec Edmond de Goncourt, les relations de Maupassant ne furent pas sans orage. Sur les instances de Maupassant, E. de Goncourt avait accepté la présidence du comité qui s'occupait de l'érection d'un monument à Flaubert. En 1887, pour compléter la souscription, l'auteur de *Renée Mauperin*

(1) A. Lumbroso, p. 280.
(2) Lettre de Maupassaut à sa mère, publiée par A. Lumbroso, p. 45.
(3) Cf., à ce sujet, l'*Essai sur Taine*, de V. Giraud, p. 139.

Digitized by Google

organisa au Vaudeville une représentation dont les bénéfices devaient être versés à la caisse du comité; *le Gil Blas* publia un article de Santillane où la conduite de Goncourt était vivement critiquée, et où on lui reprochait de n'avoir pas complété à lui seul les trois mille francs qui manquaient (1) ; et le surlendemain, dans le même journal, parut une lettre de Maupassant, où il appuyait, de l'autorité de son nom, l'article de Santillane (2). E. de Goncourt envoya aussitôt à Maupassant sa démission de président et de membre du comité, mais il la retira un mois après, sur les instances de Maupassant, qui lui affirma n'avoir pas lu l'article qu'il avait appuyé (3). Ainsi présentée, l'affaire ne semble guère être à l'avantage de Maupassant, à qui E. de Goncourt put assez justement reprocher d'avoir manqué de franchise ; mais il paraît que, d'après Maupassant, les faits se seraient passés d'une façon sensiblement différente, et qu'en tout cas bien des détails seraient à mettre au point dans le récit que nous avons adopté, faute d'une autre interprétation (4). En tout cas, les relations persistèrent entre les deux écrivains, avec une apparence de cordialité; E. de

(1) *Gil Blas*, 1er janvier 1887.
(2) *Gil Blas*, 3 janvier 1887.
(3) Cf. pour cette histoire le *Journal* des Goncourt, t. VII, 3 janvier et 2 février 1887.
(4) A. Lumbroso, p. 186, n. 1.

Digitized by Google

Goncourt resta jusqu'au bout à la tête du comité pour le monument Flaubert, et il assista même, en compagnie de Maupassant, à l'inauguration de Rouen, où il prononça un discours (1).

Il y avait chez E. de Goncourt une sorte de jalousie instinctive à l'égard de Maupassant, une antipathie naturelle que certaines phrases de son *Journal* laissent clairement apercevoir. Ainsi cette note qui n'est point sans candeur :

A propos de mon *Journal*, quelques-uns s'étonnent que cette œuvre ait pu sortir d'un homme considéré comme un simple *gentleman*. Et pourquoi, aux yeux de certaines gens, E. de Goncourt est-il un *gentleman*, un amateur, un aristocrate qui fait joujou avec la littérature, et pourquoi Guy de Maupassant, lui, est-il un véritable homme de lettres? Pourquoi? je voudrais bien le savoir (2).

En réalité, jamais plus amusante et plus heureuse formule n'a été trouvée pour qualifier le talent d'E. de Goncourt : « un aristocrate qui fait joujou avec la littérature... » Et inconsciemment « l'amateur » en voulait à l'homme de lettres de la puissance supérieure qu'il sentait en lui, du sérieux et de la sincérité de son œuvre, peut-être aussi d'un succès trop persévérant. Aussi la susceptibilité d'E. de Goncourt était-elle toujours en éveil; et il

(1) *Journal* des Goncourt, VIII, 23 novembre 1890.
(2) *Ibid.*, t. VII, 27 mars 1887.

Digitized by Google

alla jusqu'à découvrir dans l'étude de Maupassant sur le roman, où son nom n'était même pas prononcé, une allusion malveillante pour lui. Une phrase sur l'écriture artiste (1) avait éveillé son attention, et il écrit dans son *Journal* :

Dans la préface de son roman, Maupassant, attaquant l'*écriture artiste*, m'a visé sans me nommer. Déjà, à propos de la souscription de Flaubert, je l'avais trouvé d'une franchise qui laisse à désirer. Aujourd'hui, l'attaque m'arrive en même temps qu'une lettre, où il m'envoie par la poste son admiration et son attachement. Il me met ainsi dans la nécessité de le croire un Normand très normand (2).

Mais que dire de la franchise d'E. de Goncourt qui écrit, sous l'influence évidente d'un ressentiment tenace, ce jugement brutal, alors que Maupassant venait d'être interné :

Maupassant est un très remarquable *novelliere*, un très charmant conteur de nouvelles, mais un styliste, un grand écrivain, non, non (3) !

C'était, quatre ans après, la réponse triomphante de « l'amateur », la revanche de l'écriture artiste.

(1) « Il n'est pas besoin du vocabulaire bizarre, compliqué, nombreux et chinois qu'on nous impose aujourd'hui sous le nom d'écriture artiste, pour fixer toutes les nuances de la pensée. » *Etude sur le Roman*, p. XXXIII.

(2) *Journal* des Goncourt, t. VII, 10 janvier 1888.

(3) *Ibid.*, t. IX, 9 janvier 1892.

Digitized by Google

VI

Ces détails n'étaient pas inutiles pour mieux faire comprendre l'attitude de celui qui fut, suivant le mot de Goncourt, « le véritable homme de lettres ». Mais si toute la vie de Maupassant témoigne de son attachement absolu à l'œuvre littéraire, il est juste d'ajouter qu'il ignora jusqu'à la fin toutes les faiblesses et tous les compromis où se laisse trop souvent entraîner l'auteur à succès. Toujours il conserva l'intégrité et l'indépendance de sa personne d'écrivain et sa vie ne cessa pas un seul instant d'être en accord avec son caractère. Il est certaines déclarations de sa jeunesse dont la sincérité a été suspectée, à cause de la forme caustique ou brutale qu'il donnait volontiers à ses propos : et pourtant aucun acte de sa vie ne les a démenties. Nous faisons allusion notamment à son attitude vis-à-vis de l'Académie française. Il avait dit : « Trois choses déshonorent un écrivain : la *Revue des Deux Mondes*, la décoration de la Légion d'honneur et l'Académie française. » Maupassant n'était pas décoré et ne se présenta jamais à l'Académie. Son dernier roman, il est vrai, parut dans la *Revue des Deux Mondes* (1); mais il semble que cette collaboration

(1) *Notre Cœur*, en 1890.

Digitized by Google

ait été acceptée à la suite de pourparlers et d'interventions auxquels la volonté de l'auteur resta longtemps étrangère (1); il semble aussi que Maupassant ait regretté par la suite d'avoir cédé. A l'égard de l'Académie, il conserva énergiquement son attitude hautaine d'indépendance, malgré les tentatives réitérées d'Alexandre Dumas et de Ludovic Halévy. A l'un d'eux, qui lui conseillait de poser sa candidature, il répondait : « Non, ce n'est pas pour moi... Plus tard, qui sait? Mais *à présent je veux être libre* (2). » Encore la restriction que renferme cette réponse n'est-elle sans doute qu'une concession courtoise faite devant l'insistance amicale de son interlocuteur. A d'autres amis il expliqua plus d'une fois les raisons de son abstention : « De plus en plus, disait-il, les élections académiques se font en dehors de la littérature (3). » Et il justifiait son attitude par l'exemple des élections dont il fut témoin :

Vous voyez ce qu'on fait à Fabre, n'est-ce pas? Quand il se présente, il a deux voix. Pourquoi? parce que c'est un modeste, un fier, un indépendant, un silencieux qui cache sa vie. Eh bien, moi, si j'avais six voix, ce serait le bout du monde. On me préférerait X... Ah! comme

(1) Cf. A. Lumbroso, pp. 379-380. Quelques-unes de ses affirmations paraissent cependant contestables.
(2) A. Lumbroso, p. 59, n. 1.
(3) *Ibid.*, p. 384.

Digitized by Google

je comprends Daudet ! Mais, si Daudet se présentait demain, on lui préférerait Y... ou Z... (1) !

En 1890, après la bataille des onze candidats autour du fauteuil d'E. Augier, il ajoutait :

Quatre hommes sont désignés par le talent pour occuper un fauteuil : Zola, Fabre, Loti, Theuriet. On s'attend à ce que la lutte entre eux soit chaude. Qui des quatre va l'emporter ? Ah ! vous ne connaissez pas l'Académie : chacun de ces hommes de valeur aura une ou deux voix, et la lutte est entre X... Y... et Z... (2).

La haine de l'intrigue, le mépris des salons officiels, le dégoût des flatteries nécessaires le tinrent jusqu'à la fin à l'écart de ces honneurs que certains de ses amis, E. Zola notamment, sollicitèrent avec persévérance, que d'autres, Flaubert, A. Daudet, E. de Goncourt, avaient méprisés. Il refusa également la Légion d'honneur, bien qu'il lui en coûtât de résister aux sollicitations de Spuller, qui le pressait de l'accepter (3); il n'eut jamais d'autre décoration que l'humble ruban violet que Bardoux lui avait fait donner quand il était employé au ministère de l'Instruction publique.

Telle fut cette vie, toute remplie, jusqu'au dernier jour conscient, par l'amour des lettres et le

(1) A. Lumbroso, pp. 383-384.
(2) *Ibid.*, p. 384.
(3) H. Roujon, *Souvenirs sur Maupassant* (*Grande Revue*, 1904)

Digitized by Google

sentiment de la dignité littéraire. Et très justement on lui pourrait appliquer les lignes que Maupassant écrivait sur son maître Flaubert :

Presque toujours un artiste cache une ambition secrète, étrangère à l'art. C'est la gloire qu'on poursuit souvent, la gloire rayonnante qui nous place, vivant, dans une apothéose, fait s'exalter les têtes, battre des mains, et captive les cœurs des femmes... D'autres ont poursuivi l'argent, soit pour lui-même, soit pour les satisfactions qu'il donne... Gustave Flaubert a aimé les lettres d'une façon si absolue que, dans son âme emplie par cet amour, aucune autre ambition n'a pu trouver place (1).

Les deux années dont il nous reste à retracer la douloureuse histoire n'appartiennent plus à la vie consciente de l'écrivain : épave insensible et lamentable, il ne vit plus que par son nom, par le souvenir de sa personne, par la beauté de son œuvre. Mais, du moins, l'une des dernières satisfactions dont il put jouir, il la dut au succès éclatant de sa première pièce jouée sur une grande scène parisienne; jamais il n'eut à un plus haut degré la conscience et l'orgueil de sa force qu'en ce lendemain de première, où la fierté du triomphe lui donna l'illusion suprême. Et avant d'entrer dans l'irrémédiable nuit, jetant un regard en arrière sur la route parcourue, il contemplait les monuments impérissables de son imagination féconde et de sa

(1) *Etude sur Gustave Flaubert*, p. LV.

Digitized by Google

volonté inflexible, et s'exaltait encore dans la joie de la création (1).

(1) Voir le dernier entretien de Maupassant avec son collaborateur Jacques Normand, au lendemain de la première de *Musotte* (4 mars 1891. *Figaro* du 13 décembre 1903). — Nous avons fait, dans ce chapitre, l'histoire des œuvres de Maupassant aussi complètement que les documents publiés jusqu'à ce jour nous ont permis de le faire; mais nous n'avons parlé que des œuvres éditées de son vivant en librairie. Il sera question plus loin des œuvres posthumes. — Sans prétendre à une nomenclature complète, nous voulons mentionner ici quelques-uns des nombreux articles qu'il écrivait pour des revues ou des journaux et qui n'ont jamais été réimprimés :

*L'évolution du Roman au XIX*e *siècle.* (*Revue de l'Exposition Universelle,* 1889, novembre.)
Notes sur A. C. Swinburne. (Paris, 1891, in-18.)
Préface de Manon Lescaut. (Paris, 1889.)
Préface à la Guerre *de Garchine.*
Préface à l'Amour à Trois *de Ginisty.*
Préface à Celui qui vient *de R. Maizeroy.*
Préface à la Grande-Bleue *de R. Maizeroy.*
Préface aux Tireurs au pistolet *du Baron de Vaux.*
La Correspondance de G. Sand. (*Gaulois,* 13 mai 1882.)
Danger public. (*Gaulois,* 23 décembre 1889.)
Salon de 1886. (*XIX*e *siècle,* 30 avril 1886.)
Madeleine-Bastille. (*Gaulois,* 9 novembre 1880.)
L'inventeur du mot Nihilisme. (*Gaulois,* 21 novembre 1880.)
Chine et Japon. (*Gaulois,* 3 décembre 1880.)
Le pays des Korrigans. (*Gaulois,* 10 décembre 1880.)
*M*me *Pasca.* (*Gaulois,* 19 décembre 1880.)
La Lysistrata moderne. (*Gaulois,* 30 décembre 1880), etc. — Beaucoup de ces préfaces ou de ces chroniques seraient intéressantes à restituer.

Digitized by Google

Digitized by Google

QUATRIÈME PARTIE

1891-1893

LA MALADIE ET LA MORT

La maladie de Maupassant : les origines et les premiers symptômes. — 1878-1881 : fatigue, découragement et tristesse ; conseils de Flaubert.

Troubles visuels. — Mauvaise hygiène : excès et surmenage. — Les excitants artificiels : l'extase et le rêve ; les parfums.

La « part de maladie » dans l'œuvre de Maupassant : malaise dans ses livres à partir de 1884. — Recherche de la solitude. — Dégoût de la vie et préoccupation de la mort. — La peur. — L'autoscopie et les trois degrés de l'hallucination : *Lui?* — *le Horla ?* — *Qui sait ?* — L'angoisse de la folie.

L'évolution de la maladie : surexcitation et susceptibilité extrême. — Insomnie. — Manie de la persécution. — 1891 : séjour à Divonne et à Champel. — Délire intermittent. — Les indices pathologiques.

Tentative de suicide : 1er janvier 1892.

Séjour de Maupassant à la Maison Blanche : souvenirs de ses médecins et de ses amis. — Caractères du délire.

La mort. — Le tombeau de Maupassant. — Les monuments de Paris et de Rouen.

Après la mort : les œuvres posthumes.

Grâce à de nombreux documents récemment

Digitized by Google

publiés (1), les dernières années de la vie de Maupassant sont peut-être aujourd'hui celles que l'on connaît le mieux. M. Louis Thomas, en utilisant ces documents, a pu écrire une étude d'ensemble, méthodique, claire et complète (2), que nous n'avons pas l'intention de refaire.

Nous voulons simplement rapporter des faits et compléter l'histoire de la vie de Maupassant par le seul exposé des événements nécessaires. Trop d'affirmations sans preuves, trop d'hypothèses superflues, trop d'insinuations intéressées se sont proposées au public sur cette question où il nous paraît pourtant que la plus prudente réserve et la plus courtoise discrétion devraient être observées. Depuis les racontars malveillants, souvent absurdes, dont Edmond de Goncourt s'est fait l'écho dans son *Journal*, à moins qu'il n'en soit personnellement responsable (3), une légende s'est peu à peu constituée autour de cette mort lamentable. La complicité de certains publicistes, plus soucieux de l'effet à produire que de l'exactitude des informations, celle du public, toujours friand de révélations

(1) Ces documents forment, dans le livre de M. Albert Lumbroso (*Souvenirs sur Maupassant, sa dernière maladie, sa mort*), le dossier le plus important.

(2) *La Maladie et la mort de Maupassant* (*Mercure de France*, 1er juin 1905).

(3) On peut relever, dans le *Journal* des Goncourt, une méthode analogue d'information à propos de la maladie et de la mort de Flaubert.

Digitized by Google

sensationnelles et peu difficile sur la qualité, ont contribué à déformer la cruelle simplicité d'un accident trop naturel. La plupart des documents et des témoignages que vient de réunir M. Lumbroso permettent, dans une certaine mesure, de remettre les choses au point.

Que la vie et la mort de Maupassant se prêtent assez à ce genre d'étude pathologique que l'on a récemment tentée avec succès pour un autre écrivain (1), cela nous apparaît comme tout à fait possible. Mais il est moins certain qu'un essai analogue soit dès maintenant opportun ou même légitime, quand il s'agit d'un homme dont la mort ne remonte pas à plus de douze ans, et dont la famille est loin d'être éteinte. Il est trop tôt encore pour poser certains problèmes, celui de l'hérédité, entre autres, et pour avoir chance de les résoudre avec toute la sincérité désirable.

L'indiscrétion des curiosités en éveil, la brutalité plus ou moins consciente des premières divulgations avaient profondément ému et blessé Mme Laure de Maupassant. Elle protesta toujours contre cette recherche impatiente et indélicate du document inédit, contre les procédés sommaires d'une certaine critique qui fouillait impitoyablement la vie de son malheureux fils, sans souci des suscep-

(1) René Dumesnil, *Flaubert, son hérédité, son milieu, sa méthode*.

Digitized by Google

tibilités les plus respectables. La mort de Mme de Maupassant (1) a été le signal de publications nouvelles auxquelles elle ajoutait l'intérêt de l'actualité. Aujourd'hui il est permis d'exhumer quelques pièces de ce triste dossier ; nous voudrions le faire avec toute la réserve que nous paraît comporter encore un pareil sujet.

I

Au cours des chapitres précédents, il nous est arrivé plus d'une fois de faire allusion à l'état nerveux de Maupassant. Sans prétendre décrire l'évolution complète du mal qui devait l'emporter, il nous faut maintenant revenir en arrière pour en signaler les premiers symptômes.

Dès 1878, Maupassant se plaignait à Flaubert de sa santé, et les lettres que son maître lui écrivait à ce propos vont nous permettre de préciser le caractère de cette première phase. Il semble qu'il s'agisse surtout à ce moment d'une grande fatigue, d'un surmenage général qui s'explique par le genre de vie que mena Maupassant pendant les premières années de son séjour à Paris. Avec cette brusquerie affectueuse qui est le ton caractéristique de ses

(1) Mme de Maupassant est morte à Nice, le 8 décembre 1904, dans sa 83e année.

Digitized by Google

lettres à son disciple, Flaubert le met en garde contre les excès de toute nature, et aussi contre la tristesse; ce dernier trait, qui n'a pas été assez remarqué, a bien son importance : on a coutume de représenter Maupassant, entre 1876 et 1882, comme un « robuste bourgeois campagnard (1) », un peu haut en couleur, débordant de santé, de force et de belle humeur; ceux qui l'ont connu à cette époque ont évoqué uniquement le souvenir du joyeux canotier, fier des prouesses de toute sorte qui attestaient superbement sa vigueur physique; ils ont dit sa vie de plein air, ses exploits sur la Seine, ses ébats à la campagne et ses farces au bureau; et presque tous ont insisté sur le contraste inattendu entre ce tempérament bien équilibré, où rien de morbide ne se laissait voir, et les premiers malaises qui soudain firent prévoir une désorganisation inexplicable. Le changement ne fut pas en réalité aussi brusque qu'on le croirait à lire ces souvenirs des compagnons de jeunesse : plusieurs symptômes auraient pu frapper un observateur plus attentif; et, par certains aspects de sa nature inquiète, Maupassant justifiait déjà cette épithète de « taureau triste » qu'un de ses amis devait lui décerner. Il se lamente longuement sur la monotonie des choses : il envoie à Flaubert

(1) J. Lemaître, *Contemporains*, t. V, p. 2.



une lettre désolée où il se plaint des événements, qui ne sont pas variés, des femmes, toujours pareilles, et des vices eux-mêmes, qui sont mesquins ; il paraît découragé, dégoûté, las de tout ; et surtout il se complaît dans son dégoût, dans son découragement et dans sa tristesse ; il goûte l'amère volupté de la désillusion. Ces doléances confidentielles ne sont pas sans analogie avec les formules désenchantées que nous avons notées dans ses livres, huit ans plus tard (1), et qui deviennent de plus en plus nombreuses, à partir de 1885. C'est déjà le long cri de détresse que l'écrivain devait jeter un jour dans un de ses romans :

Je me demande si je ne suis pas malade, *tant j'ai le dégoût de ce que je faisais depuis si longtemps avec un certain plaisir ou avec une résignation indifférente*... Je n'ai plus rien dans l'esprit, rien dans l'œil, rien dans la main... Cet effort inutile vers le travail est exaspérant... Qu'est-ce que cela ? Fatigue de l'œil ou du cerveau, épuisement de la faculté artiste ou courbature du nerf optique (2) ?

Contre ce découragement prématuré, Flaubert donnait à son disciple de sages recettes :

A quoi sert, lui disait-il, de recreuser sa tristesse ?... C'est un vice, on prend plaisir à être chagrin, et, quand le chagrin est passé, comme on y a usé des forces précieuses, on en reste abruti.

(1) Notamment au commencement de *Au Soleil* (1884).
(2) *Fort comme la mort*, édition Ollendorff illustrée, p. 143.

Digitized by Google

Et il lui conseille plus de modération dans l'usage des plaisirs, plus de confiance dans la saine vertu de son travail d'écrivain (1). Quelques mois plus tard, comme il n'est pas complètement rassuré sur l'état de santé de Maupassant, il lui recommande d'aller trouver de sa part le docteur Pouchet (2).

II

C'est vers la même époque que Maupassant commença à souffrir des yeux. Flaubert, prévenu, s'alarma :

Il m'est revenu tant de bêtises et d'improbabilités sur le compte de ta maladie que je serais bien aise, pour moi, pour ma seule satisfaction, de te faire examiner par *mon* médecin Fortin, simple officier de santé que je considère comme très fort (3).

Ce fut une des dernières préoccupations du maître, qui écrivait encore, quelques jours avant sa mort :

Ton œil te fait-il souffrir? J'aurai dans huit jours la visite de Pouchet, qui me donnera des détails sur ta

(1) *Correspondance* de Flaubert, IV, pp. 302-303 (lettre du 15 juillet 1878).
(2) *Ibid.*, p. 316 (novembre 1878).
(3) *Ibid.*, p. 379 (mars 1880).

Digitized by Google

maladie, à laquelle je ne comprends pas grand'chose (1).

Cette affection de l'œil dont Maupassant se plaignait dès 1880 ne disparut point, bien au contraire: à partir de 1885, il avait des troubles visuels qui le préoccupèrent vivement et qui lui interdirent souvent tout travail; il n'écrivait plus qu'avec une extrême difficulté. Il s'excuse, dans une de ses lettres, en 1886, de répondre si brièvement; il prétend « qu'il n'y voit plus, tant il a fatigué ses yeux (2) ». Il consulta à ce sujet, en 1883, un médecin spécialiste, le docteur E. Landolf, qui vit derrière l'affection passagère les désordres plus graves dont elle était l'indice. Voici, en effet, ce qu'écrit le docteur Landolt à M. Lumbroso :

Le mal, en apparence insignifiant (dilatation d'une pupille), me fit prévoir cependant, à cause des troubles fonctionnels qui l'accompagnaient, la fin lamentable qui attendait le jeune écrivain... Pendant les premières années, il était facile de remédier, par des verres appropriés, à la gêne visuelle qu'il éprouvait. Mais plus tard elle augmenta, et des troubles plus graves du système nerveux s'y joignirent (3).

Edmond de Goncourt, dans son *Journal*, rapporte aussi un jugement du docteur Landolf sur le cas de Maupassant :

(1) *Correspondance* de Flaubert, IV, p. 385 (avril 1880).
(2) *En regardant passer la vie*, p. 107.
(3) A. Lumbroso, p. 581.

Digitized by Google

Je reviens de Saint-Gratien avec l'oculiste Landolf. Nous causons des yeux de Maupassant, qu'il dit avoir été de très bons yeux, mais semblables à deux chevaux qu'on ne pourrait mener et conduire ensemble, et que le mal était derrière les yeux (1).

A un moment, Maupassant dut même cesser complètement d'écrire ; il se servit pendant quelque temps d'une femme comme secrétaire. L'expression de son regard, trouble, inquiète, frappait tous ses amis.

La dernière fois que je le vis, écrit l'un d'eux, il me dit longuement sa mélancolie, l'ennui de la vie, la maladie grandissante, les défaillances de sa vision et de sa mémoire, ses yeux cessant tout à coup de voir, la nuit totale, l'aveuglement persistant un quart d'heure, une demi-heure, une heure... Puis la vision revenue, dans la hâte, la fièvre du travail repris... Lui qui l'avait tant aimée, la lumière parfois l'éblouissait ou le fuyait. Ses yeux, d'un brun clair, si vifs, si perçants, s'étaient comme dépolis (2).

Cette angoisse de la lumière qui s'éteint, Maupassant l'a exprimée lui-même en plusieurs passages de ses livres qui semblent de douloureuses confidences : les troubles visuels sont parmi les symptômes le mieux décrits du *Horla*, et il y a dans les pages de *Fort comme la mort*, que nous avons

(1) *Journal* des Goncourt, t. IX, 17 juillet 1895.
(2) Discours prononcé par J.-M. de Heredia à l'inauguration du monument de Maupassant à Rouen.

Digitized by Google

déjà citées, la tristesse poignante de l'artiste qui sent sa vision s'affaiblir, devenir moins nette, moins colorée, moins riche en impressions.

Nous retiendrons comme premier symptôme cet affaiblissement progressif de la vue, « les troubles pupillaires étant d'une grande importance dans le diagnostic de la paralysie générale (1) ».

A l'époque où Maupassant constatait en lui-même ces premiers symptômes de désorganisation, il ne paraît pas qu'il se soit soumis à un régime méthodique dont il aurait pu attendre quelque soulagement. Son hygiène fut toujours déplorable, tant qu'il conserva la libre direction de sa vie. On sait, par les confidences ou les souvenirs de ses amis, à quels excès de toute nature se laissait entraîner sa nature vigoureuse. Cette vigueur apparente émerveillait tous ceux qui l'approchaient et pouvait faire illusion sur l'état réel de sa santé. Pourtant, quelques sages conseils lui vinrent de son meilleur ami, quand il était encore temps de les suivre; dès 1876, Flaubert lui écrivait :

Je vous engage à vous modérer, dans l'intérêt de la littérature... Prendre garde! Tout dépend du but que l'on veut atteindre. Un homme qui s'est institué artiste n'a plus le droit de vivre comme les autres (2).

(1) Louis Thomas, *art. cité*, p. 343. Cf. Mignot, *Contribution à l'étude des troubles pupillaires dans quelques maladies mentales.*

(2) *Correspondance* de Flaubert, t. IV, p. 239.

Digitized by Google

Et plus tard, dans la fameuse lettre souvent citée, et citée par Maupassant lui-même lorsqu'il écrivit un article sur la correspondance de Flaubert (1), ce sont des recommandations plus précises sur les dangers du surmenage en général et sur l'abus des plaisirs en particulier (2). Malheureusement, Maupassant ne se plia jamais complètement à la discipline rigoureuse que voulait lui imposer son maître. Il conserva cette attitude de « faune un peu triste, revenu à la vie primitive », qu'un critique observait à travers son œuvre; il obéissait sans mesure aux exigences impérieuses de ses sens; avec une hâte fébrile, il voulait épuiser à la fois toutes les jouissances possibles, comme s'il prévoyait l'anéantissement final; il goûtait une volupté aiguë à dépasser les limites ordinaires des forces humaines; toute manifestation effrénée de la faculté d'agir et de sentir, toute secousse nerveuse, toutes les ivresses de l'imagination et toutes les émotions raffinées l'enchantaient profondément, et il recherchait, au besoin par des excitants artificiels, l'exaltation qu'il aurait dû fuir. Nous avons dit son mépris de la femme ; mais, s'il échappait par la saine logique de son intelligence à l'emprise des liaisons dangereuses, il ne refusa jamais à son

(1) *Gustave Flaubert d'après ses lettres*, dans *le Gaulois* du 6 septembre 1880.

(2) Lettre du 15 juillet 1878. *Correspondance* de Flaubert, t. IV, pp. 302-303.

tempérament robuste les satisfactions qu'il réclamait. Son œuvre même témoigne d'une sensualité brutale : il y a dans ses livres l'inquiétude perpétuelle, absorbante, de la femme, une sorte d'obsession, non de l'amour, mais de ce qu'il a de plus primitif et de plus général, de l'instinct sexuel ; il considère tous les gestes de l'amour comme des phénomènes si naturels qu'on les doit décrire sans embarras ni trouble; le désir, qui se renouvelle sans cesse, n'a d'intérêt que par son assouvissement régulier; tout sentiment qui détourne ou altère le désir est vain ; toute complication psychologique est fausse. Et c'est cela qu'on a appelé, par un singulier sophisme, la santé et la sagesse de Maupassant.

D'autres excès contribuaient à ruiner un organisme déjà atteint : les séances de canotage, les prouesses de l'aviron, succédant à la vie déprimante du bureau, plus tard les longues croisières en Méditerranée, toutes les incertitudes de la vie errante, les chevauchées pénibles dans le désert, les nuits de plein air, le manque de confort des campements hâtifs, et toujours la préoccupation hallucinante de l'œuvre à produire, des pages à écrire, la hantise de la besogne qui le poursuivait même en voyage, les heures de travail acharné dans la solitude de *la Guillette,* l'énorme labeur des chroniques et des livres, les quinze cents pages

Digitized by Google

conçues, composées, écrites en une année. Et puis, un jour, dans l'angoisse de se sentir épuisé, de trouver sa verve moins alerte, ses sens émoussés, son imagination fatiguée, dans l'horreur de la nuit qui vient et du néant qui menace, l'usage immodéré de tous les poisons qui peuvent donner encore, à tout prix, l'illusion de la vie, l'oubli des souffrances, la jouissance des images nouvelles.

Il est hors de doute que Maupassant eut recours à l'éther, à la cocaïne, à la morphine, au haschich (1), pour remédier à l'épuisement cérébral dont il commençait à souffrir. Mais il n'en fit point un usage continu. Il y avait chez lui un peu de la curiosité perverse qui entraîna Baudelaire aux séances de l'hôtel Pimodan, à ce *Club des haschichins* où il venait plus en observateur désintéressé qu'en partisan convaincu. Son imagination d'artiste se plaisait sans doute à ces visions fantastiques où la volonté n'avait aucune part, à ce monde nouveau construit en dehors de la réalité avec des matériaux empruntés à la réalité elle-même. Mais il nous paraît assez contestable que Maupassant ait écrit une seule de ses œuvres sous l'influence directe d'un excitant quelconque. Tout au plus pourrait-on voir dans certains récits où il décrit une hallucination, un cauchemar, un rêve, le souvenir lointain d'une expérience personnelle : les nouvelles

(1) Cf. A. Lumbroso, p. 94.

Digitized by Google

intitulées *Solitude* (1), *Qui sait?* (2), *Magnétisme*, *Rêves* (3), *la Nuit*, *Apparition* (4), et plusieurs passages de *Sur l'eau* contiennent certainement quelques impressions de ces paradis artificiels.

Maupassant usa d'abord de l'éther comme remède contre de violentes névralgies. Peu à peu il s'y habitua, et, par la suite, en abusa sans doute. Plus d'une fois, il en a décrit exactement les effets (5) : ce n'est pas du rêve, comme avec le haschich, ce ne sont pas les visions un peu maladives de l'opium ; c'est une acuité prodigieuse de raisonnement, une manière nouvelle de voir, de juger, d'apprécier les choses et la vie, avec la certitude, la conscience absolue que cette manière est la vraie (6). Non seulement la douleur se fond et s'évapore, mais encore toutes les sensations du corps, toutes les puissances de l'esprit se trouvent décuplées : on comprend, on sent, on raisonne avec une netteté, une profondeur, une puissance extraordinaires, et une joie d'esprit, une ivresse étrange venue de cette exaltation des facultés mentales (7). La vieille image

(1) Recueil *Monsieur Parent*.
(2) Recueil *l'Inutile Beauté*.
(3) Recueil posthume, *le Père Milon*.
(4) Recueil *Clair de lune*.
(5) *Yvette*, édition Ollendorff illustrée, pp. 155 et suiv. *Sur l'Eau*, pp. 142-144. *Rêves*, p. 141.
(6) *Sur l'Eau*, p. 143.
(7) *Sur l'Eau*, p. 143. Remarquer que Maupassant déclare formellement (p. 144) avoir écrit ces quelques pages sous l'influence des vapeurs de l'éther.

Digitized by Google

de l'Ecriture lui revient à l'esprit : il lui semble qu'il a goûté à l'arbre de science, « que tous les mystères se dévoilent, tant il se trouve sous l'empire d'une logique nouvelle, étrange, irréfutable (1) ». Des symptômes analogues sont notés pour le chloroforme, avec la même précision : le corps devient léger « comme de l'air, et semble se vaporiser », la poitrine s'élargit, quelque chose de vif et d'agréable pénètre jusqu'à l'extrémité des membres, une ivresse singulière circule à travers la chair, l'ouïe est plus fine, les sons s'amplifient, enfin des visions liées aux derniers souvenirs de l'état conscient hantent l'imagination du sujet (2). Maupassant parle avec reconnaissance de cette torpeur de l'âme, de ce « bien-être somnolent », qui succèdent aux angoisses et aux souffrances de la veille ; mais il constate aussi qu'il y a dans cette excitation artificielle une sensation nouvelle, « possible seulement pour hommes intelligents, très intelligents, dangereuse comme tout ce qui surexcite nos organes, mais exquise (3) » ; et il la recommande aux écrivains (4).

(1) La même comparaison est faite par Th. Gautier dans son *Etude sur Baudelaire*, en tête des *Fleurs du mal*, édition Calmann Lévy, p. 58.

(2) Cf. *Yvette*.

(3) *Rêves* (*le Père Milon*, p. 142).

(4) *Ibid.*, p. 141. Maupassant avouait lui-même qu'il avait écrit certains passages de *Pierre et Jean* sous l'influence de l'éther. (A. Lumbroso, p. 104.)

Digitized by Google

Sans faire complètement abnégation de sa personnalité, sans se laisser aller aux rêveries extatiques de l'éther, du chloroforme ou de l'opium, Maupassant demandait quelquefois aux simples parfums, aux « symphonies d'odeurs », la volupté des sensations imprévues. Il était particulièrement accessible à toutes les impressions de l'odorat, comme plus suggestives que les autres : chaque senteur évoque un souvenir et provoque un désir :

Que de fois une robe de femme lui avait jeté au passage, avec le souffle évaporé d'une essence, tout un rappel d'événements effacés ! Au fond des vieux flacons de toilette, il avait retrouvé souvent aussi des parcelles de son existence, et toutes les odeurs errantes, celles des rues, des champs, des maisons, des meubles, les douces et les mauvaises, les odeurs chaudes des soirs d'été, les odeurs froides des soirs d'hiver, ranimaient toujours chez lui de lointaines réminiscences, comme si les senteurs gardaient en elles les choses mortes embaumées... (1).

Et toutes ces « odeurs errantes », l'écrivain les aimait, les recherchait pour l'ébranlement mystérieux qu'elles communiquent à l'imagination, pour toutes les sensations accessoires dont elles s'enrichissent. En elles se fondent toutes les sensations de jouissance : « l'air tiède, embaumé, plein de senteurs d'herbes et de senteurs d'algues, caresse

(1) *Fort comme la mort*, édition Ollendorff illustrée, pp. 101-102. Cf. *Idylle* (*Miss Harriet*, pp. 228-229).

Digitized by Google

l'odorat de son parfum sauvage, caresse le palais de sa saveur marine, caresse l'esprit de sa douceur pénétrante » (1); les parfums sont vraiment une « symphonie des caresses ». L'excitation secrète qu'ils procurent à l'esprit, comme les vapeurs de l'éther ou les fumées de l'opium, peut favoriser la pensée créatrice, appeler et fixer l'inspiration, régler le rythme des images et des mots. Flaubert aimait à travailler dans une pièce silencieuse et close où persistaient les odeurs familières, où le parfum des chapelets d'ambre et du tabac oriental traînait parmi les idoles exotiques. Son disciple Maupassant se plaisait aux senteurs voluptueuses et évocatrices, cherchant dans l'arome persistant des vieilles choses les souvenirs auxquels il était indissolublement lié.

Faut-il voir dans le goût de ces sensations rares un indice d'épuisement cérébral? Cela serait peut-être exagéré. Mais nous avons dû signaler, sinon parmi les causes, du moins parmi les antécédents du mal, les excès de toute nature auxquels se laissa entraîner Maupassant, dans l'inquiétude et le malaise des premiers désordres nerveux.

Et puisque nous avons prononcé le mot de *causes*, il y aurait certainement beaucoup à dire sur l'hérédité du sujet; c'est une question qui a été traitée plus d'une fois, rarement avec toute la discrétion

(1) *Miss Harriet*, p. 19.

Digitized by Google

nécessaire en pareille matière. Nous n'avons voulu nous occuper ici que des antécédents personnels de Maupassant, avant la crise décisive; pour les raisons que nous avons fait valoir, nous croyons devoir nous interdire toute recherche dans la famille et l'entourage immédiat de l'écrivain. Mais, d'après les confidences qu'on n'a pas hésité à publier, nous pouvons conclure, comme d'autres l'ont fait avec preuves à l'appui, que Maupassant avait une « hérédité chargée (1) », et que, par son train de vie, il était un « candidat à la paralysie générale (2) ».

III

Nous ne pouvons songer à décrire année par année l'évolution de la maladie de Maupassant. Mais, sans doute, il n'est pas inutile de rechercher à quelle époque ont commencé les troubles graves qui précédèrent la débâcle. Tout son œuvre d'écrivain fut-il conçu sous l'influence d'un tempérament névropathique? Ou ne peut-on pas au contraire établir, à l'aide de cet œuvre, à travers les confidences angoissées échappées à l'impartialité hautaine de l'artiste, une distinction assez nette entre la période de l'inspiration sereine, volontaire, maî-

(1) D'après les documents publiés par M. A. Lumbroso et l'analyse qu'en a faite M. Louis Thomas, *art. cité*, pp. 337-340.
(2) Mot du docteur Glatz, cité par A. Lumbroso, p. 575, en note.

Digitized by Google

tresse d'elle-même, et celle de l'inspiration tourmentée, inquiète, morbide?

Ce qu'il y a de vie exubérante, de sérénité impassible dans les premiers livres de Maupassant, n'a pas échappé en général aux critiques de l'époque qui ont loué à l'envi *la santé* de l'artiste et de l'œuvre. Nous avons montré pourtant que cette attitude calme, sûre d'elle-même, réfléchie et insensible devant les faiblesses ou les misères humaines, ne devait pas faire illusion, et qu'il ne faut pas être très clairvoyant pour apercevoir sous « l'humble vérité », reproduite avec une exactitude si impersonnelle, les premiers frissons d'une détresse involontaire. L'homme qui livre au public sa vision claire du monde n'a pas encore souffert de la vie, mais il a certainement souffert en lui-même d'une inquiétude mystérieuse, qu'il ne veut pas s'avouer, et qui se lit malgré lui à travers sa prose lucide et consciencieuse. Il a vers l'inconnu, vers l'infini, vers la souffrance et vers la mort, de douloureuses aspirations auxquelles il résiste de toute la force de sa logique; déjà il se laisse entraîner au rêve, aux hallucinations, aux extases, dont il goûte le charme maladif. Certaines nouvelles de *la Maison Tellier* et des *Contes de la bécasse* trahissent assez nettement cette angoisse (1).

(1) Notamment *la Peur*, *la Folle, les Tombales*, et surtout la nouvelle intitulée *Sur l'eau*.


Digitized by Google

Cependant ce n'est guère qu'en 1884 que le ton de l'écrivain changea brusquement, que son jugement sur les choses s'attendrit, tandis que sa conception de la vie devenait plus inquiète et moins impassible. D'année en année et de livre en livre, depuis *Au Soleil* jusqu'à *la Vie errante*, à travers certaines pages sombres de *Bel-Ami* et de *Notre Cœur*, parmi les récits tourmentés des *Sœurs Rondoli*, du *Horla* et de *l'Inutile beauté*, on peut suivre les symptômes, les progrès et les caprices du mal, on peut constater aussi l'incurable tristesse et l'amère désillusion d'un homme qui sentait chanceler sa volonté et s'obscurcir son intelligence.

Nous ne voulons pas analyser ici, dans l'œuvre de Maupassant, entre 1884 et 1890, toutes les pages où l'on peut déchiffrer cette mélancolique confession ; nous indiquerons simplement quelques-uns des *motifs* les plus caractéristiques qui sont devenus familiers à l'auteur et qui dévoilent malgré lui l'état morbide de son esprit.

Coïncidant avec ses longues fuites hors de la société des hommes, avec son premier voyage en Afrique et ses premières croisières en Méditerranée, c'est d'abord ce goût passionné pour la solitude qui apparaît dans ses livres. *Au soleil* (1884) contient surtout l'analyse des heures d'oubli passées dans le désert, sans désir, sans regret,

Digitized by Google

sans vaine espérance (1) : le silence infini de la terre aride pénètre la pensée; loin de Paris, loin du monde, débarrassé des entraves sociales, l'écrivain a senti peu à peu l'angoisse de son esprit tourmenté; il échappe pour quelques jours au ravage de l'idée fixe; il croit avoir laissé par-delà la mer l'ennemi implacable qu'il portait en lui, le démon de l'analyse, cette espèce de seconde âme qui « note, explique, commente chaque sensation de sa voisine, de l'âme naturelle commune à tous les hommes (2) ». Il peut jouir simplement, sentir sans arrière-pensée, se livrer aux forces brutales et naturelles du monde, retourner à la vie primitive (3). Cette recherche de la solitude devient chez Maupassant de plus en plus impatiente et de plus en plus maladive. Il en arrivera finalement à des confidences de ce genre :

J'ai toujours été un solitaire, un rêveur, une sorte de philosophe isolé... J'ai vécu seul, sans cesse, par suite d'une sorte de gêne qu'imprime en moi la présence des autres... J'aime tant être seul que je ne puis même supporter le voisinage d'autres êtres dormant sous mon toit; je ne puis habiter Paris parce que j'y agonise indéfiniment. Je meurs moralement, et suis aussi supplicié dans mon corps et dans mes nerfs par cette immense foule qui grouille, qui vit autour de moi, même quand elle dort.

(1) Cf. surtout, p. 114.
(2) *Sur l'eau*, pp. 115-116.
(3) *Sur l'eau*, p. 87.

Digitized by Google

Et il divise l'humanité en deux races distinctes : ceux qui ont besoin des autres, ceux que les autres distraient, occupent, reposent, et « ceux que les autres, au contraire, lassent, ennuient, gênent, courbaturent, pendant que l'isolement les calme, les baigne de repos dans l'indépendance et la fantaisie de leur pensée (1) ».

Il n'est presque pas un livre de Maupassant, entre 1884 et 1890, où l'on ne puisse retrouver cette passion morbide de la solitude. Certains passages de *Mont-Oriol* et de *Fort comme la mort*, les nouvelles *la Nuit* (2), *Solitude* (3), *l'Auberge* (4), des chapitres entiers d'*Au soleil*, de *Sur l'eau*, de *la Vie errante*, sont autant de variations nouvelles sur ce thème favori ; loin des hommes, dans la retraite volontaire où il s'est réfugié, comme une bête blessée à mort, l'auteur sent « un frisson singulier, une émotion imprévue et puissante, *une exaltation de la pensée qui touche à la folie* (5) ».

Mais il ne tarde pas à éprouver combien ce remède aux souffrances et aux tourments de son âme était périlleux et vain. « La solitude, écrit-il, est dangereuse pour les intelligences qui travaillent...

(1) Cf. la nouvelle *Qui sait?* dans *l'Inutile beauté* (1890).
(2) Recueil *Clair de lune*.
(3) Recueil *Monsieur Parent*.
(4) Recueil *le Horla*.
(5) *La Nuit*, p. 283.

Digitized by Google

Quand nous sommes seuls longtemps, nous peuplons le vide de fantômes (1). » Le frisson singulier qu'il aima d'abord et qu'il rechercha en mettant entre les hommes et lui le vide du désert ou l'infini de la mer, il finit par en souffrir. Peu à peu, dans le néant où il a cru s'ensevelir, le supplice de l'analyse recommence : et, comme il est loin du monde et de la vie, c'est à sa propre sensibilité maladive, à ses pensées, à ses émotions rudimentaires que l'implacable rongement de l'idée fixe s'est attaqué ; il vit, condamné à n'être « qu'un reflet de lui-même (2) ». Alors, devant l'impossibilité de se fuir, comme il a fui ses semblables, de sortir de sa personnalité, comme il s'est évadé de la société humaine, il comprend ce qu'a de fatal, d'irrémédiable, cet isolement qu'il s'est imposé. A quoi bon calfeutrer sa vie et se replier sur soi ? Est-ce qu'une âme d'artiste, même au milieu du monde, n'est pas douloureusement exilée et seule ? Est-ce que l'observation, la réflexion, l'analyse ne placent pas entre la nature et lui un mur de cristal épais contre lequel il se heurte désespérément ? Et d'ailleurs, toute la vie, pour celui qui sait voir, n'offre-t-elle pas le spectacle navrant de l'impénétrabilité des êtres et des choses ? L'amour, l'amour des amants, l'amour des chairs,

(1) *Le Horla*, p. 21.
(2) *Sur l'eau*, p. 116.

Digitized by Google

mêle les corps sans rapprocher les âmes. Et ce qui est vrai de l'amour l'est de toutes les tendresses humaines : « Tous les hommes marchent côte à côte à travers les événements, sans que jamais rien unisse vraiment deux êtres ensemble... (1) », malgré « l'effort impuissant, incessant depuis les premiers jours du monde, l'effort infatigable des hommes pour déchirer la gaîne où se débat leur âme, à tout jamais emprisonnée, à tout jamais solitaire, effort des bras, des lèvres, des yeux, des bouches, de la chair frémissante et nue, effort de l'amour qui s'épuise en baisers (2) ».

Soudain, dans le silence où il a voulu s'isoler, Maupassant entend monter un « appel intime, profond et désolé (3) ». C'est une voix cruelle, une voix connue, attendue et qui le désespère ; et elle passe sur lui « comme un semeur d'épouvante et de délire, éveillant l'affreuse détresse qui sommeille toujours au cœur de tous les vivants... ». C'est la « voix qui est sans fin dans notre âme et qui nous reproche d'une façon continue, obscurément et douloureusement, torturante, harcelante, inapaisable, inoubliable, féroce, qui nous reproche tout ce que nous avons fait, la voix des vagues remords,

(1) *Mont-Oriol*, p. 272.
(2) *Ibid.* Cf. l'analyse qu'a faite de certains chapitres d'*Une Vie* et de *Mont-Oriol* M. R. Canat dans son livre sur *le Sentiment de la solitude morale chez les romantiques et les parnassiens*, pp.24-27.
(3) *Sur l'eau*, p. 110.

Digitized by Google

des regrets sans retours, des jours finis, des femmes rencontrées qui nous auraient aimés peut-être, des choses disparues, des joies vaines, des espérances mortes ; la voix de ce qui passe, de ce qui fuit, de ce qui trompe, de ce qui disparaît, de ce que nous n'avons pas atteint, de ce que nous n'atteindrons jamais, la maigre petite voix qui crie l'avortement de la vie, l'inutilité de l'effort, l'impuissance de l'esprit et la faiblesse de la chair(1) ».

Elle est symbolique, cette voix mystérieuse que Maupassant entendait une nuit, à bord du *Bel-Ami*, vraisemblablement sous l'influence des vapeurs de l'éther. Mais, loin de résister au sursaut nerveux, à l'affolement de son imagination surexcitée, il s'abandonne délicieusement à la panique de ses sens et de son esprit en délire. Comme l'excitation artificielle qu'il demandait aux narcotiques et aux parfums, cette impression de terreur est devenue nécessaire à l'exercice normal de sa sensibilité. Ainsi voyons-nous apparaître en lui ce second symptôme : après l'amour de la solitude, *l'amour et le culte de la peur*.

C'est là, en effet, un des indices les plus curieux de la névrose qui le rongeait lentement. Il a pour tout ce qui affole les nerfs, pour tout ce qui hérisse la chair inquiète, détraque le cerveau, et fait bat

(1) *Sur l'eau*, p. 111

Digitized by Google

tre plus vite le cœur, une sorte de goût malsain, très apparent dans son œuvre. La description minutieuse et implacable de toutes les phases de la terreur, les souvenirs et les impressions personnelles d'une épouvante irrésistible, les cas les plus étranges et les plus inexplicables, la débâcle effroyable qui emporte la volonté et la raison, toutes les variétés et tous les effets de la peur lui ont inspiré des pages saisissantes (1). Cet effroi revêt les formes les plus diverses : c'est d'abord un sentiment primitif, la panique des premiers âges du monde, la révolte de l'instinct contre les puissances malfaisantes de la mort et de la nuit. La conscience de l'effort inutile, de la vie qui s'écoule et de la mort qui menace est un thème d'inspiration auquel Maupassant a eu plus d'une fois recours. Il est à peine besoin de rappeler le chapitre de *Bel-Ami* si souvent cité, ce douloureux monologue du poète Norbert de Varennes, par une nuit silencieuse, pleine de souffles et d'étoiles (2). Dans *Fort comme la mort*, dans *Notre Cœur*, le motif est longuement repris. Et c'est encore, à travers les nouvelles et les récits de voyage, la détresse inconsolable de la

(1) *Sur l'eau* (*la Maison Tellier*), *la Peur* (*Contes de la Bécasse*), *Lui ?* (*les Sœurs Rondoli*), *le Horla*, *l'Auberge* (*le Horla*), *la Main* (*Contes du jour et de la nuit*), *Apparition*, *la Nuit* (*Clair de lune*), *le Tic* (*Toine*), *Qui sait ?* (*l'Inutile beauté*), *Fou ?* (*Mlle Fifi*), etc.
(2) *Bel-Ami*, pp. 159 et suiv.

Digitized by Google

créature humaine qui se sait condamnée à une fin inévitable :

Quoi que nous fassions, nous mourrons ! Quoi que nous croyions, quoi que nous pensions, quoi que nous tentions, nous mourrons. Et il semble qu'on va mourir demain sans rien connaître encore, bien que dégoûté de tout ce qu'on connaît (1).

La monotonie même de l'existence, le retour des habitudes immuables, des mêmes idées, des mêmes joies, des mêmes plaisanteries et des mêmes croyances, l'écœurement suprême de l'impuissance à se renouveler, marquent l'acheminement irrésistible vers la tombe (2). Enfin la hantise de tous les signes extérieurs de la mort s'impose, dans les nuits d'insomnie, à l'esprit affaibli que tourmentent de lugubres pressentiments (3).

Bientôt, à cette obsession de la mort vient se joindre la peur instinctive de la nuit qui ressemble à la mort (4). Puis la terreur se complique, se raffine de plus en plus, et la sensibilité détraquée recherche dans le domaine de l'inconnu, pour se livrer à elles, toutes les puissances mystérieuses auxquelles la raison ne commande pas.

(1) *Au Soleil*, p. 1.
(2) Cf. la nouvelle *Suicides*, dans *les Sœurs Rondoli.*
(3) Cf. la nouvelle *Un lâche*, dans les *Contes du Jour et de la Nuit.*
(4) Cf. les nouvelles *Sur l'eau* (*la Maison Tellier*), et *la Nuit*, *Cauchemar* (*Clair de lune.*)

Digitized by Google

Il y aurait une étude spéciale à faire sur les nouvelles que Maupassant a consacrées à décrire la peur; elles sont assez nombreuses (1). Et ce ne sont pas de simples fantaisies d'une imagination ingénieuse. Il y a certainement un souvenir de ses propres impressions dans les cas plus ou moins fantastiques qu'il a racontés ; la preuve en est que l'un d'entre eux, dont il a fait le sujet d'une nouvelle (*la Peur,* dans *les Contes de la Bécasse*), se retrouve presque textuellement, à l'état d'épisode, dans un de ses livres de voyage (*Au soleil*, pp. 157 et suiv.) ; c'est le mystérieux tambour des dunes qui sème à travers le désert l'épouvante irrésistible de la mort. Pour lui, la peur n'est pas la fuite éperdue des lâches devant le danger inévitable, que l'on connaît, que l'on comprend et que l'on peut raisonner :

C'est quelque chose d'effroyable, une sensation atroce, comme une décomposition de l'âme, un spasme affreux de la pensée et du cœur, dont le souvenir seul donne des frissons d'angoisse... *Cela a lieu dans certaines circonstances anormales, sous certaines influences mystérieuses, en face de risques vagues.* La vraie

(1) *Sur l'Eau, la Peur, Solitude, Lui? la Main, Magnétisme, Apparition, la Nuit, le Tic, le Horla, l'Auberge, Qui sait?* Il faudrait joindre à cette nomenclature quelques passages d'*Au Soleil* et de *Sur l'Eau,* et la nouvelle intitulée *l'Horrible,* dans le recueil posthume *le Colporteur.*

Digitized by Google

peur, c'est quelque chose comme une réminiscence des terreurs fantastiques d'autrefois (1).

Il s'ensuit que presque tous les phénomènes de cet ordre sont des créations imaginaires d'un esprit malade et l'indice d'une névrose prononcée. Lorsque Maupassant raconte ses cauchemars fanfastiques et ses visions morbides, il le fait sur un ton d'hésitation douloureuse qui est à lui seul un gage de leur sincérité ; on dirait que, par crainte du ridicule, il recule devant la confession qu'il a entreprise; au moment où il va donner à ses hallucinations une forme relativement cohérente, pour les faire comprendre et les faire accepter, sa raison, qui s'est ressaisie, lui en démontre l'inanité ; il se tranquillise lui-même par l'absurdité des faits qu'il rapporte, et qui n'ont plus le même aspect, dépouillés de toutes les conditions de sensibilité qui les ont rendus un instant vraisemblables; la clarté des mots et la logique des phrases dissipent les vapeurs du rêve. Aussi toutes les nouvelles de ce genre qui sont écrites, comme on l'a dit, « avec le sang de son âme (2) », se présentent en général sous l'apparence d'un problème, d'un point d'interrogation posé devant le public : *Lui?* — *Qui sait?* — *Fou?* — L'auteur semble dire au public : lisez-moi, raillez ma faiblesse, mon épouvante, ma

(1) *La Peur* (*Contes de la Bécasse*, p. 87).
(2) J. Lemaître, *les Contemporains*, VI, p. 354.

Digitized by Google

folie, tant qu'il vous plaira ; mais surtout aidez-moi à me répondre à moi-même, à crier de toute la force de la vérité et de la logique, que mes récits ne sont que chimères, imaginations, rêves de malade.

Mais ces confessions restent vaines, et cet appel suprême à la raison ne peut plus être entendu. La peur est entrée en lui, elle le possède, elle le domine, et, qui mieux est, elle l'attire, le charme et le retient dans une sorte d'enchantement pervers. Elle est maîtresse des sensations violentes où il se complaît, parce qu'elles sont nécessaires à ses nerfs épuisés. C'est comme une ivresse nouvelle à laquelle il s'abandonne aussi voluptueusement qu'il s'est livré à l'extase, au poison des excitants et aux caresses des parfums rares. Tous les frissons de l'épouvante, il les a ressentis un à un, il les a goûtés, il en est arrivé à se les donner à lui-même volontairement, par le simple travail de son imagination, et il les analyse minutieusement : « l'âme se fond, on ne sent plus son cœur; le corps entier devient mou comme une éponge ; on dirait que tout l'intérieur de nous s'écroule... (1) ».

Il restait à Maupassant un dernier degré à parcourir pour glisser de la raison à la folie ; jusqu'à présent, nous l'avons vu rester maître de lui-même à travers la solitude, l'appréhension de la mort et la peur. Mais bientôt la conscience de sa personna-

(1) *Apparition*, dans *Clair de lune*, p. 205.

Digitized by Google

lité lui échappe, et cette suprême déchéance, la plus décisive, s'exprime aussi dans son œuvre. On a plus d'une fois analysé *le Horla* et montré quel intéressant document constituait cette nouvelle pour l'histoire de la folie de l'auteur; ce n'est pas le seul, et l'on a tort, en général, de négliger les autres, qui nous paraissent tout aussi caractéristiques.

Trois récits, s'espaçant de trois ans en trois ans, présentent les symptômes principaux de cette lente désorganisation, notés scrupuleusement, avec l'exactitude impassible d'un observateur désintéressé. Ce sont *Lui ? Le Horla*, *Qui sait ?* (1).

Chacune de ces nouvelles décrit une forme différente de l'hallucination. La première est le phénomène désigné sous le nom d'*autoscopie externe ;* elle consiste dans le fait de se voir soi-même devant soi (2) ; et Maupassant en a rapporté dans *Lui ?* un cas particulièrement curieux. Un soir, en rentrant chez lui après une journée de solitude et de malaise nerveux, le personnage à qui il prête cette singulière confession trouve ouverte la porte de son appartement, qu'il avait l'habitude de fermer avec soin ; pénétrant dans sa chambre, il aperçoit quelqu'un assis dans son fauteuil et qui se chauffait

(1) *Lui ?* dans *les Sœurs Rondoli* (1884). *Le Horla* (1887), *Qui sait ?* dans *l'Inutile beauté* (1890).

(2) Cf. le livre du Dr P. Sollier : *les Phénomènes d'autoscopie*, première partie : *l'Autoscopie externe*, p. 7.

Digitized by Google

les pieds en lui tournant le dos. Il croit d'abord qu'un de ses amis, venu pour le voir en son absence, s'est endormi devant le feu, en l'attendant. Il avance la main pour lui toucher l'épaule; il rencontre le bois du siège : le fauteuil était vide. Brusquement, il se retourne, sentant quelqu'un derrière lui ; puis, un besoin impérieux de revoir le fauteuil le fait pivoter encore une fois. Désormais, dans la nuit de sa chambre, il vivra avec l'épouvante indicible de voir reparaître ce double mystérieux que son imagination hallucinée vient d'enfanter.

Cette nouvelle est antérieure de cinq ans à un cas personnel que Maupassant avait observé sur lui-même et dont il avait fait le récit à un ami. Le fait, rapporté par le Docteur P. Sollier (1), se place en effet en 1889.

Etant à sa table de travail dans son cabinet, il lui sembla entendre sa porte s'ouvrir. Son domestique avait ordre de ne jamais entrer pendant qu'il écrivait. Maupassant se retourna et ne fut pas peu surpris de voir entrer sa propre personne qui vint s'asseoir en face de lui, la tête dans la main, et se mit à dicter tout ce qu'il écrivait. Quand il eut fini et se leva, l'hallucination disparut.

Cette hallucination coïncide avec l'époque où Maupassant présentait les symptômes caractéristiques de la paralysie générale. Mais il ne nous

(1) Ouvrage cité, p. 11.

Digitized by Google

paraît nullement invraisemblable qu'il l'ait ressentie une première fois plusieurs années auparavant. Peut-être y aurait-il aussi chez lui une sorte de suggestion littéraire : en admettant même qu'il ait décrit le phénomène avant de l'avoir personnellement éprouvé et constaté, il a dû en concevoir une sorte de préoccupation durable, d'angoisse permanente qui troublait ses nuits et le prédisposait aux hallucinations. En tout cas, il est inexact de dire que c'est dans *le Horla* que se trouve l'ébauche de ce phénomène d'autoscopie ; il n'y a presque rien de commun entre les faits décrits dans *le Horla* et ceux que Maupassant confia en 1889 à l'un de ses amis ; c'est dans la nouvelle intitulée *Lui ?* qu'il faut en chercher l'origine.

Le Horla décrit un ensemble de faits sensiblement différents de ceux que nous venons de rapporter : l'hallucination y est plus compliquée, plus cohérente, si l'on peut dire, et plus durable. L'ombre mystérieuse n'apparaissait que dans certaines conditions, la nuit, et dans une position immuable : son image irréelle était associée à l'image réelle d'un meuble, et il suffisait de supprimer l'une pour éloigner l'autre. Dans *le Horla*, au contraire, le phénomène évolue et se transforme. On sait que le récit prend la forme d'une sorte de journal où sont consignées jour par jour les impressions, les hypothèses, les observations du sujet. Or ce sujet

Digitized by Google

n'est pas un être quelconque : il nous est présenté comme un malade, souffrant de la fièvre, de l'insomnie, d'un énervement invincible ; il a « le pouls rapide, l'œil dilaté, les nerfs vibrants (1) » ; autant de symptômes que nous avons notés dans le cas de l'auteur lui-même à l'époque où il écrivait cette nouvelle. Il se soigne : il se soumet aux douches et boit du bromure. En même temps, il éprouve « la sensation affreuse d'un danger menaçant, cette appréhension d'un malheur qui vient ou de la mort qui approche, ce pressentiment qui est sans doute l'attente d'un mal encore inconnu, germant dans le sang et dans la chair ».

Mais, en dépit des douches et du bromure, l'hygiène mentale est déplorable. Le sujet ne fait que de rares efforts pour échapper, par l'exercice, la promenade, la distraction ou le changement de milieu, à l'obsession qui le guette. Il semble, au contraire, rechercher avec une curiosité perverse tout ce qui le ramène à sa préoccupation dominante, il se complaît dans son mal, il l'analyse, il le creuse, le retourne en tout sens avec une angoisse voluptueuse. Par ses lectures, par ses conversations avec des spécialistes, par des expériences de magnétisme, il s'initie peu à peu au monde de l'invisible ; il se prépare à accepter comme des réalités toutes les

(1) *Le Horla*, p. 6.

Digitized by Google

chimères que lui suggérera son imagination surmenée. N'y a-t-il pas dans son cas une analogie frappante avec celui de Maupassant? N'est-ce pas la même préoccupation fatale de tout ce qui devait fausser sa raison et détraquer sa sensibilité? N'est-ce pas le même goût malsain pour le rêve, pour l'extase, pour les visions artificielles, images de la folie?

Les effets de cet entraînement périlleux ne tardent pas à se faire sentir. C'est d'abord le sentiment pénible d'une présence surnaturelle, l'oppression singulière que cause la conscience d'un danger prochain : un être est là, qui regarde, observe, surveille sa proie, on le sent, on le voit; on sent qu'il s'approche, qu'il palpe le corps inerte, qu'il monte sur le lit, s'agenouille sur la poitrine de sa victime, lui prend le cou entre ses mains, et serre..., on voudrait remuer, on ne peut; on essaie, avec des efforts affreux, en haletant, de se tourner, de rejeter cet être qui écrase et qui étouffe... (1).

Bientôt, cette première sensation éprouvée la nuit, dans une sorte de cauchemar, s'amplifie et se généralise. Le sujet emportera en plein jour, en plein air, dans ses promenades, la hantise de l'apparition qui a bouleversé ses nerfs. Tout à coup, quand il croit fuir l'être surnaturel, il est averti de

(1) *Le Horla*, p. 8.

Digitized by Google

son retour par un frisson d'angoisse. « Il hâte le pas, inquiet d'être seul, apeuré sans raison, stupidement, par la profonde solitude. » Alors, il lui semble qu'il est suivi, qu'on marche sur ses talons, tout près, à le toucher. Il se retourne brusquement. Il est seul...(1).

Désormais, il est *possédé*, il sentira partout la présence, le souffle, le poids de cette chimère plus réelle que sa propre conscience, plus forte que sa propre personnalité. Il ne sera plus libre : car l'*autre* se substituera à lui, lui suggérera des actions qui échappent à sa volonté et à sa logique ; l'*autre* viendra s'asseoir dans son fauteuil et tournera les pages du livre qu'il lisait ; l'*autre* boira l'eau de sa carafe et cueillera sous ses yeux la fleur qu'il allait détacher de sa tige. Ce n'est plus, comme l'autoscopie que nous avons décrite tout d'abord, un phénomène d'ordre externe, ce n'est pas une vision ni même une hallucination ; le malade ne voit pas devant lui une ombre qui a l'apparence d'un homme ; mais il devine autour de lui l'existence d'un être tyrannique en qui se dissout en quelque sorte sa propre personne, et qui est celui qu'il attendait, celui que son imagination, préparée à le voir et à l'admettre, lui a montré dans le cauchemar d'une nuit. Et désormais sa vie se bornera à constater des faits dont

(1) *Le Horla*, p. 10.

Digitized by Google

il supporte les conséquences comme s'ils étaient l'expression de sa volonté toute-puissante. Une seule fois il croira apercevoir son maître à travers une sorte de brume qui voile sa propre image dans la glace. Et dès lors il n'aura plus qu'une pensée : se libérer à tout prix, par le fer, par le poison, par le feu, du compagnon redoutable auquel il a donné un nom, ou plutôt qui a lui-même imposé, crié son nom à sa victime, *le Horla*. Sur ce nom, l'ingéniosité des étymologistes s'est exercée bien en vain. Il nous paraît assez indifférent que cette « combinaison de syllabes sonore, étrange, ne correspondant à aucune idée, à aucune appellation connues » soit « une création réussie, non l'adaptation d'une forme existante », ou que l'auteur ait au contraire prétendu donner un nom logique à un être fantastique, en l'appelant *le hors-là* (1).

Le groupe des faits dont nous venons de tenter l'analyse se complète par un nouveau phénomène que Maupassant a décrit dans la curieuse nouvelle intitulée *Qui sait?* (2). Nous trouvons ici la dernière forme de l'hallucination. Comme dans les deux cas précédents, l'événement est annoncé par une sorte de pressentiment, « ce pressentiment mystérieux qui s'empare des sens des hommes

(1) Voir les deux explications proposées dans *l'Intermédiaire des Chercheurs*, XLIV, 54, 143 et n. 941, 2 août 1901, p. 256, la première par M. Masnuy, la seconde par un anonyme (B. F.).

(2) Cette nouvelle, qui paraît en 1890, est postérieure au *Horla*.

Digitized by Google

quand ils vont voir de l'inexplicable (1) » ; et les conditions de la sensibilité du *témoin* sont les mêmes. Il assiste, une nuit, au défilé fantastique de ses meubles qui s'évadent mystérieusement de sa maison. L'absurdité même et l'impossibilité des faits le rassurent et il se croit simplement le jouet d'une hallucination. Mais, le lendemain, il constate la disparition *réelle* de son mobilier, qu'il retrouvera un jour chez un antiquaire de Rouen. Au moment où il se dispose à le racheter et à faire arrêter le recéleur, l'un et l'autre disparaissent, en quelques heures, avec une rapidité surnaturelle. Enfin, quelque temps après, les meubles reprennent d'eux-mêmes leur place dans la maison du propriétaire.

Telle est, ramenée à ses éléments essentiels, cette vision, la plus fantastique de toutes celles que Maupassant a décrites et dont le récit est beaucoup plus troublant que celui du *Horla*. Nous y voyons un symptôme de folie nettement prononcé. Dans les deux cas que nous avons déjà présentés, l'homme demeure conscient au milieu des faits inexplicables, il fait effort pour se les expliquer et pour échapper à la suggestion. Ici l'homme est presque passif, il semble définitivement entré, sans résistance, dans le domaine de l'anormal ; il n'est plus un être conscient, adapté au monde extérieur; il est un être d'exception, livré comme une épave

(1) *Qui sait?* p. 278.

Digitized by Google

aux forces inconnues; et comme il sent sa déchéance, dans un dernier moment de lucidité, il se confie lui-même à la maison de santé où il espère du moins retrouver le calme et dompter la peur.

Dans cette dernière nouvelle, on peut observer un détail caractéristique pour l'état d'esprit de l'auteur. Le personnage qu'il met en scène est un *persécuté* : il se croit poursuivi par une vengeance obscure; son bourreau n'est pas l'être surnaturel, invisible, du *Horla;* il a l'apparence, les allures, la voix d'un homme, mais d'un homme singulier, déformé par l'imagination du malade, « tout petit et très gros, *gros comme un phénomène, un hideux phénomène* »; il a la figure ridée et bouffie, les yeux imperceptibles, la barbe rare, aux poils inégaux, clairsemés et jaunâtres; son crâne, complètement nu, « semble une petite lune (1) ». La terreur maladive que la vue de cet être hideux inspire au sujet, la crainte d'être persécuté par lui, la peur du danger inconnu et inévitable sont autant de symptômes que l'on a pu constater dans la folie de Maupassant. Et si l'on songe que la nouvelle *Qui sait?* est la dernière qu'il écrivit, tout au moins la dernière qu'il publia en librairie, on ne pourra s'empêcher de supposer que ces pages fantastiques reflètent l'épouvante d'un homme entré vivant dans l'irrémédiable nuit.

(1) *Qui sait?* p. 293.

Digitized by Google

Contre la folie menaçante, celui qui écrivit les douloureuses confessions que nous avons analysées a dû chercher plus d'un remède ; le dénouement des trois nouvelles propose une solution différente. Tout d'abord, dans l'horreur de la solitude et de la nuit, c'est le besoin d'une présence aimante et rassurante, le désir d'une compagne, l'appel à l'amour. Le héros lamentable de *Lui ?* se mariera, par lâcheté, pour n'être pas seul la nuit, pour sentir un être près de lui, contre lui, un être qui peut parler, à qui l'on peut poser brusquement une question, une question stupide, pour entendre une voix, pour sentir une âme en éveil, *un raisonnement en travail* (1).

Plus tard, on cherchera dans les voyages une diversion nécessaire : c'est la fuite, loin du Horla, à travers le tumulte de la grande ville, ou dans la sérénité apaisante de la campagne, ou encore dans le silence infini des espaces déserts ; mais il est trop tard, puisque le mal est entré profondément dans l'âme qu'il possède et domine partout, à tout moment. Et devant l'impossibilité d'anéantir l'être invisible et redoutable, surgit pour la première fois la pensée de la mort, seule solution définitive : « Alors alors... *il va donc falloir que je me tue, moi* (2) ! »

Enfin, renonçant à mourir, par lâcheté, ou

(1) *Lui ?* p. 101.
(2) *Le Horla,* p. 57.

Digitized by Google

n'ayant pu se tuer, par maladresse, le malade entre volontairement, par prudence et par peur, dans une maison de santé. *Il ne peut pas continuer à vivre comme tout le monde avec la crainte que des choses pareilles à ce qu'il a souffert recommencent* (1).

Toutes ces solutions, nous les retrouvons une à une dans la vie de Maupassant. Il ne s'est jamais marié; mais les confidences d'un de ses amis nous apprennent qu'il recherchait les femmes, certaines femmes, moins par sensualité, par besoin ou par caprice, que « pour n'être pas seul la nuit (2) ».

Il voyagea. Mais nous avons vu qu'il retrouva jusqu'au désert l'inquiétude et l'angoisse auxquelles il voulait échapper.

Il tenta de se tuer, dans un dernier moment de lucidité, pour ne pas survivre à sa raison perdue; mais ses forces trompèrent cet acte suprême de sa volonté.

Enfin il fut, douloureuse épave, pendant près de deux ans, l'hôte d'une maison de santé.

IV

Nous avons insisté sur ce que l'on a appelé la

(1) *Qui sait?* p. 300.
(2) A. Lumbroso, pp. 409-410.

Digitized by Google

« part de maladie (1) » dans l'œuvre de Maupassant, afin d'établir que les symptômes précurseurs du mal apparaissent longtemps avant la crise décisive. La folie de Maupassant ne fut constatée par son entourage et rendue presque publique qu'à la fin de 1891, dans les mois qui précédèrent sa tentative de suicide. Mais on peut relever les premiers indices de troubles nerveux dès l'année 1884, dans les pages de *Clair de lune*, d'*Au Soleil*, des *Sœurs Rondoli* que nous avons analysées; le mal s'accentue en 1887-1888, et nous avons pu en suivre l'évolution dans *le Horla* et dans *Sur l'eau;* en 1890, certaines nouvelles de *l'Inutile beauté* (2), certains chapitres de *la Vie errante* laissent deviner le détraquement irrémédiable.

Dans la vie même de Maupassant, il reste à reprendre plus d'un fait qui intéresse l'histoire de sa maladie. S'il ne prévoyait pas absolument la catastrophe finale, il sentit pourtant, plusieurs années avant son internement, à quelle lente déchéance il était condamné sans appel. L'angoisse de la mort et la peur de souffrir le rongent implacablement; il s'attriste et perd peu à peu la belle sérénité de sa jeunesse. Ses amis, ceux qui l'approchaient de plus près, ceux qui le voyaient à *la Guillette* d'E-

(1) Léopold Lacour, *Un classique malade*, article sur Maupassant, dans *le Figaro*, en 1892.
(2) *Un cas de divorce, Qui sait ?*

Digitized by Google

tretat, s'étaient aperçus du changement. D'ailleurs Maupassant se soignait, modifiait son genre de vie, consultait des médecins, allait aux eaux et confiait à quelques intimes l'inquiétude qui le tourmentait, le traitement qu'on lui faisait suivre, les progrès de son mal.

Pendant l'été de 1886, lors de ce voyage en Angleterre dont nous avons rapporté quelques épisodes, Maupassant était dans un état de nervosité extrême; ses brusques accès de gaieté exubérante, succédant sans transition à un abattement prolongé, frappèrent quelques-uns de ses compagnons de route ; il avait de furieuses colères suivies d'éclats de rire spasmodiques (1). Ceux qui le virent en Sicile furent également très impressionnés par ses attitudes étranges, ses écarts soudains de tenue et de langage : les mystifications, auxquelles il s'était toujours complu, prirent à cette époque un caractère macabre, et ses conversations laissaient deviner l'incohérence intermittente de ses pensées. On fit tout le possible pour l'empêcher de visiter le cimetière des Capucins à Palerme; mais une sorte d'enchantement pervers l'attirait invinciblement vers ce lieu d'horreur ; il voulut épuiser toute l'épouvante de ces lugubres catacombes; il en sortit,

(1) A. Lumbroso, p. 596. « M. de Maupassant entra dans un tel état que nous craignîmes d'être arrêtés comme fous et je proposai de retourner. »

Digitized by Google

l'esprit halluciné, les yeux hagards, le visage bouleversé. Et longuement, minutieusement, il a raconté dans *la Vie errante* toutes les impressions de ce funèbre spectacle (1). On lui offrit aussi à Palerme de lui montrer l'asile des fous ; mais il refusa (2).

Après ses longues fugues aux pays du soleil, il rentrait à Paris, un peu plus calme, mais reprenait son existence de surmenage et de labeur intense. En même temps, il se livrait aux régimes les plus variés des médecins spécialistes, épiant en lui-même, avec toute la tension de son analyse impitoyable, les effets progressifs de la maladie. Il put cependant se faire assez longtemps illusion sur la gravité du mal : au mois de mars 1889, revenant d'une excursion en Afrique, il déclarait devant un groupe d'amis qu'il se trouvait en parfait état de santé ; Edmond de Goncourt, qui le rencontra à ce moment chez la princesse Mathilde, le trouve « animé, vivant, loquace, et sous l'amaigrissement de la figure et le reflet basané du visage, moins commun d'aspect qu'à l'ordinaire (3) ». Mais, l'année suivante, la santé de Maupassant s'est altérée d'une façon sensible ; il ne dissimule plus son inquiétude à son entourage ; Edmond de Goncourt note ce brusque changement :

(1) *La Vie errante*, pp. 91 à 99.
(2) A. Lumbroso, p. 411, d'après l'article de G. Ragusa-Moleti, *G. de Maupassant a Palermo*, déjà cité.
(3) *Journal* des Goncourt, t. VIII, 6 mars 1889.

Digitized by Google

Je suis frappé, ce matin, de la mauvaise mine de Maupassant, du décharnement de sa figure, de son teint briqueté, du caractère *marqué*, ainsi qu'on dit au théâtre, qu'a pris sa personne, et même de la fixité maladive de son regard. Il ne me semble pas destiné à faire de vieux os. En passant sur la Seine, au moment d'arriver à Rouen, étendant la main vers le fleuve couvert de brouillard, il s'écrie : *C'est mon canotage là-dedans, le matin, auquel je dois ce que j'ai aujourd'hui* (1).

C'était en se rendant à Rouen, avec Emile Zola et Edmond de Goncourt, pour l'inauguration du monument de Flaubert, que Maupassant faisait ce mélancolique aveu. Ceux qui le virent ce jour-là, — beaucoup d'entre eux pour la dernière fois, — ne s'y trompèrent point : il était là, devant l'image de son maître, par un dimanche de novembre, au ciel bas, inquiet ; ceux qui ne l'avaient pas vu depuis longtemps retrouvèrent « un Maupassant maigri, grelottant, à la face diminuée », et hésitèrent à le reconnaître (2).

Il aimait, d'ailleurs, à parler de son mal à quelques amis et s'épanchait avec eux en mélancoliques confidences. Plus que jamais, l'idée de la mort le hantait.

Où qu'il fût, quoi qu'il fît, partout, toujours l'obsession constante, odieuse, de cet autre soi-même qui assiste

(1) *Journal* des Goncourt, tome VIII, 23 novembre 1890.
(2) Pol Neveux, *Discours prononcé à l'inauguration du monument de Maupassant à Rouen*.

Digitized by Google

à tous vos actes, à toutes vos pensées, et qui vous souffle à l'oreille : « Jouis de la vie ; bois, mange, dors, aime, travaille, voyage, regarde, admire. A quoi bon ? Tu mourras (1) ! »

Octave Mirbeau racontait, à propos de cette idée fixe, deux curieuses anecdotes :

Dans une des descentes de Maupassant à terre, à la Spezzia [pendant une croisière sur *le Bel-Ami*], il apprend qu'il y a un cas de scarlatine, abandonne le déjeuner commandé à l'hôtel, et remonte dans son bateau... Un homme de lettres, blessé par un mot écrit par Maupassant, et devant dîner avec lui, avait, pendant les jours précédant ce dîner, mis le nez dans de forts bouquins de médecine, et au dîner lui avait servi tous les cas de mort amenés par les maladies des yeux : ce qui avait fait tomber littéralement le nez de Maupassant dans son assiette (2).

Et pourtant avec cette étrange passion pour ce qui lui faisait mal, que nous avons notée dans son œuvre, il recherchait toute sorte de documents techniques sur son cas : « il lut des livres de médecine, s'infligea des remèdes cruels et se bourra de drogues ; il ne parlait plus guère que de remèdes

(1) J.-M. de Heredia, *Discours prononcé à l'inauguration du monument de Maupassant à Rouen*.

(2) *Journal* des Goncourt, tome VIII, 15 juin 1889. L'homme de lettres en question a bien l'air d'être E. de Goncourt lui-même ; c'était sa revanche de l'*écriture artiste*, dont cette citation nous donne un intéressant spécimen.

Digitized by Google

et de panacées (1). » Puis il observait curieusement les troubles nerveux, les défaillances de sa vision et de sa mémoire, le dédoublement de sa personnalité; et il disait sa mélancolie, son angoisse, son ennui de la vie : « Il ne prenait plus plaisir à rien, même à faire le bien (2)... »

Son caractère subissait le contre-coup des souffrances physiques. C'est entre 1888 et 1891 que se placent les procès dont nous avons fait l'historique et qui témoignent chez Maupassant d'une susceptibilité toujours en éveil; visiblement, il n'est plus maître de ce qu'il écrit, quand il adresse au directeur du *Figaro*, à l'éditeur Charpentier, à ses hommes d'affaires, ces lettres violentes, pleines de termes qui dépassent sa pensée et d'expressions incohérentes. Il reconnaît lui-même, à ce moment-là, qu'il se trouve dans un état de surexcitation maladive : il souffre de la tête et des nerfs; il a de douloureuses insomnies. On le sent complètement incapable de se dominer et de réfléchir aux conséquences de ses actes; aussi, la plupart du temps, revient-il sur les déterminations qu'il a prises dans le premier moment de colère.

Depuis plusieurs mois, il avait presque complètement perdu le sommeil. Il connaissait ces insom-

(1) H. Roujon, *article cité.*
(2) J.-M. de Heredia, *discours cité.*

nies terribles, dont il parle dans une page de son roman inachevé, *l'Angelus*.

Ces interminables insomnies que mesurent, *en les rendant douloureuses comme une agonie nocturne de l'esprit et du corps*, les tintements réguliers du timbre de la pendule.

En 1890, il habitait à Paris avenue Victor-Hugo, dans une maison où se trouvait une boulangerie; il se figura que ses insomnies étaient dues au travail nocturne du boulanger, fit constater la situation par un expert et intenta un procès à son propriétaire, qui refusait la résiliation du bail (1). Ses plaintes réitérées au sujet du bruit qui trouble son sommeil révèlent une sorte d'idée fixe de la persécution : « Il m'est impossible de dormir et *même* de travailler dans le tumulte de cette maison... Je voudrais en finir à tout prix... Jamais je ne m'habituerai à ce bruit... »

Il écrit au propriétaire une lettre énergique, avec une longue suite de considérants pour prouver la légitimité de sa plainte :

... Je dois quitter votre maison immédiatement par ordonnance du médecin que je fais légaliser, et m'en aller me soigner et me remettre dans le midi des acci-

(1) Voir les curieuses lettres relatives à cette affaire dans l'ouvrage de M. Lumbroso, pp. 439-442.

Digitized by Google

dents nerveux très graves causés par quinze nuits d'insomnie dues au travail nocturne du boulanger établi sous moi. Je vous avais prévenu qu'ayant les nerfs délicats et le sommeil difficile je renoncerais à devenir votre locataire si on pouvait entendre de mes chambres le bruit de cette industrie pendant la nuit. Vous m'avez répondu que je n'avais rien à craindre... Or, on entend tous les bruits et mouvements du travail de mes deux chambres situées au-dessus, comme si elles étaient attenantes au four même. Cela, je le fais constater par témoins. Vous m'avez affirmé en outre qu'on ne s'était jamais plaint. Or, je viens d'apprendre qu'un procès a déjà eu lieu au sujet de cette boulangerie entre un locataire du troisième étage et le propriétaire... Vous me devez dans le logis que je vous ai loué le silence que vous m'avez promis (1).

On remarquera le style pénible de cette lettre où il y a jusqu'à des fautes d'orthographe.

Cette même manie de la persécution se révèle par d'autres traits, plus caractéristiques encore, à mesure que l'on approche du dénouement. En 1891, Maupassant se trouvait à Divonne ; un jour, il partit brusquement pour une autre station, Champel, « chassé de Divonne, disait-il, par une inondation qui avait envahi sa chambre, et par l'entêtement du médecin qui avait refusé de lui administrer la douche la plus dure, la plus froide, celle qu'on n'administre qu'aux forts, la *douche de Charcot !* Et il menaçait déjà le médecin de Champel de s'en aller

(1) A. Lumbroso, pp. 441-442.


Digitized by Google

s'il ne consentait pas à lui donner ladite terrible douche (1)... ».Ces déclarations témoignaient d'une exaltation grandissante.

En réalité, Maupassant avait quitté Divonne, à la fin de juin 1891, pour une tout autre raison qu'il indique dans une lettre, la dernière lettre sans doute qu'il écrivit à sa mère :

Ma maison est exposée, comme l'établissement d'ailleurs, à tous les vents du lac et de tous les glaciers. Nous voici dans les averses et les souffles gelés des neiges qui m'ont redonné des tas d'accidents, surtout à la tête. Mais les douches m'ont extraordinairement engraissé et musclé (2).

Ce séjour à Divonne et à Champel est le dernier épisode important de sa vie consciente ; il nous est connu par les souvenirs de ceux qui rencontrèrent Maupassant sur les bords du lac de Genève, pendant l'été de 1891.

En mars 1891, Maupassant écrit à sa mère et lui parle longuement de sa santé. Il est encore à Paris, très préoccupé par les représentations de *Musotte*, dont la première venait d'avoir lieu.

Ne t'inquiète pas trop de ma santé, lui dit-il. Je crois tout simplement que mes yeux et ma tête sont très fatigués, et que cet hiver abominable a fait de moi une

(1) D'après les souvenirs d'Aug. Dorchain, publiés par A. Lumbroso, pp. 51-56.

(2) Lettre du 27 juin 1891, publiée par A. Lumbroso, p. 44.

Digitized by Google

plante gelée. J'ai bonne mine. Je n'ai plus du tout mal au ventre. J'ai besoin d'air et de calme avant tout...

Il avait consulté sur son état nerveux le docteur Déjerine, et voici en quels termes il rapporte son diagnostic :

Il m'a examiné pendant très longtemps, a écouté toute mon histoire, puis m'a dit : « Vous avez eu tous les accidents de ce qu'on appelle la neurasthénie... C'est du surmenage intellectuel : la moitié des hommes de lettres et de Bourse est comme vous. En somme, des nerfs fatigués par le canotage, puis par vos travaux intellectuels, rien que des nerfs qui troublent tout chez vous; mais la constitution physique est excellente, et vous mènera très loin, avec des embêtements. De l'hygiène, des douches, un climat calmant et chaud en été, de longs repos bien profonds, bien solitaires. Je n'ai pas d'inquiétudes sur vous. » — Il a répété les mêmes choses à Landolt et à Cazalis... Je suis perclus de névralgies dues à la Normandie, à la Seine et à mes mauvaises installations. La chaleur seule en vient à bout (1).

En somme, le diagnostic du docteur Déjerine, pour réservé qu'il ait pu être, est vraisemblablement déformé et atténué par Maupassant, qui ne veut pas inquiéter sa mère; de plus, on remarquera la persistance à donner lui-même à sa maladie les causes et les symptômes qui le préoccupent le plus; c'est toujours l'idée fixe de son canotage dans les brouillards de la Seine, qui lui revient,

(1) Lettre publiée par A. Lumbroso, pp. 41-43.

Digitized by Google

cette même idée qu'il communiquait un matin à E. de Goncourt dans le train de Rouen; et c'est aussi l'ennui de son installation défectueuse, le souci de cette maison où il ne pouvait dormir à cause du bruit, et à laquelle il attribuait la plupart de ses désordres nerveux.

Au mois de juin, sur les conseils de son médecin, Maupassant partit pour Divonne. Nous avons vu qu'il n'y resta pas longtemps : il était venu chercher le calme et la chaleur ; ses nerfs eurent à souffrir d'un brusque changement de température, et de plus il se figura être en butte à la persécution des médecins qui le traitaient. En quittant Divonne, il songeait à partir pour le Midi, pour Cannes, « à se sauver vers le soleil (1) », quand il reçut une lettre de Taine lui conseillant les eaux de Champel, dont il avait lui-même éprouvé les effets salutaires ; pour se rassurer et rassurer sa mère, Maupassant prend plaisir à constater combien la maladie de Taine ressemblait à la sienne et combien fut rapide l'effet du traitement de Champel :

Il fut guéri en quarante jours d'une maladie toute pareille à la mienne, — impossibilité de lire, d'écrire, de tout travail de la mémoire. Il se crut perdu. Il fut guéri en quarante jours. Mais il revint cette année juste à temps (2).

(1) Lettre à sa mère, publiée par A. Lumbroso, p. 45.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

Il faut noter l'insistance avec laquelle Maupassant appuie sur la rapidité de la guérison. Il n'est pas impossible que Taine, pour rassurer son ami par son propre exemple, lui ait écrit dans les termes que celui-ci rapporte ; mais, en réalité, Taine faisait surtout à Champel une cure d'air et de repos ; il y alla pendant quatre années consécutives, de 1888 à 1892, et prit les douches comme reconstituant, sa santé ayant été éprouvée par l'excès du travail (1).

Médecins et amis s'entendaient, d'ailleurs, pour cacher à Maupassant la gravité de son état et la nature de son mal. Quand il quitta Divonne, le docteur Cazalis (2) l'attendait à Genève ; il feignit de lui trouver bonne mine, l'air vigoureux, et s'écria : « Vous êtes guéri. » Et il ajouta : « Pour vous, tout est d'abord une question de climat, sécheresse et soleil, puis de douches indispensables, car elles vous ont déjà métamorphosé, j'en suis sûr à vous voir (3). »

Le docteur Cazalis approuva son projet de finir la saison à Champel ; il lui vanta l'effet salutaire des eaux glacées de l'Arve et l'air vivifiant des hauts sommets ; la situation de Champel, « dans un large

(1) D'après une lettre de Mme Taine à A. Lumbroso, p. 45, n. 3.

(2) Le docteur Cazalis est le poète Jean Lahor ; c'était un ami personnel de Maupassant.

(3) Lettre de Maupassant à sa mère. (A. Lumbroso, p. 46.)

Digitized by Google

et beau vallon bien abrité en des collines boisées », était plus favorable que celle de Divonne; le climat y était plus doux; l'établissement dirigé par un des meilleurs spécialistes de la Suisse.

A Champel, où Maupassant arriva en compagnie du docteur Cazalis, il retrouvait le poète Aug. Dorchain. Le jour de leur arrivée, le docteur Cazalis prit Dorchain à part et lui dit :

> Je l'ai conduit ici pour lui faire croire qu'il n'a, comme vous, qu'un peu de neurasthénie, et pour que vous lui disiez que ce traitement vous a déjà soulagé et fortifié beaucoup. Hélas! son mal n'est pas le vôtre, vous ne tarderez pas à le voir (1).

Dorchain s'acquitta charitablement de son rôle : il rassura Maupassant, lui parlant de son propre cas, lui disant qu'il avait retrouvé à Champel le calme et le sommeil. Il fut témoin de ses premières excentricités dont il a fait un douloureux récit (2); il nous montre le malade allant de nuit frapper aux portes des dames, refusant de suivre les prescriptions de son médecin, et réclamant impérieusement des douches glacées. Puis ce sont des propos incohérents et de surprenantes confidences.

« Voyez, disait-il, voyez ce parapluie! Il ne se trouve qu'à un seul endroit, par moi découvert, et

(1) Aug. Dorchain, *Quelques Normands* (*Annales polit. et littér.*, 3 juin 1900).
(2) Dans une lettre à A. Lumbroso (p. 55).

Digitized by Google

j'en ai déjà fait acheter plus de trois cents pareils dans l'entourage de la princesse Mathilde! » Ou encore : « Avec cette canne, je me suis défendu un jour contre trois souteneurs par devant et trois chiens enragés par derrière ». Et il glissait à l'oreille des hommes l'aveu détaillé de ses exploits amoureux. Souvent, il décrivait avec éloquence les délices de l'éthéromanie et montrait sur sa table une rangée de flacons de parfums avec lesquels, disait-il, il se donnait des symphonies d'odeurs. Quelques-unes de ces confidences, qui trahissent une sorte de délire des grandeurs, s'accordent avec cette anecdote rapportée par E. de Goncourt, et qui se place à peu près à la même époque :

Maupassant parlait d'une visite faite par lui à l'amiral Duperré, sur l'escadre de la Méditerranée, et d'un nombre de coups de canon à mélinite, tirés en son honneur et pour son plaisir, coups de canon allant à des centaines de mille francs... L'extraordinaire de ce récit, c'est que Duperré, à quelque temps de là, disait qu'il n'avait pas vu Maupassant (1).

Toutefois, malgré ces démonstrations excentriques, Maupassant conservait encore à Champel une lucidité d'esprit intermittente. Aug. Dorchain a rappelé cette soirée tragique, où, pendant deux heures, on put le croire guéri, sauvé, redevenu

(1) *Journal* des Goncourt, tome VIII, 9 décembre 1891.

Digitized by Google

égal à lui-même (1). Maupassant dînait chez Dorchain; il avait apporté son manuscrit de *l'Angelus* dont il ne se séparait qu'avec peine; et pendant plusieurs heures, après le dîner, il raconta son roman « avec une logique, une éloquence, une émotion extraordinaires ». Le récit était si clair, si complet, que, neuf ans après, Aug. Dorchain pouvait donner du roman une analyse exacte. A la fin, Maupassant pleurait.

Et nous aussi nous pleurâmes, voyant tout ce qui restait encore de génie, de tendresse et de pitié dans cette âme, qui jamais plus n'achèverait de s'exprimer pour se répandre sur les autres âmes... Dans son accent, dans ses paroles, dans ses larmes, Maupassant avait je ne sais quoi de religieux qui dépassait l'horreur de la vie et la sombre terreur du néant.

Mais un autre jour, montrant avec tristesse les feuillets épars de son manuscrit, il disait sur un ton de morne désespoir :

Voici les cinquante premières pages de mon roman. Depuis un an, je n'ai pu en écrire une seule autre. Si, dans trois mois, le livre n'est pas achevé, je me tue.

Il tint sa promesse, et la prédiction fut sur le point de se réaliser complètement.

Maupassant resta très peu de jours à Champel. N'ayant pu obtenir la « douche de Charcot », il

(1) Cf. l'article des *Annales* dont nous avons donné la référence.

Digitized by Google

partit pour Cannes. Là, il put encore avoir quelque temps l'illusion d'être guéri. Il écrit à sa mère le 30 septembre :

Je me porte admirablement. N'ai plus peur Cannes. Fais délicieuses promenades en mer. Je reste jusqu'au 10 (octobre), puis irai boire à Paris un coup de vie mondaine de trois semaines pour me préparer au travail (1).

Les mots : *n'ai plus peur Cannes* sont assez difficiles à expliquer : s'agit-il d'une appréhension que Maupassant avait conçue sur l'influence du climat pour sa santé ? ou ne s'agit-il pas plutôt des terreurs nocturnes, des hallucinations qui le poursuivaient et dont il avait déjà fait confidence à sa mère ? Quant au travail en question, ce n'est pas tant la suite de *l'Angelus* que la préparation d'un article sur Tourguéneff dont Maupassant avait fait le plan depuis longtemps.

Ces espérances et ces projets n'eurent pas de suite. Le mal s'accentua d'une manière décisive dans les deux derniers mois de 1891 et la crise finale est proche. Les autographes des lettres de Maupassant qui ont été publiés (2) nous permettent de suivre jusque dans son écriture le désordre de sa pensée ; les phrases, qui manquent souvent de

(1) Télégramme publié par A. Lumbroso, p. 39.
(2) Plusieurs des lettres inédites que M. Lumbroso a publiées dans son livre sont reproduites sous leur forme autographe.

Digitized by Google

clarté, sont raturées ; certains mots ont été répétés ou corrigés plus d'une fois ; Maupassant écrit *revierai* pour *reviendrai*, *Darchoin* pour *Dorchain*, *lide* pour *lire*, *touches* pour *douches* ; en écrivant, il sautait des membres de phrases, l'agitation de sa pensée devançait les mouvements de sa main, et il les ajoutait ensuite en marge, tant bien que mal ; à la fin d'une lettre, le 26 décembre, il met : « Je vous serre cordialement (*sic*) » et au bas de sa dernière lettre connue : « C'est un adieu que vous envoie » (*sic*).

V

Dès le mois de novembre 1891, Maupassant comprit que tout était fini. Aux amis qu'il voyait à cette époque il laissait entendre que rien désormais ne pouvait le tromper, et qu'il aurait au moins le courage de s'affranchir lui-même. L'un d'eux dîna avec lui dans l'intimité, à bord de son yacht, au vieux port de Nice: Maupassant ne mangea rien et causa microbes ; il reconduisit son ami par une soirée d'étoiles, sur la route de Beaulieu, et, prenant congé de lui, dit mélancoliquement : « Je n'en ai pas pour longtemps... Je voudrais bien ne pas souffrir (1). » A un autre, après de doulou-

(1) Henry Roujon, *art. cité*.

Digitized by Google

reuses confidences sur sa santé, il dit simplement : « Adieu — Au revoir — Non, *adieu.* » Et il ajouta, avec une sorte d'emphase stoïque : « Ma résolution est prise. Je ne traînerai pas longtemps. *Je ne veux pas me survivre.* Je suis entré dans la vie littéraire comme un météore, j'en sortirai comme un coup de foudre (1) ! »

Dans une semblable déclaration, nous retrouvons la trace de cette exaltation, de ce délire des grandeurs dont nous avons donné plus haut quelques exemples : c'est à cette époque que les médecins qui soignaient Maupassant commencèrent à être frappés par le grossissement invraisemblable de ses récits. Un autre symptôme, en général peu connu, se manifeste : Maupassant, dont l'indifférence en matière de religion fut toujours profonde, éprouve une sorte de détresse morale qui le conduit à chercher un refuge dans la foi; il fait de l'*Imitation de Jésus-Christ* son livre de chevet; ces troubles religieux nous sont connus grâce aux souvenirs de P. Bourget et de M. Ch. Lapierre.

Sa résolution une fois arrêtée, Maupassant eut encore la force de prendre ses résolutions suprêmes. Il écrit à son avoué, le 5 décembre : « Je suis tellement malade que j'ai bien peur d'être à la mort dans quelques jours (2) ; » et au même, quatre jours

(1) J.-M. de Herédia, *discours cité.*
(2) A. Lumbroso, p. 454.

Digitized by Google

avant sa tentative de suicide : « Je vais de mal en pis, ne pouvant plus rien manger, la tête affolée... Je suis mourant. *Je crois que je serai mort dans deux jours* (1). » Il lui envoie son testament, et quelques jours après, un codicille, puis il se ravise : il préfère que le testament demeure entre les mains de son notaire à Cannes, qui a en dépôt toutes les affaires de la famille concernant la succession ; il prie son avoué de Paris de se mettre en relations avec le notaire de Cannes. Ce sont ses derniers mots, et le billet se termine par la phrase que nous avons déjà citée : « C'est un adieu que [je] vous envoie. »

Tout, désormais, laissait prévoir une catastrophe; et il semble même, d'après les détails que nous venons de donner, que Maupassant l'avait volontairement préparée. Elle eut lieu le 1er janvier 1892.

La veille de Noël, il avait promis à sa mère d'aller réveillonner auprès d'elle, à Nice, à la villa des Ravenelles. A ce moment-là, il semblait encore assez calme, et parlait gaiement de ses projets d'avenir; il venait de demander à sa mère de relire pour lui les romans de Tourguéneff et de lui en faire le résumé pour l'étude qu'il préparait alors.

Tout à coup il changea d'avis. Il n'irait pas à

(1) A. Lumbroso, p. 460.

Digitized by Google

Nice passer la journée de Noël, comme il l'avait annoncé. Il réveillonna aux îles Sainte-Marguerite, en compagnie de deux dames, deux sœurs, dont l'une avait tenu une grande place dans sa vie, et qui repartirent le lendemain même pour Paris après cette étrange visite d'éternel adieu. On en a dit assez pour faire comprendre de quelles femmes il s'agissait et combien dut être tragique cette suprême rencontre (1). Maupassant rentra à Cannes. Il avait promis de nouveau à sa mère, pour la dédommager du réveillon manqué, d'aller finir l'année et passer le jour de l'an auprès d'elle. Mais le 1er janvier, se sentant trop malade, il renonça à son projet. Peut-être voulait-il s'éviter le déchirement douloureux de ce qu'il savait être une séparation, peut-être le courage lui manquait-il au dernier moment pour aller jusqu'au bout de sa résolution et craignait-il quelque faiblesse. Cependant, sur les sollicitations de son domestique, qui voulait l'arracher à sa douloureuse solitude et comptait sur cette visite pour le distraire et le calmer un peu, il se décide à partir pour Nice. Il faut ici laisser la parole à Mme de Maupassant, qui a fait le récit de cette triste entrevue :

Le jour de l'an, Guy, en arrivant, les yeux pleins de larmes, m'embrassa avec une effusion extraordinaire.

(1) Voir dans le livre de M. Lumbroso, pp. 118-119 et 330.

Digitized by Google

Toute l'après-midi nous causâmes de mille choses; je ne remarquai en lui rien d'anormal, qu'une certaine exaltation. Ce ne fut que plus tard, à table, au milieu de notre dîner, en tête à tête, que je m'aperçus qu'il divaguait. Malgré mes supplications, mes larmes, au lieu de se coucher, il voulut tout de suite repartir pour Cannes... Enfermée, clouée ici par la maladie : « Ne pars pas, mon fils ! lui criai-je, ne pars pas ! » Je m'attachai à lui, je le suppliai, je traînai à ses genoux ma vieillesse impotente. *Il suivit sa vision obstinée.* Et je vis s'enfoncer dans la nuit... exalté, fou, divaguant, allant je ne sais où, mon pauvre enfant (1).

Nous savons par ailleurs, et notamment grâce aux souvenirs du docteur Balestre, quels sont les propos délirants que tint Maupassant à ce dîner du 1er janvier 1892, auquel assistaient quelques parents :

Il raconta qu'il avait été prévenu par une pilule qu'il avait prise d'un événement qui l'intéressait. Devant l'étonnement de l'auditoire, il se ressaisit; à partir de ce moment, il fut triste, et le dîner s'acheva dans un silence soucieux (2).

Résistant aux supplications de sa mère, Maupassant demanda sa voiture aussitôt après le dîner et repartit pour Cannes : il habitait à cette époque le chalet de l'Isère, sur la route de Grasse. A peine rentré, il s'enferme dans sa chambre; son domes-

(1) A. Lumbroso, p. 119.
(2) *Ibid.*, p. 76.

Digitized by Google

tique, inquiet de le voir dans un pareil état de surexcitation, veut rester auprès de lui ; Maupassant le renvoie (1). Il était arrivé à cette heure suprême dont il avait analysé avec une pénétration singulière les émotions diverses, dans une de ses nouvelles (2) : il allait se tuer, il le voulait ainsi ; il profiterait d'une dernière lueur de lucidité, du dernier effort de son énergie défaillante pour accomplir l'acte nécessaire.

Il voulut d'abord se servir de son revolver et ouvrit le tiroir où il le renfermait. Mais son domestique, par précaution, avait enlevé les balles, après une nuit où il surprit son maître tirant par la fenêtre de sa chambre contre un malfaiteur imaginaire (3). Il est vraisemblable que Maupassant se rendit compte de l'inutilité de son arme et renonça à en faire usage. *Le Petit Niçois*, dans son numéro du 15 janvier 1892, démentait le bruit qui avait couru de cette première tentative. En tout cas, le revolver fut retrouvé sur le bureau. Maupassant essaya de s'ouvrir la gorge, non pas avec un rasoir, comme on l'a dit, mais avec un coupe-papier en métal : cette arme imparfaite glissa du cou sur le visage et y fit une entaille profonde. Aux cris du

(1) Tous ces détails et ceux qui suivent sont empruntés au récit de Mme Leconte du Nouy, *En regardant passer la vie*, pp. 98-100

(2) La nouvelle intitulée *Suicides*, dans *les Sœurs Rondoli ;* cf. aussi *Un lâche*, dans *les Contes du jour et de la nuit*.

(3) *En regardant passer la vie*, p. 98.

Digitized by Google

blessé, le domestique, qui veillait, accourut; comprenant qu'il ne pourrait à lui seul défendre son maître contre lui-même, il appela à son aide les deux marins du *Bel-Ami*, Bernard et Raymond, dont Maupassant a laissé dans son livre *Sur l'eau* un curieux portrait.

C'est à grand'peine qu'ils parvinrent à s'emparer de lui et à le maintenir sur son lit jusqu'à l'arrivée du docteur. Ils n'y seraient parvenus que très difficilement sans la force herculéenne de Raymond (1).

La blessure se cicatrisa très rapidement; mais l'état de surexcitation s'accentua de plus en plus; il fallut employer la camisole de force ; et l'on décida l'internement dans une maison de santé.

Tel est ce dernier épisode de la vie consciente de Maupassant. Il nous paraît absolument certain que lui-même avait préparé volontairement le dénouement qui échoua, et qu'il était encore maître de ses pensées et de ses actions quand il tenta de se tuer : l'imperfection des moyens qu'il employa doit être attribuée à la vigilance de son entourage qui avait éloigné de lui toutes les armes dangereuses. Les confidences qu'il avait faites à ses amis, notamment ses dernières paroles à J.-M. de Heredia (2), les dispositions qu'il avait prises, tout atteste que cette solution était réfléchie et librement

(1) *En regardant passer la vie*, p. 100.
(2) Voir plus haut, p. 273.

Digitized by Google

acceptée. Quelques mois auparavant, il avait dit à l'un des médecins qui le soignaient :

> Ne croyez-vous pas que je m'achemine vers la folie?... Si cela était, il faudrait m'avertir : entre la folie et la mort, il n'y a pas à hésiter, mon choix est fait d'avance (1).

Avant de l'emmener à Paris, ses amis essayèrent de réveiller dans sa mémoire éteinte, dans son intelligence détraquée une lueur dernière. On savait avec quelle passion il avait aimé son yacht *le Bel-Ami*, serviteur complaisant de ses folles équipées : peut-être la vue du yacht le ramènerait-elle pour quelques instants à la réalité, peut-être lui arracherait-elle quelques paroles cohérentes. On le mena sur le rivage.

> *Le Bel-Ami* se balançait doucement sur la mer... Le ciel bleu, l'air limpide, la ligne élégante de son yacht chéri, tout cela parut le calmer. Son regard devint doux... Il contempla longuement son navire, d'un œil mélancolique et tendre... Il remua les lèvres, mais aucun son ne sortit de sa bouche. On l'emmena. Il se retourna plusieurs fois pour revoir *le Bel-Ami* (2).

C'était l'adieu suprême qu'il donnait à la vie, à la vie puissante et sauvage qu'il avait voulu maîtriser d'une étreinte trop ardente ; tout ce qu'il avait aimé,

(1) *En regardant passer la vie*, p. 99.
(2) A. Lumbroso, p. 78.

Digitized by Google

toutes les jouissances âpres ou délicates qu'il avait épuisées une à une, tous les désirs, toutes les passions meurtrières s'éteignaient en lui lentement au milieu du silence et de la nuit. La paix funèbre du néant l'enveloppa. D'avance, par une sorte de pressentiment mélancolique, il en avait goûté la triste douceur, quand il écrivait cette phrase : « Oh! seuls les fous sont heureux, *parce qu'ils ont perdu le sentiment de la réalité.* »

VI

Ce que fut cette agonie de dix-huit mois, quelques-uns nous l'ont dit. On a recueilli les souvenirs du domestique qui le servait à la maison Blanche, de ses amis qui l'y visitèrent ; on a reproduit ce qui pouvait être publié des observations de ses médecins (1).

Mais presque toutes ces révélations sont récentes, postérieures en tout cas à la mort de Maupassant. A partir de la tentative de suicide qui fut rendue publique, le silence se fit peu à peu autour d'un homme qui n'était plus qu'un numéro d'asile. Quelques amis se transmettaient les nouvelles que l'un d'eux allait chercher à la maison Blanche. E. de

(1) A. Lumbroso, pp. 80-104. Louis Thomas, *art. cité*, pp. 350-353.

Digitized by Google

Goncourt ne manque guère de les enregistrer dans son *Journal* et il note les progrès de la folie sur un ton de pitié quelque peu triomphante; à travers les lignes, on devine la revanche de l'écrivain contre un rival plus heureux, du *gentilhomme de lettres* contre l'*homme de lettres* (1).. La note que voici est particulièrement caractéristique :

Jeudi 24 janvier 1892. — Un journal me reproche très sérieusement, comme manque de toute sensibilité, d'être encore vivant à l'heure présente, et au moins, si je vis, de n'être pas devenu fou, à l'instar de Maupassant (2).

Plus loin, il rapporte avec une exactitude impitoyable tous les détails que les médecins lui avaient donnés en confidence sur l'état de Maupassant : c'est en général dans le salon de la princesse Mathilde qu'il les a recueillis :

Mercredi 3 février. — Ce soir, chez la princesse, mauvaises nouvelles de Maupassant. Toujours la croyance d'être salé. — Abattement ou irritation. — Se croit en butte à des persécutions de médecins, qui l'attendent dans le corridor, pour lui seringuer de la morphine, dont les gouttelettes lui font des trous dans le cerveau. — Obstination chez lui de l'idée qu'on le vole, que son domestique lui a soustrait six mille francs : six mille francs qui au bout de quelques jours se changent en soixante mille francs.

(1) Cf. le mot que nous avons rapporté p. 207.
(2) *Journal* des Goncourt, tome IX.

Mercredi 17 août. — Dans le chemin de fer pour Saint-Gratien, au moment où les journaux annoncent un mieux dans l'état de Maupassant, Yriarte me fait part d'une causerie qu'il vient d'avoir, ces temps-ci, avec le docteur Blanche. Maupassant colloquerait, toute la journée, avec des personnages imaginaires, et uniquement avec des banquiers, des courtiers de bourse, des hommes d'argent. Le docteur Blanche ajoutait : « Il ne me reconnaît plus ; il m'appelle docteur, mais, pour lui, je suis le docteur n'importe qui, je ne suis plus le Dr Blanche. » Et il faisait un triste portrait de sa tête, disant qu'à l'heure présente il a la physionomie d'un vrai fou, avec le regard hagard et la bouche sans ressort.

Lundi 30 janvier 1893 [cinq mois avant la mort]. — Le Dr Blanche qui fait ce soir une visite rue de Berri [chez la princesse Mathilde] vient causer avec moi de Maupassant, et nous laisse entendre qu'il est en train de *s'animaliser* (1).

Nous avons reproduit telles quelles ces informations dont E. de Goncourt s'est fait complaisamment l'écho, parce que, en dépit de leur intention malveillante, elles concordent assez exactement avec le témoignage des médecins qu'on a recueilli d'autre part. Mais il est à remarquer que jamais E. de Goncourt ne rendit visite à Maupassant, pendant son séjour à la maison Blanche ; ce n'est donc pas à lui qu'il faut demander des souvenirs personnels sur ce séjour.

(1) *Journal* des Goncourt, tome IX.

Digitized by Google

A la maison Blanche, Maupassant occupait un appartement dans une dépendance, ayant vue sur la cour et sur le parc; sa chambre était ornée de vues de Florence qu'un admirateur de l'écrivain conserve comme une touchante relique (1). Deux domestiques étaient attachés à son service et l'accompagnaient dans ses promenades; c'est à eux que l'on doit quelques curieux détails sur les derniers moments de Maupassant.

La crise qui avait décidé son entrée dans la maison du docteur Blanche fut d'une extrême violence, mais de courte durée. L'un des médecins qui le soignaient, le Dr Meuriot, écrivait en février 1892: « Votre cher malade, contrairement à ce que disent les journaux, se porte bien physiquement et mange même depuis plusieurs jours. L'état mental est toujours le même (2). » Maupassant recevait les soins de trois aliénistes, les docteurs Blanche, Meuriot et Franklin Grout. Les deux derniers rédigèrent un cahier d'observations qui se trouvait il y a quelques années entre les mains du comte Primoli; un journaliste italien, Diego Angeli, en prit connaissance et en tira plus d'un détail pour son article *Il Cimitero di Maupassant*, paru dans le *Giornale d'Italia* (30 juillet 1902) sous la signature *Didacus*. Cette publication avait causé à Mme de

(1) M. le baron A. Lumbroso. (Cf. son livre, p. 97.)
(2) A. Lumbroso, p. 465.

Digitized by Google

Maupassant une tristesse fort naturelle, et elle protesta vivement contre l'indiscrétion du journaliste.

A ces courtes périodes d'exaltation succédait chez Maupassant un abattement prolongé, suivi de délire. Ses accès de violence paraissent avoir été assez rares : on conte que, dans les derniers jours, il jeta une bille de billard à la tête d'un autre malade (1). On dit aussi qu'il criait contre un ennemi invisible avec lequel il voulait se battre en duel (2). Mais, en général, il restait assez calme, fermant les yeux pour chercher des rimes et composer des vers (3), ou divaguant doucement : un jour, une amie, Mme Leconte du Nouy, lui avait envoyé des raisins; il les repoussa, en riant d'un rire bestial, et dit plusieurs fois de suite : « Ils sont en cuivre (4) ! » Son délire reflétait particulièrement la manie de la persécution et celle des grandeurs ; nous en avons cité plus d'un exemple. Une autre préoccupation le hantait : celle des phénomènes de la végétation. Il se promenait souvent dans le jar-

(1) A. Lumbroso, p. 97.
(2) *Ibid.*, p. 96.
(3) *Ibid.*, p. 98.
(4) *Ibid.*, p. 121. — Il nous paraît intéressant de rapprocher cette anecdote d'une singulière déclaration faite à Jules Claretie par Maupassant dans les dernières années de sa vie. Il lui parlait de « la nécessité où nous étions tous de ne plus goûter à une seule grappe de raisins, tous les raisins de France étant empoisonnés par le soufre ». Il lui conseillait de ne pas même manger un grain de muscat. [J. Claretie, *la Dernière pièce de Maupassant. Notes intimes.*]

Digitized by Google

din ou dans le parc de la maison ; un jour, il s'arrêta devant un parterre, y planta une branche et dit à son domestique : « Plantons cela ici ; nous y trouverons l'an prochain des petits Maupassant (1). » Il observait les fleurs et les arbres pendant de longues heures, préoccupé par l'image des mystères de cette vie obscure ; sous la terre, il croyait entendre le bruit des germes en travail, et il déplorait les dégâts que des êtres imaginaires causaient au sol : « Voilà les ingénieurs, disait-il, voilà les ingénieurs qui fouillent la terre, les ingénieurs qui creusent... (2). »

Il avait pourtant une lucidité intermittente ; il reconnaissait quelques personnes. Son père et sa mère ne vinrent jamais à la maison de santé. Mais plusieurs amis, notamment MM. Albert Cahen d'Anvers, Ollendorff, Henry Fouquier, lui rendaient assez régulièrement visite. Cahen d'Anvers, le compositeur, était le plus fidèle de ses visiteurs : Maupassant le reconnut jusqu'à la fin, et il ne le laissa jamais partir, même lors de la dernière visite qui précéda la mort de quelques jours seulement, sans lui dire : « Mes hommages chez vous, cher ami (3)... »

(1) A. Lumbroso, p. 96.

(2) *Ibid.*, p. 517. Ces détails sont empruntés à l'article de Diego Angeli, que nous avons signalé plus haut ; ils ont été pris dans le carnet d'observations des docteurs Meuriot et Grout.

(3) D'après une lettre de M. Cahen d'Anvers à M. Lumbroso (p. 584).

Digitized by Google

Cette phrase n'était sans doute qu'une formule machinale; nous préférerions avoir quelques détails sur les conversations du malade. En revanche, un autre visiteur, M. Pol Arnault, rapporte que, lorsqu'il vit Maupassant pour la première fois, le 13 janvier 1893, celui-ci avait la camisole de force, et ne reconnut pas son ami (1).

VII

Guy de Maupassant mourut très calme le 6 juillet 1893 (2) : « Il s'est éteint comme une lampe qui manque d'huile », raconte l'un de ses gardiens. Ses dernières paroles, quelques instants avant la mort, auraient été : « Des ténèbres, oh ! des ténèbres (3) ! » Mais l'authenticité d'un pareil adieu à la vie nous paraît discutable.

L'enterrement eut lieu le surlendemain 9 juillet (4). Tous les fidèles de Maupassant, hommes de lettres ou artistes, y assistaient. Emile Zola prit la parole sur la tombe de son ami. Il dit ce que fut cette

(1) A. Lumbroso, p. 580.

(2) A trois heures et demie de l'après-midi d'après les souvenirs d'un témoin. (A. Lumbroso, p. 96.)

(3) D'après l'article de Diego Angeli déjà cité.

(4) C'est le jour de l'enterrement que Hector Malot conta à G. Toudouze l'anecdote sur *la Maison Tellier* que nous avons rapportée.

Digitized by Google

vie dont Maupassant lui-même comparait l'éclat à celle d'un météore, la rapidité irrésistible du succès, l'énergie et la santé de l'œuvre, la belle humeur d'une pensée claire, la loyauté intrépide et la franchise du caractère; puis il montrait la soudaineté tragique du mal, la brusque démence, la nuit irrémédiable, et les derniers mots étaient un acte de foi dans la solidité de cette gloire :

Qu'il dorme donc son bon sommeil, si chèrement acheté, confiant dans la santé triomphante de l'œuvre qu'il laisse ! Elle vivra, elle le fera vivre. Nous qui l'avons connu, nous resterons le cœur plein de sa robuste et douloureuse image. Et dans la suite des temps, ceux qui ne le connaîtront que par ses œuvres l'aimeront pour l'éternel chant d'amour qu'il a chanté à la vie.

La tombe de Maupassant est au cimetière de Montparnasse, dans la 26e section, non loin de celle de César Frank. En 1895, il fut question de transporter son corps au Père-Lachaise et de lui élever un monument par souscription; un comité s'était formé à l'instigation de son ami Paul Ollendorff; la ville de Paris devait concéder un terrain près de la tombe d'Alfred de Musset. Mais Mme de Maupassant s'opposa à ce projet, par respect pour la mémoire de son fils, dont elle connaissait le dédain pour toutes les manifestations funèbres de la vanité.

Elle ne put empêcher cependant la piété fidèle

Digitized by Google

des amis de son fils de lui donner un témoignage public de leur admiration. Deux monuments lui furent dédiés, l'un à Paris, au parc Monceau (24 octobre 1897), l'autre dans sa province natale, à Rouen (27 mai 1900). L'inauguration de Rouen fut une véritable fête normande : plusieurs écrivains, notamment J.-M. de Heredia et Henry Fouquier, apportèrent à Maupassant l'hommage des lettres françaises; M. Gaston Le Breton, qui présidait le Comité, remit à la ville de Rouen l'œuvre de Raoul Verlet et de Bernier : dans le square Solférino, parmi les jeunes verdures et les fleurs, apparut l'effigie pensive dominant sa stèle de granit ornée d'une symbolique branche de pommier; la foule des amis était venue entendre évoquer par les orateurs officiels le souvenir d'une vie qui s'était un instant mêlée à la leur; il y avait là Jacques Normand, Catulle Mendès, Emile Pouvillon, Léo Claretie, Fasquelle, Ollendorff, Albert Sorel, Auguste Dorchain, Marqueste... Quelques poésies de Maupassant, *l'Oiseleur*, *Découverte*, *les Oies sauvages,* furent dites par Mlle Moreno, entre deux discours. Une même pensée animait ces manifestations diverses de sympathie et d'admiration : c'était, dans un décor et parmi un peuple qu'il avait tant aimés, l'offrande suprême de la terre natale à l'un de ses fils ; l'âme normande palpitait à travers les phrases sonores, la musique voilée et les

Digitized by Google

rythmes ingénieux des vers; une pensée délicate associait dans une même apothéose les deux grands Normands, le disciple et le maître, Flaubert et Maupassant (1).

VIII

A partir du jour où son fils fut interné, Mme de Maupassant s'occupa de ses intérêts. Quelque temps on avait essayé de lui cacher la vérité, pour ménager sa propre santé, alors très compromise. Mais il fallait bien songer à prendre certaines dispositions qui rendaient nécessaire l'intervention de la mère. Elle avait choisi comme administrateur des biens un avoué, M. Jacob, ami de la famille, à qui Maupassant lui-même avait commis ses dernières volontés. Mais un administrateur, M. Lavareille, fut désigné par le tribunal (2). Le mobilier et la bibliothèque furent mis en vente (3) la villa de Cannes fut sous-louée, et *le Bel-Ami* vendu par l'intermédiaire d'une agence (4). Maupassant laissait en outre une grosse fortune, dont

(1) Voir surtout les discours de J.-M. de Heredia et d'H. Fouquier. (A. Lumbroso, pp. 199-215.)
(2) A. Lumbroso, pp. 470-471.
(3) *Ibid.*, pp. 479-482.
(4) *Ibid.*, p. 471.

Digitized by Google

il assurait par son testament la jouissance à sa nièce, la fille de son frère, alors mineure.

En ce qui concerne l'œuvre littéraire, Mme de Maupassant respecta l'une des dernières volontés de son fils, en en retirant la propriété à l'éditeur Havard. Elle pensait que, lorsqu'on jouerait à la Comédie-Française la pièce que Maupassant avait eu le temps de terminer, *la Paix du ménage* (1), on pourrait profiter de l'occasion pour présenter au public des éditions nouvelles de l'auteur. C'est l'éditeur Ollendorff qui fut chargé de préparer ces rééditions.

Maupassant laissait plus d'une œuvre inachevée ou inédite. Peu de temps avant la débâcle finale, nous avons vu qu'il songeait à une étude d'ensemble sur Tourgueneff, qu'il destinait à la *Revue des Deux Mondes*, et pour laquelle il avait demandé la collaboration de sa mère. Il travaillait aussi à son roman, *l'Angelus*, dont il avait lu à Aug. Dorchain les cinquante premières pages; il l'avait interrompu quelque temps pour se mettre à *Musotte*, la pièce qu'il écrivit en collaboration avec J. Normand et qui fut jouée pour la première fois au Gymnase le 4 mars 1891 (2).

(1) *La Paix du ménage* fut jouée pour la première fois à la Comédie-Française le 6 mars 1893.

(2) Rappelons que la première donnée de cette pièce se trouve dans une nouvelle de Maupassant, *l'Enfant* (recueil *Clair de lune*).

Digitized by Google

C'était, en effet, le théâtre qui le préoccupait le plus dans les dernières années de sa vie. Il avait confié à quelques amis ses projets de pièces (1). Notamment il destinait au Théâtre-Français, pour ses débuts, une comédie en trois actes, qui n'était pas *la Paix du ménage*. Mais il ne voulait pas entendre parler du Comité de lecture et s'emportait quand on lui opposait la règle.

Je tiens à vous donner ma pièce, disait-il à J. Claretie, je vous donnerai ma pièce; vous la jugerez tout seul, vous la recevrez tout seul, et vous la jouerez!... Je l'écrirai cet été, le plan en est achevé, je vous l'apporterai cet automne et vous la jouerez cet hiver (2).

Déjà Maupassant avait eu plus d'un démêlé avec la direction du Gymnase au sujet de *Musotte ;* il écrivait à Victor Koning, en lui déclarant qu'il ne lui donnerait plus rien pour son théâtre : « Vous avez un succès avec la moindre de mes nouvelles. Or j'ai écrit cent vingt nouvelles au moins qui valent celle-ci [la nouvelle *l'Enfant* d'où est tirée *Musotte*] ; c'est donc cent vingt succès qui vous échappent, c'est-à-dire une fortune, des années de fortune qui s'en vont. Tant pis pour vous ! » Sous

(1) Voir l'article de J. Normand, dans *le Figaro*, auquel nous avons déjà fait quelques emprunts, et l'article de J. Claretie, *la Dernière pièce de Maupassant, Notes intimes* (*Annales*, 27 mai 1900).
(2) J. Claretie, *art. cité.*

Digitized by Google

cet entêtement, sous cette susceptibilité exaspérée, se devinent les premiers troubles pathologiques.

Plusieurs des œuvres inédites de Maupassant, même parmi celles qui étaient inachevées, furent publiées après sa mort. Mme de Maupassant autorisa ces publications; peut-être même les a-t-elle encouragées, malgré la volonté maintes fois exprimée de son fils. Ses amis se rappelaient pourtant lui avoir entendu « manifester une réprobation absolue contre les publications posthumes en général et en particulier contre la publication des correspondances privées (1) »; il ajoutait qu'il ne voudrait à aucun prix qu'on éditât après sa mort une œuvre quelconque de lui.

La librairie Ollendorff trouva dans ses manuscrits la matière de trois volumes de nouvelles inédites : *les Dimanches d'un Bourgeois de Paris*, *le Père Milon* et *le Colporteur*. Beaucoup de ces nouvelles présentent un intérêt documentaire particulier : elles sont, comme on l'a montré, autant d'esquisses, de premières ébauches ou de notes que Maupassant rédigeait pour les reprendre ensuite et les utiliser dans ses romans ou dans ses nouvelles définitives (2). On a publié aussi, dans des études fragmentaires, presque tous les vers de jeunesse auxquels l'auteur n'avait pas voulu faire

(1) A. Lumbroso, p. 585, d'après une lettre de M. Albert Cahen.
(2) Cf. E. Maynial, *la Composition dans les premiers romans de Maupassant*. (*Revue bleue*, 31 octobre et 7 novembre 1903.)

Digitized by Google

place dans son recueil; ces vers n'ajoutent rien à la gloire du poète; plusieurs cependant sont d'une forme alerte qui n'est pas sans agrément et nous en avons nous-même consulté quelques-uns avec profit pour l'histoire des premières années de Maupassant (1). Mais en dehors des pièces d'enfance ou de jeunesse, il y a quelques vers fantaisistes que l'on a tort d'oublier, témoin ces amusants distiques, retrouvés par *le Gaulois* en 1885 sur le mur d'un restaurant de Chatou :

SOUS UNE GUEULE DE CHIEN

Sauve-toi de lui, s'il aboie ;
Ami, prends garde au chien qui mord.

Ami, prends garde à l'eau qui noie;
Sois prudent, reste sur le bord.

Prends garde au vin d'où sort l'ivresse,
On souffre trop le lendemain.

Prends surtout garde à la caresse
Des filles qu'on trouve en chemin.

Pourtant, ici, tout ce que j'aime
Et que je fais avec ardeur,

Le croirais-tu, c'est cela même,
Dont je veux garder ta candeur.

Cette confession impromptue, qui est signée et datée, Chatou, 2 juillet 1885, et que l'on a pu voir

(1) Joindre aux vers que nous avons cités l'amusante pièce de St Charlemagne, publiée par les *Annales*, 4 février 1900.

Digitized by Google

longtemps au restaurant du Pont de Chatou, rendez-vous des artistes et des peintres qui en ont illustré les murs de fresques originales, accompagnait une superbe tête de griffon, signée du comte Lepic (1).

Maupassant laissait aussi deux romans inachevés, *l'Angelus* et *Après!* L'auteur aimait beaucoup le premier de ces romans; il en parlait avec un enthousiasme sincère, il disait à sa mère :

> Je marche dans mon livre comme dans ma chambre, c'est mon chef-d'œuvre (2).

Les fragments qu'a publiés la *Revue de Paris* (3) donnent une idée assez complète de l'ensemble; certains chapitres, déjà écrits, ne furent pas retrouvés, et Mme Leconte du Nouy, à qui Maupassant les avait communiqués, en fit pour la revue une brève analyse (4).

Enfin, il faudrait joindre à ces œuvres posthumes toute la série des articles que Maupassant écrivit pour les journaux auxquels il collaborait. Plusieurs de ces articles mériteraient d'être réimprimés ; ils sont aujourd'hui tellement oubliés qu'on les peut dire inédits. C'est à eux que nous avons emprunté plus d'une fois la matière de notre étude ; il en est

(1) D'après *le Gaulois*, 12 juillet 1885.
(2) A. Lumbroso, p. 118.
(3) Numéro du 15 mars 1895.
(4) *En regardant passer la vie*, p. 50.

Digitized by Google

qui ont pris place sous une autre forme dans l'œuvre complet de l'auteur, notamment dans ses livres de voyages. Mais beaucoup sont de curieuses chroniques inspirées par l'actualité ou par les nécessités d'une polémique personnelle et permettraient de restituer une figure peu connue de Maupassant journaliste.

Il nous paraît, en effet, que l'on ne peut négliger des documents de ce genre dans l'histoire d'une vie qui fut tout entière dominée par le souci des lettres. S'il est légitime, comme nous avons tenté de le faire, d'étudier la personne de Maupassant à travers son œuvre, et de ne rien dire de l'une que ce que l'autre révèle ou explique, c'est qu'il y a peu d'écrivains qui aient possédé à un si haut degré le respect et la passion de la parole écrite : le livre n'est pas le caprice d'un amateur, l'accident d'une vie désœuvrée ; il est la conscience même et la chair vive de l'écrivain. La gloire et l'argent ont pu nous apparaître un instant, à travers quelques boutades de l'auteur, à travers ses premiers accès d'impatience nerveuse, comme la fin occasionnelle de son activité littéraire ; mais ce n'est là qu'une illusion. Toutes ses déclarations sincères, toutes ses confidences protestent contre cette conception étroite de l'art. Sa vie entière appartint à l'œuvre qu'il portait en lui, qui le maîtrisait et l'entraînait impé-

Digitized by Google

rieusement, et dont la hantise perpétuelle, implacable, l'a épuisé prématurément. On peut dire sans exagération que son œuvre même a déterminé sa vie, si rapide et si pleine, le livrant successivement à toutes les jouissances, à tous les instincts, à toutes les curiosités que son tempérament artistique réclamait. Aucune influence étrangère ne l'a déformée, aucun obstacle ne l'a jamais détournée de son cours régulier et limpide. Depuis le premier jour et depuis le premier livre jusqu'aux dernières heures et jusqu'aux dernières pages, il resta fidèle à ce principe que lui avait transmis son maître : « Tout sacrifier à l'art ; la vie doit être considérée par l'artiste comme un moyen, rien de plus (1). » Quand il sentit s'obscurcir en lui la vision claire et l'intelligence lucide, quand il fut impuissant à résister au flot trop abondant des images et des visions incohérentes, il voulut mourir, libre encore et conscient, pour ne point donner à ceux qui l'avaient aimé ou qui l'avaient envié le spectacle honteux d'une déchéance.

(1) *Correspondance* de Flaubert, IV, p. 303.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

1880-1891

L'ŒUVRE

QUATRIÈME PARTIE

1891-1893

LA MALADIE ET LA MORT

Digitized by Google

Digitized by Google

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le quinze septembre mil neuf cent six

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VI[e]

Paraît le 1[er] et le 15 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France: elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Science sociale : Henri Mazel.
Questions juridiques : José Théry.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Sciences : Dr Albert Prieur.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Demetrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Felix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un numéro	1.25	Un numéro	1.50
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.

Digitized by Google

Digitized by Google

1850-93

Navy dept. clerk. then fought in war.
Flaubert was his master and was old
friend of Mme M.

"Boule de suif" pub. in Les
soirées de Médan in 1880. Same year
"Des vers" and a drama "Histoire du
vieux temps."

[illegible] La Maison Tellier

[illegible] Contes de
la Bécasse, [illegible] Contes du jour et
[illegible] Horla, L'inutile Beauté

[illegible] (1883) Bel-Ami [illegible]

[illegible] Pierre et Jean [illegible]

[illegible] Sur l'eau La Vie

[illegible] after 1887

[illegible] 1892 [illegible]

1892 [illegible] died in asylum at Passy.

[illegible]

[illegible]

[illegible] Normandy

UNIV. OF MICH.
OCT 12 1907

Digitized by Google

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY

DATE DUE

JUN 22 1970

MAR 12 1971

MAY 3 1988
APR 22 1988

Digitized by Google


Digitized by Google